UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

William Grey Draper.

Presented to

The Library

of the

University of Toronto

by

Rev. Dr. D. Bruce Macdonald

1221

L'HEPTAMÉRON,

OU

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

III.

LF
M3312 con

CONTES

ET

NOUVELLES

DE

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE SOIXANTE-QUINZE JOLIES GRAVURES.

TOME TROISIÈME.

PARIS.

DUPRAT-DUVERGER, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 21.

M. DCCC. VII.

424215
3.6.44

PQ
1631
H3
1807
c. 3 4

Freudenberg Inv. *Jourdan Sculp*

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

XVIe CONTE.

Une Milanoise approuva la hardiesse et le grand courage de son amant, et l'aima depuis de fort bon cœur.

Du temps que le grand-maître de Chaumont étoit gouverneur de Milan, il y avoit une dame qui passoit pour une des plus honnêtes femmes

de la ville. Elle étoit veuve d'un comte italien, et demeuroit chez ses beaux-frères, ne voulant point entendre parler de secondes noces. Sa conduite étoit si sage et si réglée, qu'elle étoit généralement estimée de tous les François et Italiens qui étoient dans le duché de Milan. Ses beaux-frères et belles-sœurs régalant un jour le grand-maître de Chaumont, la veuve fut contrainte de s'y trouver; ce qu'elle n'avoit pas coutume de faire, en quelqu'endroit que se fit le régal. Les François ne purent la voir sans louer sa beauté et sa bonne grace, et un entr'autres dont je ne dirai point le nom. Il suffira de vous avertir qu'il n'y a point de François en Italie qui fût plus digne d'être aimé, puisque la nature ne lui avoit épargné aucune des perfections qui peuvent rendre un homme

aimable. Quoiqu'il vît la veuve en crêpe noir, séparée de la jeunesse, et retirée dans un coin avec plusieurs vieilles, comme il étoit homme à qui jamais ni homme ni femme n'avoient fait peur, il se mit à l'entretenir, ôta son masque, et quitta la danse pour avoir sa conversation. Il passa toute la soirée avec elle et avec les vieilles de sa compagnie, et y trouva plus de plaisir qu'il n'auroit fait avec les plus jeunes et les plus lestes de la cour. Cette conversation le charma si fort, que quand il fallut se retirer, il ne croyoit pas avoir eu le loisir de s'asseoir. Quoiqu'il n'entretînt la veuve que de choses communes, et de la portée d'une pareille compagnie, elle ne laissa pas de s'appercevoir qu'il avoit envie de faire connoissance avec elle; ce qu'elle résolut si bien d'éviter, que jamais

depuis il ne put la voir ni en festin ni en grosse compagnie. Il s'informa de sa manière de vivre, et apprit qu'elle alloit souvent aux églises et maisons religieuses. Il mit tant de gens en campagne, qu'elle ne pouvoit aller si secrettement dans ces lieux-là, qu'il ne s'y trouvât le premier, et n'y demeurât tant qu'il pouvoit la voir. Il profitoit si bien du temps, et la regardoit de si bon cœur, qu'elle ne pouvoit ignorer l'amour qu'il avoit pour elle. Pour prévenir ces rencontres elle résolut de feindre pendant quelque temps d'être malade, et d'entendre la messe chez elle. Le gentilhomme en eut un chagrin extrême ; car il ne pouvoit la voir que par ce seul moyen-là. Elle, pensant avoir rompu ses mesures, retourna aux églises comme auparavant. L'amour prit incontinent soin d'en

avertir le gentilhomme, qui reprit aussi sa première dévotion. Craignant qu'elle ne fit naître quelqu'autre obstacle, et qu'il n'eût pas le temps de lui faire savoir ce qu'il sentoit pour elle, un matin qu'elle croyoit être bien cachée dans une petite chapelle, où elle entendoit la messe, il alla se mettre au bout de l'autel ; et la voyant peu accompagnée se tourna vers elle dans le temps que le prêtre faisoit l'élévation, et lui dit d'une voix douce et pleine d'affection : Je jure, madame, par celui que le prêtre tient, que vous êtes seule la cause de ma mort. Quoique vous m'ôtiez les moyens de vous parler, vous ne pouvez pas ignorer la passion que j'ai pour vous : mes yeux languissans et mon air moribond vous l'ont assez expliquée. La dame fai-

sant semblant de ne rien entendre, se contenta de lui dire qu'il ne falloit point prendre le nom de Dieu en vain : mais les Dieux, à ce que les poètes disent, se moquent des sermens et des mensonges des amans ; ainsi les femmes qui aiment l'honneur ne doivent être ni crédules ni pitoyables. En disant cela, elle se leva et s'en retourna chez elle. Ceux qui ont passé par-là croiront sans peine que le gentilhomme fut fort affligé d'une telle réponse. Cependant, comme il ne manquoit pas de cœur, il aima mieux une réponse chagrinante, que d'avoir manqué l'occasion de lui déclarer son amour. Il fut constant trois ans durant, et ne perdit pas un moment à l'entretenir de son glorieux martyre, et par lettres, et par tous les autres moyens

qui se présentoient : mais durant tout ce temps-là elle ne lui répondit autre chose, sinon qu'elle le fuyoit comme le loup fuit le mâtin ; et cela non par aversion qu'elle eût pour lui, mais parce qu'elle craignoit d'exposer son honneur et sa réputation. Le gentilhomme sentit si bien que c'étoit là le nœud de la difficulté, qu'il poussa les affaires plus vivement qu'il n'avoit jamais fait. Après bien des peines, des refus et des souffrances, la belle fut touchée de sa constance, eut pitié de lui, et lui accorda enfin ce qu'il avoit si longtemps désiré et attendu. Etant convenus des moyens, le gentilhomme ne manqua pas d'aller chez la belle, quelques risques qu'il y eût à courir de la vie, parce qu'elle logeoit avec ses parens. Cependant, comme il

étoit aussi fin qu'agréable, il fit sa manœuvre avec tant d'adresse et de prudence, qu'il entra dans sa chambre à l'heure marquée. Il la trouva seule, couchée dans un beau lit. Comme il se pressoit de se déshabiller pour se coucher avec elle, il entendit à la porte des gens qui parloient bas, et des épées dont on ferrailloit les murailles. Nous sommes perdus, lui dit alors la belle, plus morte que vive, votre vie et mon honneur sont en grand danger : mes frères vous cherchent pour vous tuer. Cachez-vous sous le lit, je vous prie ; car ne vous trouvant point, je serai en droit de me plaindre de l'alarme qu'ils m'auront donnée sans sujet. Le gentilhomme qui n'étoit pas aisé à épouvanter, lui répondit froidement : Vos frères sont-ils gens à

faire peur à un honnête homme? Quand tout leur race seroit assemblée, je suis assuré que toute leur troupe n'attendroit pas le quatrième coup de mon épée. Demeurez au lit tranquillement, et me laissez garder la porte. Il mit alors l'épée à la main, s'enveloppa le bras de sa cape, ouvrit la porte pour voir de plus près les épées dont il entendoit le bruit. La porte étant ouverte, il vit que c'étoit deux servantes qui avec deux épées lui donnoient cette alarme. Pardonnez-nous, monsieur, lui dirent-elles en le voyant, nous ne faisons ceci que par ordre de notre maîtresse : mais c'est le seul obstacle que nous vous ferons. Le gentilhomme voyant que c'étoit des femmes, se contenta de leur faire une grosse imprécation, et de leur fermer la porte au nez. Il se coucha

auprès de sa maîtresse le plus promptement qu'il lui fut possible. La peur n'avoit point diminué son amour, et sans s'amuser à lui demander la raison de ces escarmouches, il ne songea qu'à satisfaire sa passion. Comme le jour approchoit, il lui demanda pourquoi elle avoit si longtemps différé son bonheur, et quelle raison elle avoit eue de faire faire un tel manège aux servantes? J'avois résolu, répondit-elle en riant, de ne jamais aimer, et j'ai exécuté ma résolution depuis que je suis veuve : mais dès la première fois que vous me parlâtes, je trouvai tant d'honnêteté en vous, que je changeai d'avis, et commençai dès-lors à vous aimer autant que vous m'aimiez. Il est vrai que l'honneur qui a toujours été le principe de ma conduite, ne pouvoit consentir que l'a-

mour me fit faire quelque chose qui pût donner atteinte à ma réputation. Mais comme la biche mortellement blessée croit changer son mal en changeant de lieu ; de même j'allois d'église en église, pensant fuir celui que je portois dans mon cœur. Vous voyez bien présentement que je vous aimois de la bonne sorte, puisque j'ai trouvé le secret d'accorder l'honneur avec l'amour. Mais pour être bien assurée que je donnois mon cœur à un parfaitement honnête homme, j'ai donné ordre à mes servantes de faire ce qu'elles ont fait. Je puis vous assurer que si vous aviez eu peur jusqu'à vous cacher sous le lit, mon dessein étoit de me lever, de passer dans une autre chambre, et de ne vous voir jamais de plus près : mais comme je vous ai trouvé bien fait, de bonne

mine, et plein de vertu et d'intrépidité, au-delà même de ce que la renommée m'en avoit dit; et que la peur n'a pu vous ébranler ni réfroidir le moins du monde l'amour que vous avez pour moi, j'ai résolu de m'attacher à vous pour le reste de mes jours; persuadée que je ne saurois mettre en de meilleures mains ma vie et mon honneur, que de les confier à l'homme du monde qui a, je crois, le plus de vertu. Comme si la volonté des hommes étoit immuable, ils se promirent et se jurèrent une chose qui n'étoit pas en leur pouvoir, je veux dire une amitié perpétuelle, qui ne peut ni naître ni demeurer dans le cœur des hommes, comme le savent celles qui en ont fait l'expérience, et qui vous diront que ces sortes d'engagemens ne sont pas de longue durée.

Ainsi, mesdames, vous vous donnerez de garde de nous, comme feroit le cerf du chasseur s'il avoit de la raison ; car notre félicité, notre gloire et notre intelligence, est de vous voir prises et de vous ôter ce qui doit vous être plus cher que la vie. Depuis quand, Guebron, dit Hircan, êtes-vous devenu prédicateur ? Vous n'avez pas toujours parlé de même. Il est vrai, repliqua Guebron, que j'ai tenu toute ma vie un tout autre langage : mais comme j'ai les dents foibles, et que je ne puis plus mâcher la venaison, j'avertis les pauvres biches de se donner de garde des veneurs, pour réparer dans ma vieillesse les maux que j'ai faits durant ma jeunesse. Nous vous remercions, Guebron, repartit Nomerfide, de nous avertir de notre profit : mais nous ne croyons pas vous en être

fort obligées ; car vous n'avez pas ainsi parlé à celle que vous avez tant aimée ; ainsi, c'est une marque que vous ne nous aimez guères. N'êtes-vous point encore fâché que nous soyons aimées? nous nous croyons cependant aussi sages et aussi vertueuses que celle que vous avez si long-temps recherchée étant jeune. Mais c'est la vanité ordinaire aux vieillards, qui croient toujours avoir été plus sages que ceux qui viennent après eux. Quand la tromperie de quelqu'un de vos soupirans, repartit Guebron, vous aura fait connoître la malice des hommes, vous croirez alors, Nomerfide, que je vous aurai dit la vérité. Il me semble, dit alors Oysille, que le gentilhomme dont vous vantez tant la hardiesse, devroit plutôt être doué de fureur d'amour, passion si violente qu'elle

fait entreprendre aux plus poltrons des choses auxquelles les plus hardis penseroient deux fois. S'il n'avoit pas cru, madame, repartit Saffredant, que les Italiens sont gens à mieux payer de la langue que du bras, il me semble qu'il auroit dû avoir peur. Oui, reprit Oysille, s'il n'avoit pas eu dans le cœur un feu qui dissipe la crainte. Puisque vous ne trouvez pas la hardiesse de ce gentilhomme assez louable, vous en savez apparemment une autre, dit Hircan, qui vous paroit plus digne de louange. Il est vrai, répondit Oysille, que celui-ci est louable, mais j'en sais un qui mérite d'être admiré. Je vous prie donc, reprit Guebron, de prendre ma place, et de nous dire comme vous nous promettez quelque chose de grand et digne d'un homme de grand cœur. Si un homme

a fait voir tant de bravoure contre les Milanois pour sa vie et pour l'honneur de sa maîtresse, et qu'il passe pour si hardi, que ne doit-on point dire, ajouta Oysille, d'un autre qui, sans nécessité et par pure valeur, a fait le tour que je vais vous conter?

Freudenberg Inv. *Jourdan Sculp.*

XVIIe CONTE.

Le roi François donna une preuve signalée de sa généreosité au comte Guillaume qui vouloit le faire mourir.

Un comte allemand, nommé Guillaume, de la maison de Saxe, dont celle de Savoie est si alliée, que ces deux maisons n'en faisoient anciennement qu'une, vint à Dijon dans le duché de Bourgogne, et se mit au service du roi François. Ce comte, qui passoit pour un des hommes aussi bien faits et aussi hardis qu'il y eût en Allemagne, fut si favorablement reçu du roi, qu'il le prit non seulement à son service, mais le tint près de sa personne et de sa chambre. Le

seigneur de la Trimouille, gouverneur de Bourgogne, ancien chevalier et fidèle serviteur du roi, naturellement soupçonneux et attentif aux intérêts de son maître, avoit toujours bon nombre d'espions chez les ennemis pour découvrir leurs intrigues, et se conduisoit avec tant de prudence, que peu de chose lui échappoit. On lui écrivit un jour entr'autres choses, que le comte Guillaume avoit déjà touché quelques sommes d'argent, avec promesse d'en recevoir de plus grandes, pourvu qu'il fît mourir le roi, de quelque manière que ce pût être. Le seigneur de la Trimouille ne manqua pas d'en donner avis au roi, et n'en fit pas un mystère à madame Louise de Savoie sa mère, qui, oubliant qu'elle étoit alliée de l'Allemand, pria le roi de le chasser incontinent. Le roi, au lieu de

chasser le comte, pria madame Louise de n'en point parler, disant qu'il étoit impossible qu'un si honnête homme fît une si vilaine action. Quelque temps après, on reçut encore un second avis confirmatif du premier. Le gouverneur, tout de feu pour la conservation de son maître, lui demanda la permission, ou de le chasser, ou d'y donner ordre; mais le roi lui recommanda de ne faire semblant de rien, ne doutant pas d'en savoir la vérité par quelqu'autre moyen. Un jour que le roi alloit à la chasse, il prit pour toutes armes une parfaitement bonne épée, mena le comte Guillaume avec lui, et lui commanda de le suivre le premier et de près. Après avoir couru le cerf durant quelque temps, voyant ses gens éloignés, et se trouvant seul avec le comte, il se détourna du chemin. Quand ils

furent bien avant dans la forêt, le roi tira son épée, et dit au comte : N'est-il pas vrai que cette épée est belle et bonne? Le comte la prenant par le bout, répondit qu'il n'en avoit point vue qui lui parût meilleure. Vous avez raison, repliqua le roi, et il me semble que si quelqu'un avoit fait dessein de me tuer, et qu'il connût la force de mon bras, la bonté de mon cœur et de cette épée, il y penseroit deux fois avant de m'attaquer. Cependant je le regarderois comme un grand scélérat, si, étant tête-à-tête et sans témoin, il n'osoit exécuter son dessein. Le dessein seroit bien scélérat, Sire, répondit le comte bien étonné; mais l'exécution seroit encore plus scélérate et plus folle. Le roi remit en riant son épée dans le fourreau, et entendant le bruit de la chasse bien près de lui,

il piqua de ce côté-là le plus promptement qu'il put.

Quand il eut rejoint ses gens, il ne dit pas un mot de ce qui s'étoit passé, persuadé que le comte Guillaume, quelque vigoureux et dispos qu'il fût, n'étoit pas homme à faire un coup si déterminé. Cependant, le comte ne doutant pas qu'il ne fût suspect, et craignant d'être découvert, alla dès le lendemain trouver Robertet, secrétaire des finances, et lui dit qu'ayant pensé aux bienfaits et appointemens que le roi lui avoit proposés pour demeurer à son service, il trouvoit qu'il n'y en avoit pas pour l'entretenir la moitié de l'année, et que s'il ne plaisoit pas à sa majesté de lui faire donner le double, il seroit contraint de se retirer, priant Robertet de savoir sur cela la volonté du roi le plutôt qu'il pourroit. Ro-

bertet répondit qu'il ne sauroit faire plus de diligence que d'aller sur le champ en parler au roi ; commission qu'il prit d'autant plus volontiers, qu'il avoit vu les avis que la Trimouille avoit donnés. Le roi ne fut pas plutôt éveillé, que Robertet fit son compliment en présence de M. de la Trimouille et de l'amiral de Bonnivet, qui ne savoient pas ce que le roi avoit fait. Vous avez envie, dit le roi, de chasser le comte Guillaume, et vous voyez qu'il se chasse soi-même. Ainsi, vous lui direz que s'il n'est pas content de ce que j'ai fait pour lui lorsqu'il est entré à mon service, ce que quantité de gens de bonne maison s'estimeroient heureux d'avoir, il peut chercher mieux ailleurs. Bien loin de vouloir l'en empêcher, je serai bien aise qu'il trouve un aussi bon parti qu'il le mérite. Ro-

bertet fut aussi diligent à porter cette réponse au comte, qu'il l'avoit été d'en faire la proposition au roi. Puisqu'il est ainsi, dit le comte, il faut donc se retirer. Comme la peur le pressoit de partir, vingt-quatre heures suffirent pour faire le reste. Il prit congé du roi comme sa majesté se mettoit à table, feignant un sensible regret de ce que la nécessité le privoit de sa présence. Il prit aussi congé de la mère du roi, qui le lui donna avec la même joie qu'elle l'avoit reçu comme parent et ami. Ainsi le comte se retira chez lui. Le roi voyant que sa mère et ses serviteurs étoient surpris d'un départ aussi précipité, leur apprit l'alarme qu'il avoit donnée au comte, ajoutant qu'encore qu'il fût innocent de ce qu'on lui imputoit, il avoit eu néanmoins assez de peur pour s'éloigner d'un maître dont il

ne connoissoit pas encore le tempérament.

Je ne vois point de raison, mesdames, qui pût obliger le roi à exposer ainsi sa personne contre un homme si estimé, si ce n'est que par pure grandeur d'ame il voulût quitter la compagnie et les lieux où les rois ne trouvent point d'inférieurs qui leur présentent le combat, pour se rendre égal à un homme qu'il prenoit pour son ennemi, et pour éprouver en personne sa hardiesse et son grand courage. Il avoit sans contredit raison, dit Parlamente, car les louanges de tous les hommes ne satisfont pas un grand cœur, comme l'expérience qu'il fait des vertus que Dieu a mises en lui. Il y a long-temps, dit Guebron, que les poètes ont chanté, qu'on ne peut parvenir au temple de la renommée sans passer par celui de la vertu.

Comme je connois les deux personnes dont vous avez fait le conte, je sais fort bien que le roi est l'homme le plus hardi de son royaume. Quand le comte Guillaume vint en France, reprit Hircan, j'aurois eu plus de peur de son épée, que de celle des plus braves Italiens qui étoient alors à la cour. Vous savez bien, répondit Emarsuite, que le roi est si estimé, que toutes les louanges que nous pourrions lui donner seroient fort au-dessous de son mérite, et que la journée seroit passée avant que chacun en eût dit ce qu'il en croit. Ainsi, madame, donnez votre voix à quelqu'un qui dise encore du bien des hommes, s'il y en a à dire. Il me semble, dit Oysille à Hircan, qu'il vous est si ordinaire de dire du mal des femmes, que vous n'aurez pas de peine à nous dire du bien des hommes : c'est pourquoi

je vous donne ma voix. Il me sera d'autant plus aisé, repartit Hircan, qu'il n'y a que peu de temps qu'on m'a fait un conte à la louange d'un gentilhomme dont l'amour, la fermeté et la patience sont si louables, que je n'en dois pas laisser perdre la mémoire.

Freudenberg Inv *Jourdan Sculp*

XVIIIe CONTE.

Une jeune Dame éprouve la fidélité d'un jeune écolier son amant, avant que de lui laisser prendre avantage sur son honneur.

Il y avoit dans une des bonnes villes de France, un seigneur de bonne maison qui étoit aux écoles, desirant d'acquérir la science qui acquiert aux honnêtes gens l'honneur et la vertu. Quoiqu'il fût déjà si savant, qu'à l'âge de dix-sept à dix-huit ans il sembloit qu'il fût la science et l'exemple des autres, l'amour ne laissa pas néanmoins de lui faire encore d'autres leçons. Pour se faire mieux écouter et mieux recevoir, il se cacha sous le

visage et dans les yeux de la plus belle dame du pays, qu'un procès avoit emmenée en ville. Avant que l'amour se servît des charmes de cette belle pour soumettre ce jeune seigneur à son empire, il avoit gagné le cœur de la dame, en lui faisant voir les perfections du gentilhomme qui, pour la bonne mine, les agrémens, le bon sens et le beau parler, n'avoit personne qui le surpassât. Vous qui savez combien ce feu fait de chemin en peu de temps dès qu'une fois il commence à brûler les faubourgs d'un cœur, vous jugerez sans peine que l'amour ne tarda guère à se rendre maître de deux sujets si accomplis, et à les remplir tellement de lumière, que leur pensée, leur volonté, leur parole, n'étoient que flamme de cet amour, qui, avec la jeunesse, mère de la crainte, lui faisoit pousser les affaires

le plus doucement qu'il lui étoit possible. Mais il n'étoit pas nécessaire de faire violence à la belle, puisque l'amour en avoit déjà fait la conquête. Cependant, la pudeur, compagne inséparable des dames, l'obligea de cacher le plus long-temps qu'elle put les sentimens de son cœur. Mais enfin, la citadelle de l'honneur, je veux dire le cœur, fut ruinée de telle sorte, que la pauvre dame donna son consentement aux choses auxquelles elle n'avoit jamais refusé de consentir. Cependant, pour éprouver la patience, la fermeté et la passion de son amant, elle ne se rendit qu'à une condition pour lui; et moyennant qu'il remplit la condition, elle l'assura de l'aimer toujours très-parfaitement, mais que s'il y manquoit, elle feroit tout le contraire. La condition étoit qu'elle vouloit bien lui

parler tous deux couchés en chemise dans le même lit, et qu'il ne lui demanderoit que des baisers et des paroles. Lui qui croyoit qu'il n'y avoit point de joie comparable à celle qu'elle lui offroit, ne balança point à promettre. Le soir venu, on fit ce qu'on avoit arrêté. Elle eut beau le caresser, il ne voulut jamais fausser sa parole, quelques mouvemens que la nature lui fit sentir. Quoiqu'il fût bien persuadé que sa peine n'avoit rien de moins que celle du purgatoire, son amour étoit si grand, et son espérance si forte, que comptant sur la perpétuelle amitié qui lui coûtoit tant à acquérir, il triompha par la patience, et se leva d'auprès d'elle tout tel qu'il s'y étoit couché. La belle, à mon avis, plus étonnée que contente d'une si grande retenue, alla se mettre en tête, ou que son amour étoit moins

grand qu'il ne disoit, ou qu'il n'avoit pas trouvé en elle tout le bien qu'il avoit cru, comptant pour rien l'honnêteté, la patience, et la religieuse fidélité de son amant. Elle résolut donc, avant que de se rendre, d'éprouver encore une fois l'amour qu'il disoit avoir. Pour cet effet, elle le pria de galantiser une fille qu'elle avoit à son service, belle et bien plus jeune qu'elle, afin que le voyant venir si souvent chez elle, on crût qu'il y venoit pour sa demoiselle et non pas pour elle. Le jeune seigneur bien persuadé qu'il avoit donné de l'amour autant qu'il en avoit reçu, fit tout ce qu'on exigeoit de lui, et en conta à cette fille à la sollicitation de sa maîtresse. La jeune fille le voyant bien fait et bon parleur, prit ce qu'il lui dit pour argent comptant, et l'aima comme si elle en avoit été bien aimée.

La maîtresse voyant qu'on en étoit venu si avant, et que son amant ne laissoit pas néanmoins de la sommer de sa parole; considérant d'ailleurs, qu'après avoir mis à d'assez fortes épreuves l'amour qu'il avoit pour elle, il étoit juste enfin de récompenser sa constance et sa soumission, elle lui permit de la venir voir une heure après minuit. Si cet amant passionné eut de la joie, et s'il fut ponctuel à se trouver au rendez-vous, cela s'en va sans dire. La belle, pour éprouver tout de nouveau la violence de son amour, dit à sa demoiselle : Je sais l'amour qu'un tel seigneur a pour vous, et je sais aussi que vous n'en avez pas moins pour lui. J'entre tellement dans vos intérêts, que j'ai résolu de vous faciliter à l'un et à l'autre une longue conversation, où vous puissiez vous entretenir à votre aise. La demoiselle

fut si transportée, qu'elle ne put lui déguiser sa passion. Suivant donc le conseil de sa maîtresse, et pour lui obéir, elle se coucha dans un beau lit, seule et unique dans la chambre, dont la dame laissa la porte ouverte, après avoir allumé des flambeaux pour faire mieux remarquer la beauté de la demoiselle. Ensuite elle fit semblant de s'en aller, et se cacha si bien auprès du lit, qu'il n'étoit guères possible de la voir. L'amant croyant la trouver comme elle lui avoit promis, entra à l'heure marquée le plus doucement qu'il put. Après avoir fermé la porte et s'être déshabillé, il se mit au lit pensant y trouver ce qu'il désiroit. A peine eut-il avancé les bras pour embrasser celle qu'il prenoit pour sa maîtresse, que la pauvre fille qui le croyoit tout à elle, lui porta les siens au cou, et lui parla

avec tant d'affection et avec un vermillon qui lui donnoit tant de grace, qu'il n'y a point de saint hermite qui n'en eût perdu ses patenotres. Mais la reconnoissant à la vue et à la voix, l'amour qui l'avoit fait coucher avec tant de diligence, le fit lever bien plus vite qu'il ne s'étoit couché, dès qu'il reconnut que ce n'étoit pas celle qui l'avoit tant fait souffrir. Pestant donc, et contre la maitresse et contre la demoiselle : Votre folie, dit-il à celle-ci, et la malice de celle qui vous a fait mettre là, ne sauroient me rendre autre que je suis. Tâchez à être femme de bien, car ce ne sera pas moi qui vous en empêcherai. Et en disant cela, il sortit en très-grosse colère, et fut long-temps sans revenir voir sa maîtresse. Cependant, l'amour qui n'est jamais sans espérance, lui représenta que plus sa

constance étoit grande et connue par tant d'expériences, plus la jouissance seroit-elle longue et heureuse. La dame qui avoit tout entendu, fut si contente et si surprise de l'excès et de la solidité de son amour, qu'elle eut de l'impatience de le revoir pour lui faire réparation des maux qu'elle lui avoit fait souffrir pour éprouver son amour. D'abord qu'elle le vit, elle lui parla si honnêtement et avec tant de tendresse, que non seulement il oublia tout ce qu'il avoit souffert, mais même s'en félicita, voyant qu'on en faisoit honneur à sa constance, et qu'on en demeuroit convaincu de son parfait amour. Il ne lui arriva depuis aucun contre-temps; ses travaux et son amour furent couronnés, et il eut de la belle tout ce qu'il pouvoit souhaiter.

Trouvez-moi, je vous prie, mes-

dames, une femme qui ait eu en amour la même fermeté, la même patience et la même fidélité. Ceux qui ont été exposés à de pareilles tentations, trouvent bien petites en comparaison celles que la peinture donne à saint Antoine; car, qui peut être chaste et patient avec la beauté, l'amour, le temps et le loisir des femmes, peut compter qu'il aura assez de vertu pour vaincre tous les diables ensemble. C'est dommage, dit Oysille, qu'il ne s'adressât à une femme aussi vertueuse que lui; c'eût été l'amour le plus honnête et le plus parfait dont on ait jamais entendu parler. Dites-moi, je vous prie, dit Guebron, lequel des deux vous trouvez le plus difficile? Il me semble, dit Parlamente, que c'est le dernier; car le dépit et la colère est la plus terrible de toutes les tentations. Longarine

dit qu'elle croyoit que ce fût le premier, parce que, pour tenir sa parole, il avoit à vaincre l'amour et soi-même. Vous en parlez bien à votre aise, répondit Simontault : mais nous qui savons ce que la chose vaut, en devons dire notre avis. Pour moi je dis qu'il fut fou la première fois, et la dernière sot. Je crois qu'en tenant parole à sa maitresse, elle en souffroit autant et plus que lui. Elle n'exigeoit cette parole de lui, que pour faire plus la femme de bien qu'elle n'étoit, car elle n'ignoroit pas qu'il n'y a ni commandement, ni serment, ni rien au monde qui puisse arrêter les mouvemens d'un amour violent. Elle étoit bien aise de couvrir son vice d'une apparence de vertu, et faire accroire qu'elle n'étoit accessible qu'à une vertu héroïque. Il fut sot la seconde fois de laisser celle qui l'aimoit, et qui

valoit mieux que l'autre, ayant surtout une aussi bonne excuse que le dépit dont il étoit outré. Je dis tout le contraire, interrompit Dagoucin. La première fois il parut ferme, patient et homme de parole, et la seconde, fidèle et aimant en perfection. Et que sait-on, dit Saffredant, s'il n'étoit point de ceux qu'un chapitre nomme *de frigidis et maleficiatis ?* Mais pour qu'il ne manquât rien à l'éloge de ce héros, Hircan auroit dû nous dire s'il fit son devoir quand il eut ce qu'il demandoit : on auroit alors jugé sans peine s'il fut sage par vertu ou par impuissance. Vous pouvez croire, repliqua Hircan, que si l'on me l'avoit dit, je ne l'aurois pas plus caché que le reste : mais connoissant, comme je sais, l'homme et sa complexion, j'attribue son action à la force de son amour et nullement à

l'impuissance et à la froideur. Si cela est, reprit Saffredant, il devoit se moquer de sa parole. Si la belle s'en étoit offensée, il n'y auroit pas eu grande peine à l'appaiser. Mais, repartit Emarsuite, peut-être qu'alors elle ne l'auroit pas voulu. Belle raison! dit Saffredant, n'étoit-il pas assez fort pour la forcer, puisqu'elle lui avoit donné camp? Vertubleu, dit Nomerfide, comme vous y allez. Est-ce ainsi qu'il faut acquérir la bienveillance d'une femme qu'on croit sage et honnête? Il me semble, reprit Saffredant, que l'on ne sauroit faire plus d'honneur à une femme de qui l'on veut quelque chose de pareil, que de la prendre par force, car il n'y a si petite demoiselle qui ne soit bien aise de se faire long-temps prier. Il y en a d'autres qu'on ne peut gagner qu'à force de présens : d'autres sont si

bêtes, qu'elles ne sont presque prenables par aucun côté. Avec celles-là il ne faut penser qu'à chercher des moyens. Mais quand on a affaire à une prude si sage qu'on ne peut la tromper, et si bonne qu'on ne peut en venir à bout, ni par paroles ni par présens, n'est-il pas juste de chercher tous les moyens possibles pour l'emporter? Quand vous entendez dire qu'un homme a forcé une femme, concluez qu'elle ne lui avoit laissé que ce seul moyen d'en venir à bout, et n'ayez pas moins d'estime pour un homme qui a exposé sa vie pour satisfaire à son amour. J'ai vu autrefois, dit Guebron en riant, assiéger et prendre des places par force, parce qu'il n'y avoit pas moyen de faire venir les gouverneurs à composition, ni par argent ni par menaces; car on dit que place qui parlemente, est

à demi rendue. Il semble, dit Emarsuite, que l'amour ne soit fondé que sur ces folies. Il y a bien des gens qui ont constamment aimé avec d'autres intentions. Si vous savez quelque histoire là-dessus, dit Hircan, dites-la, je vous donne ma voix. J'en sais une, répondit Parlamente, que je dirai bien volontiers.

XIXe CONTE.

Un homme et une femme, au désespoir de ne s'être pas mariés, se mettent en religion, l'homme à Saint François et la femme à Sainte Claire.

Du temps du marquis de Mantoue, qui avoit épousé la sœur du duc de Ferrare, il y avoit chez la duchesse, une demoiselle nommée Pauline, tellement aimée d'un gentilhomme qui étoit au service du marquis, que tout le monde étoit surpris de l'excès de son amour, parce qu'étant pauvre, mais bien fait de sa personne, et de plus fort aimé de son maître, il devoit s'attacher à une

femme qui eût assez de bien pour tous deux : mais il croyoit que Pauline étoit un trésor qu'il espéroit de posséder à la faveur du sacrement. La marquise qui aimoit Pauline, et qui vouloit qu'elle se mariât plus richement, l'en détournoit tant qu'elle pouvoit, et les empêchoit souvent de parler ensemble, leur représentant que s'ils se marioient, il n'y auroit en Italie rien de plus pauvre et de plus misérable qu'eux. Mais le gentilhomme ne pouvoit goûter cette raison. Pauline de son côté dissimuloit son amour du mieux qu'il lui étoit possible ; mais pour tout cela elle n'en pensoit pas moins. Leur commerce fut long, et ils espéroient que le temps amélioreroit leur fortune. Durant cette attente la guerre survint, et le gentilhomme fut fait prisonnier avec un François aussi amoureux en France,

que l'autre l'étoit en Italie. Se voyant tous deux dans la même disgrace, ils commençèrent à se découvrir réciproquement leurs secrets. Le François lui dit que son cœur étoit esclave aussi bien que le sien, sans lui dire où. Mais comme ils étoient tous deux au service du marquis de Mantoue, le François savoit que son camarade aimoit Pauline; et ses intérêts lui étant chers, il lui conseilla d'abandonner ce commerce, ce que l'Italien juroit n'être pas en son pouvoir de faire, ajoutant que si le marquis de Mantoue, en récompense de sa prison et des bons services qu'il lui avoit rendus, ne lui donnoit pas sa maîtresse à son retour, il se feroit cordelier, et ne serviroit jamais d'autre maître que Dieu. Le François qui ne voyoit en lui aucun signe de religion, à la dévotion près qu'il avoit

en Pauline, ne pouvoit croire qu'il parlât tout de bon. Au bout de neuf mois le François fut remis en liberté ; et fit tant qu'il la procura aussi à son camarade, qui ne fut pas plutôt libre, qu'il recommença ses sollicitations auprès du marquis et de la marquise pour son mariage avec Pauline. On avoit beau lui représenter la pauvreté où ils seroient réduits, et les parens de part et d'autre qui ne vouloient pas y consentir, lui défendoient de parler davantage à Pauline, afin que l'absence et l'impossibilité le guérît de cet entêtement, tout cela n'étoit pas capable de l'arrêter. Se voyant forcé d'obéir, il demanda permission à la marquise de prendre congé de Pauline puisqu'il ne devoit plus lui parler ; ce qui lui fut incontinent accordé. Puisque le ciel et la terre sont contre nous, dit-il à Pauline en l'abordant,

et que non-seulement on ne veut pas que nous nous mariions, mais même que nous nous voyions et que nous nous parlions, le marquis et la marquise nos maîtres, qui exigent de nous une si cruelle obéissance, peuvent bien se vanter d'avoir d'une seule parole blessé deux cœurs, dont les corps ne sauroient plus que languir; et font bien voir par un ordre si rigoureux qu'ils n'ont jamais connu ni l'amour ni la pitié. Je sais bien que leur vue est de nous bien et richement marier l'un et l'autre; mais ils ne savent pas qu'on est véritablement riche dès qu'on est content: cependant ils m'ont tant fait de mal et de déplaisir, qu'il m'est impossible de demeurer plus long-temps à leur service. Je crois bien que si jamais je n'avois parlé de me marier avec vous, ils n'auroient pas porté le scrupule jus-

qu'à nous défendre de nous parler : mais enfin pour moi je puis vous assurer, qu'après vous avoir aimée avec tant d'honnêteté et de vertu, je vous aimerai toute ma vie Et parce qu'en vous voyant je ne saurois soutenir une si grande dureté, et que ne vous voyant pas, mon cœur qui ne sauroit être vide se rempliroit d'un désespoir dont la fin me seroit funeste, j'ai résolu depuis long-temps de me mettre en religion. Ce n'est pas que je ne sache bien qu'on peut se sauver en toutes sortes d'états ; mais je crois que dans ces retraites on a plus de loisir pour méditer la grandeur de la divine bonté qui aura, j'espère, pitié des fautes de ma jeunesse, et disposera mon cœur à autant aimer les choses du ciel, que j'ai aimé celles de la terre. Si Dieu me fait la grace de devenir savant, mon occupation con-

tinuelle sera de prier Dieu pour vous. Je vous supplie, par l'amour fidèle et constant que nous avons eu l'un pour l'autre, de vous souvenir de moi dans vos oraisons, et de prier le Seigneur de me donner autant de constance en ne vous voyant pas, qu'il m'a donné de contentement en vous voyant. Comme j'ai espéré toute ma vie d'avoir de vous par mariage ce que l'honneur et la conscience permettent, et que je me suis contenté de l'espérance; maintenant que je la perds cette espérance, et que je ne puis jamais être traité de vous comme mari, je vous prie, en vous disant adieu, de me traiter comme frère, et de m'accorder un baiser. La pauvre Pauline qui lui avoit toujours témoigné assez de rigueur, voyant l'extrémité de sa douleur et la justice de sa demande, considérant que dans

le désespoir où il étoit, il se contentoit d'une chose si raisonnable, et ne pouvant lui répondre que par des larmes, le reçut dans ses bras, mais le cœur si saisi, que la parole, le sentiment et les forces l'abandonnèrent. L'amour, la tristesse et la pitié les tinrent quelque temps évanouis. Une des compagnes de Pauline, qui à la vue de cette scène fondoit en larmes, fut obligée d'employer toute sorte de remèdes pour les faire revenir. Pauline, qui vouloit cacher son affection, eut honte quand elle s'apperçut qu'elle l'avoit fait éclater avec tant de véhémence. Cependant la pitié qu'elle avoit eue de l'évanouissement du gentilhomme, fut pour elle une bonne excuse. Cet amant affligé au dernier point, et ne pouvant soutenir ce mot de dire adieu pour jamais, s'en alla tout au plus vîte, le

cœur et les dents si serrés, qu'entrant dans sa chambre comme un mort, il se laissa tomber sur son lit, et passa la nuit à faire de si tristes lamentations, que ses domestiques crurent qu'il avoit perdu tous ses parens et amis, et tout ce qu'il avoit de bien au monde. Le lendemain au matin il se recommanda à notre Seigneur, et après avoir distribué à ses domestiques le peu de bien qu'il avoit, sans en retenir que quelque peu d'argent dont il crut avoir besoin, il défendit à ses gens de le suivre, et s'en alla seul au couvent de l'Observance demander l'habit de religieux, résolu de n'en porter d'autre de sa vie. Le gardien qui l'avoit connu autrefois, crut d'abord qu'il vouloit rire, ou qu'il rêvoit lui-même : en effet, il n'y avoit point d'homme dans tout le pays qui eût moins la mine d'un cordelier,

et qui fût mieux partagé des agrémens et des vertus qu'on pouvoit désirer en un gentilhomme : mais après l'avoir entendu, et l'avoir vu répandre des ruisseaux de larmes sans savoir d'où en venoit la source, il le reçut humainement. Voyant sa persévérance, il lui donna l'habit bientôt après, qu'il reçut avec beaucoup de dévotion. Le marquis et la marquise en eurent avis, et en furent si surpris, qu'à peine pouvoient-ils le croire. Pauline, pour faire voir qu'elle étoit sans passion, dissimula du mieux qu'elle put le regret qu'elle avoit de son amant, et le fit si bien, que chacun disoit qu'elle l'avoit bientôt oublié. Elle passa cinq à six mois de cette manière, durant lesquels un religieux lui donna une chanson que son amant avoit faite peu de jours après qu'il eut pris l'habit. L'air en est

italien et commun. J'ai traduit les paroles en françois, et le plus près de l'italien qu'il m'a été possible.

Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
Quand me verra de ses deux yeux
Religieux ?
Las ! la pauvrette,
Toute seulette,
Sans parler long-tems sera ;
Echevelée,
Déconsolée,
Etranges choses pensera.
Son penser par aventure,
En monastère et clôture,
A la fin la conduira.
Que dira t-elle,
Que fera-t-elle,
Quand elle me verra de ses yeux
Religieux ?

Que diront ceux
Qui de nos feux
Ont traversé l'innocence,
De voir qu'Amour,

Par un tel tour,
En sanctifie la constance ;
Chacun d'eux en pleurera,
Et voyant ma conscience,
Ils en auront repentance.
Que dira-t-elle, etc.

Mais s'ils venoient,
Et nous tenoient
Propos de réjouissance,
Nous leur dirons
Que nous mourrons
Dans cette maison d'abstinence,
Puisque leur rigueur cruelle
Nous fait prendre robe telle,
Chacun de nous la gardera.
Que dira-t-elle, etc.

Et si prier
De marier
Viennent ici pour nous tenter,
Nous remontrant
L'état charmant
Qui pourroit nous contenter,
Nous répondrons que notre ame ;
Qui sent la divine flamme,

A jamais la chérira.
Que dira-t-elle, etc.

O amour forte,
Qui cette porte
De dépit m'as fait passer,
Fais qu'en ce lieu,
De prier Dieu
Je ne puisse me lasser ;
Car notre amour mutuel
Sera tant spirituel,
Que Dieu s'en contentera.
Que dira-t-elle, etc.

Laissons les biens,
Ce sont les liens
Plus durs à rompre que le fer ;
Quittons la gloire,
Que l'ame noire
Par orgueil mène en enfer ;
Fuyons la concupiscence,
Gardons la chaste innocence
Que Jésus nous donnera.
Que dira-t-elle, etc.

Suis donc, amie,
La sainte vie

De ton bon et fidèle ami.
Ne crains de prendre
L'habit de cendre,
Et fuis le monde ennemi ;
Car d'amitié vive et forte,
De sa cendre faut que sorte
Le Phénix qui durera.
Que dira-t-elle, etc.

Ainsi qu'au monde,
Fut pure et monde
Notre parfaite amitié,
Faisons paroître
Dans notre cloître
Qu'elle est plus grande de moitié ;
Car l'amour fidèle et ferme,
Qui n'a jamais fin ni terme,
Droit au ciel nous conduira.
Que dira-t-elle,
Que fera-t-elle,
En me voyant de ses yeux
Religieux ?

Après avoir lu et relu cette chanson dans un coin de la chapelle, elle se mit si fort à pleurer, qu'elle mouilla

tout le papier de ses larmes. Et sans qu'elle eût peur de paroître plus passionnée qu'elle ne devoit, elle n'auroit pas manqué de s'aller confiner sur le champ dans quelque hermitage, à couvert de tout commerce du monde. Quoiqu'elle eût déjà résolu de renoncer entièrement au monde, elle témoignoit néanmoins tout le contraire, et se contraignoit de manière, qu'elle ne paroissoit plus la même. Elle fit ce personnage durant cinq à six mois, faisant paroître plus d'enjouement qu'à l'ordinaire. Mais étant allée un jour entendre la messe à l'Observance avec sa maîtresse, comme le prêtre, le diacre et le sous-diacre sortoient du révestiaire pour aller au grand autel, son amant, qui n'avoit pas encore achevé l'année de son noviciat, servoit d'acolyte, et portant à ses deux mains les deux canettes, cou-

vertes d'une toile de soie, marchoit le premier les yeux baissés vers terre. Pauline le voyant en cet équipage, qui augmentoit plutôt que de diminuer sa bonne mine et ses agrémens, fut si surprise et si troublée, que pour couvrir la véritable cause de la rougeur qui lui montoit au visage, elle se mit à tousser. Le pauvre amant qui entendoit mieux ce son-là que celui des cloches de son monastère, n'osa tourner la tête : mais passant devant elle, il ne put empêcher que ses yeux ne prissent le chemin qu'ils avoient si long-temps pratiqué. En regardant tristement sa maîtresse, il fut si saisi du feu qu'il croyoit presque éteint, que se voulant cacher plus qu'il ne pouvoit, il se laissa tomber tout de son long. La crainte qu'il eut que la cause en fût connue, lui fit dire que le pavé de l'église qui étoit rompu en

cet endroit-là, l'avoit fait tomber. Pauline connoissant par-là que pour avoir changé d'habit il n'avoit pas changé de cœur, et croyant qu'il y avoit si long-temps qu'il avoit quitté le commerce du monde, que chacun s'imaginoit qu'elle l'eût oublié, résolut d'exécuter le dessein qu'elle avoit formé d'imiter son amant du côté de la retraite. Comme il y avoit plus de quatorze mois qu'elle mettoit ordre à tout ce qui lui étoit nécessaire pour entrer en religion, elle demanda un matin permission à la marquise d'aller à la messe à Sainte Claire; ce qui lui fut accordé, ne sachant pourquoi elle le demandoit. En passant par les cordeliers, elle pria le gardien de lui faire venir son amant, qu'elle appeloit son parent. Elle le vit en particulier dans une chapelle, et lui dit : Si j'avois pu avec honneur me mettre

en religion aussitôt que vous, il y a long-temps que j'y serois. Mais à présent que j'ai prévenu par ma patience les discours de ceux qui donnent aux choses un mauvais sens plutôt qu'un bon, je suis résolue de renoncer au monde et de prendre l'ordre, l'habit et la vie que vous avez choisis: Si vous avez du bien, j'y aurai part, et si vous avez du mal, je ne veux pas en être exempte. Je veux aller en Paradis par le même chemin que vous, persuadée que l'Etre souverainement parfait, et le seul digne d'être nommé amour, nous a attirés à son service par une amitié honnête et raisonnable, qu'il convertira toute en lui par son saint Esprit. Oublions vous et moi, je vous prie, ce corps qui périt, et qui tient du vieux Adam, pour recevoir et revêtir celui de Jésus-Christ qui est notre esprit. Cet amant

à froc fut si aise et si content d'apprendre un désir si saint, qu'il en pleura de joie, et la confirma du mieux qu'il put dans ce pieux sentiment. Puisque je ne puis jamais espérer que la satisfaction de vous parler, je m'estime bien heureux d'être en lieu où je puisse toujours avoir occasion de vous revoir. Nos conversations seront telles, que nous en vaudrons mieux l'un et l'autre, vivant comme nous ferons dans l'état d'un amour, d'un cœur et d'un esprit, tirés et conduits par la bonté de Dieu, que je supplie de les tenir en ses bonnes mains, où personne ne périt. En disant cela, et pleurant d'amour et de joie, il lui baisa les mains; mais elle baissa le visage jusqu'à la main, et ils se donnèrent par vraie charité le baiser d'amour. Pauline partant de là, s'en alla dans le couvent de

Sainte Claire, où elle fut reçue et voilée. Quand elle y fut une fois, elle en fit donner avis à la marquise, qui en fut si surprise, qu'elle ne pouvoit le croire. Sa maîtresse l'alla voir le lendemain, et fit ce qu'elle put pour la détourner de son dessein. Toute la réponse qu'elle eut de Pauline, fut qu'elle devoit être contente de lui avoir ôté un mari de chair, l'homme du monde qu'elle avoit le plus aimé, sans chercher encore à la séparer de celui qui est immortel et invisible, ce que ni elle ni toutes les créatures ne pouvoient pas faire. La marquise voyant une résolution si forte et si bonne, la baisa et la laissa dans son monastère avec un regret extrême. Ces deux personnes vécurent depuis si saintement et si dévotement, qu'il ne faut point douter que celui duquel

la fin de la loi est charité, ne leur ait dit à la fin de leur course comme à la Madeleine : Vos péchés vous sont pardonnés, puisque vous avez beaucoup aimé ; et ne les ait retirés en paix dans l'heureux séjoûr où la récompense surpasse infiniment tous les mérites des hommes.

Vous ne pouvez disconvenir, mesdames, que l'amour de l'homme n'ait été le plus grand ; mais il lui fut si bien rendu, que je voudrois que tous ceux qui s'en mêlent en fussent si richement récompensés. Il y auroit donc, dit Hircan, plus de fous et de folles qu'il n'y en eut jamais. Appelez-vous folie, repliqua Oysille, d'aimer honnêtement durant la jeunesse, et puis borner tout cet amour à Dieu ? Si le dépit et le désespoir sont louables, répondit Hircan en riant, je

dirai que Pauline et son amant méritent fort d'être loués. Cependant, dit Guebron, Dieu a plusieurs moyens pour nous attirer à lui; et quoiqu'il semble que les commencemens en soient mauvais, la fin en est néanmoins très-bonne. Je crois encore, dit Parlamente, que jamais personne n'a parfaitement aimé Dieu, qu'il n'ait parfaitement aimé quelque créature en ce monde. Qu'appelez-vous aimer parfaitement, repartit Saffredant? J'appelle parfaits amans, répondit Parlamente, ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit la bonté, la beauté ou le bon air, qui vont toujours à la vertu, et qui ont le cœur si noble et si honnête, qu'ils aimeroient mieux perdre la vie, que d'en venir à la conclusion sur des choses basses que l'honneur et

la conscience ne permettent pas : car l'ame qui n'est créée que pour retourner à son souverain bien, ne fait, tant qu'elle est dans la prison du corps, que désirer d'y parvenir. Mais parce que les sens qui peuvent lui en donner des nouvelles, sont obscurs et charnels depuis le péché du premier père, ils ne peuvent lui montrer que les objets visibles qui approchent le plus de la perfection : après cela, l'ame court, et croit trouver dans la beauté extérieure, dans les agrémens visibles et dans les vertus morales, la beauté, la grace et la vertu souveraine. Mais après les avoir cherchées et éprouvées, et n'avoir pas trouvé celui qu'elle aime, elle passe outre comme l'enfant qui aime les pommes, les poires, les poupées et autres petites choses les plus belles que son

œil peut voir, et qui croit que c'est être riche que d'assembler de petites pierres : mais à mesure qu'il devient grand, il aime les poupées vivantes et amasse les biens nécessaires à la vie humaine. Après qu'une plus longue expérience lui a fait connoître qu'il n'y a ni perfection ni félicité dans les choses de la terre, il cherche la véritable félicité, et celui qui en est la source et le principe. Cependant, si Dieu ne lui ouvroit les yeux de la foi, il courroit risque de devenir d'ignorant, infidèle philosophe : car c'est la foi seule qui montre et fait recevoir le bien que l'homme charnel et animal ne peut connoître. Ne voyez-vous pas, dit alors Longarine, qu'encore que la terre inculte produise quantité d'arbres et d'herbes inutiles, on ne laisse pas de la souhaiter,

dans l'espérance que quand elle sera bien cultivée et ensemencée, elle produira de bon grain. De même le cœur de l'homme, qui ne sent que les choses visibles, ne parviendra jamais à aimer Dieu que par la semence de la parole, car son cœur est un terroir stérile, froid et corrompu. De là vient, repartit Saffredant, que la plupart des hommes sont trompés, parce qu'ils ne s'attachent qu'à l'extérieur, et méprisent l'intérieur, qui est le plus précieux. Si je savois parler latin, repliqua Simontault, je vous citerois Saint Jean, qui dit : *Comment celui qui n'aime point son frère qu'il voit, aimera-t-il Dieu qu'il ne voit point?* En aimant les choses visibles, on vient à aimer les invisibles. Qui est-ce qui est aussi parfait que vous le dites, *et lauda-*

limus eum, repartit Emarsuite? Il y en a, répondit Dagoucin, qui aiment si fortement et si parfaitement, qu'ils aimeroient mieux mourir, que d'avoir des désirs contraires à l'honneur et à la conscience de leurs maîtresses, et qui seroient néanmoins fâchés que ni elles ni autres s'en apçussent. Ceux-là, répondit Saffredant, sont comme le caméléon qui vit de l'air. Il n'y a point d'homme au monde qui ne soit bien aise qu'on sache qu'il aime, et qui ne soit ravi de savoir qu'il est aimé. Aussi suis-je persuadé qu'il n'y a point de si forte fièvre d'amitié qui ne passe, d'abord qu'on est le seul fièvreux. Je vous prie, dit Emarsuite, prenez ma place, et nous faites une histoire de quelqu'un qui soit revenu de mort à vie, pour avoir connu en sa maîtresse

le contraire de ce qu'il désiroit. Je crains tant, dit Saffredant, de déplaire aux dames, de qui j'ai été et serai toujours le très-humble serviteur, que sans un commandement exprès je n'aurois osé parler de leurs imperfections : mais par obéissance je dirai la vérité.

Freudenberg Inv. Jourdan Sculp

XXe CONTE.

Un gentilhomme trouve son inhumaine entre les bras de son palfrenier, et se guérit tout-à-coup de son amour.

Il y avoit un gentilhomme en Dauphiné, nommé Ryant, qui étoit de la maison du roi François I, et un des hommes de son temps aussi bien fait et aussi honnête. Il servit fort long-temps une veuve de qualité, qu'il aimoit et respectoit si fort, que de peur de perdre ses bonnes graces, il n'osoit lui demander ce qu'il souhaitoit avec le plus de passion. Comme il se sentoit bien fait et fort digne d'être aimé, il croyoit fortement ce

qu'elle lui juroit souvent, c'est qu'elle l'aimoit plus que tous les hommes du monde, et que si elle étoit contrainte de faire quelque chose pour quelqu'un, ce seroit pour lui seulement, qui étoit le plus accompli qu'elle eût jamais connu. Elle le prioit de se contenter de cela, et de n'aller pas plus loin qu'à l'honnête amitié, l'assurant qu'elle ne s'appercevroit pas plutôt qu'il songeât à quelque chose de plus, qu'elle étoit entièrement perdue pour lui. Non seulement le pauvre gentilhomme se contentoit de ces belles paroles, mais aussi se trouvoit heureux d'avoir gagné le cœur d'une personne qu'il croyoit si vertueuse. Il seroit long de vous faire un détail circonstancié de son amour, du long commerce qu'il eut avec elle, et des voyages qu'il faisoit pour la venir voir. Il suffit de dire

pour conclusion, que ce pauvre martyr d'un feu si plaisant, que plus on en brûle, plus on en veut brûler, cherchoit tous les jours les moyens d'aggraver son martyre. L'envie le prit un jour d'aller voir en poste celle qu'il aimoit plus que soi-même, et dont il faisoit plus de cas que de toutes les femmes du monde. Arrivé chez elle, il demanda où elle étoit ; on lui dit qu'elle ne faisoit que d'arriver de vêpres, et qu'elle avoit été faire un tour à la garenne pour achever ses dévotions. Il descend de cheval, et s'en va droit à la garenne, et trouva ses femmes qui lui dirent qu'elle alloit seule se promener dans une grande allée de la garenne. Il commença plus que jamais d'espérer quelque bonne fortune, et continua de la chercher le plus doucement qu'il lui fut possible, désirant sur toutes

choses de pouvoir la trouver seule. Mais étant près d'un pavillon d'arbres pliés, lieu aussi beau et aussi agréable qu'il en fut, il y entra brusquement dans l'impatience de voir ce qu'il aimoit : mais en entrant il vit la belle couchée sur l'herbe entre les bras d'un palfrenier de la maison, aussi laid, aussi sale et aussi infame que le gentilhomme étoit bien fait, honnête et aimable. Je n'entreprends pas de vous dire quel fut son dépit à un spectacle si peu attendu. Il suffira de vous dire qu'il fut si grand, qu'il éteignit en un moment un feu qui brûloit depuis long-temps. Grand bien vous fasse, madame, lui dit-il, aussi plein de dépit qu'il l'avoit été d'amour. Votre déshonnêteté connue me guérit aujourd'hui de la passion que la vertu, que je croyois en vous, m'avoit inspirée ; et sans autrement

lui dire adieu, il s'en retourna plus vîte qu'il n'étoit venu. La pauvre femme ne lui répondit qu'en mettant la main devant son visage, afin que, ne pouvant couvrir sa honte, elle couvrit au moins ses yeux, pour ne voir pas celui qui ne la voyoit que trop clairement, nonobstant sa longue dissimulation.

Ainsi, mesdames, à moins que de vouloir aimer parfaitement, ne vous avisez pas de dissimuler avec un honnête homme, et de chercher du plaisir dans le déplaisir que vous pourriez lui faire; car l'hypocrisie est payée comme elle le mérite. Il faut avouer, dit Oysille, que vous nous l'avez gardée belle pour la fin de la journée. Si nous n'avions pas juré de dire la vérité, je ne saurois croire qu'une femme de cette importance eût pu s'oublier si fort que de quitter

un gentilhomme si bien fait pour un vilain palfrenier. Si vous saviez, madame, répondit Hircan, la différence qu'il y a entre un gentilhomme qui a toute sa vie porté le harnois et suivi l'armée, et un valet qui a été sédentaire et bien nourri, vous excuseriez cette pauvre veuve. Quelque chose que vous en disiez, repartit Oysille, je doute que vous voulussiez recevoir pour elle aucune excuse. J'ai entendu dire, continua Simontault, qu'il y a des femmes qui sont bien aises d'avoir des évangélistes pour prêcher leur vertu et leur chasteté ; elles les traitent le mieux et le plus familièrement qu'il leur est possible, et les assurent qu'elles leur accorderoient ce qu'ils demandent, si la conscience et l'honneur pouvoient le leur permettre. Quand les pauvres benêts sont en compagnie,

ils parlent d'elles, ils jurent qu'ils mettroient la main au feu qu'elles sont femmes de vertu, se fondant sur l'épreuve qu'ils croient en avoir faite. Celles qui se découvrent à leurs semblables toutes telles qu'elles sont, se font louer par ces bonnes gens, pendant qu'elles choisissent, pour donner leurs faveurs, des gens qui n'ont pas la hardiesse de parler, et d'une condition si abjecte, que quand ils parleroient ils ne seroient pas crus. Voilà une chose, repliqua Longarine, que j'ai entendu dire autrefois à des jaloux du premier ordre ; mais cela s'appelle se forger des monstres : car, quoique cela soit arrivé à une malheureuse, faut-il conclure de là que les autres font la même chose? Plus nous parlerons de cette matière, interrompit Parlamente, plus nous serons drapées. Il vaut mieux aller

entendre vêpres, pour ne nous pas faire attendre aussi long-temps qu'on fit hier. Chacun fut de son avis. Si quelqu'un de nous, dit Oysille chemin faisant, rend graces à Dieu d'avoir dit aujourd'hui la vérité, Saffredant doit lui demander pardon d'avoir fait un si vilain conte contre les dames. Je vous jure, répondit Saffredant, qu'encore que je n'aie parlé que par ouï-dire, ce que j'ai dit néanmoins, est la vérité même; mais si je voulois vous dire ce que je sais des femmes pour l'avoir vu, je vous ferois faire plus de signes de croix qu'on n'en fait pour sacrer une église. On est bien éloigné de se repentir quand la confession aggrave le péché. Puisque vous avez si mauvaise opinion des femmes, dit Parlamente, elles doivent vous bannir de leur société. Il y en a, repliqua Saffredant,

qui ont si bien pratiqué votre conseil, que si je pouvois dire pis d'elles et faire pis à toutes pour les exciter à me venger de celle qui me fait tant d'injustice, je ne m'y épargnerois pas. Sur cela on entra dans l'église, où l'on trouva vêpres sonnées, mais point de religieux pour les dire. Ils avoient appris que cette compagnie s'assembloit dans le pré, et qu'on disoit des choses fort agréables; et comme ils préféroient le plaisir à leurs oraisons, ils s'étoient allés cacher ventre à terre dans un fossé derrière une haie fort épaisse, et avoient écouté avec tant d'attention, qu'ils n'avoient pas entendu sonner vêpres. Cela parut en ce qu'ils vinrent avec tant de précipitation, qu'ils furent quasi hors d'haleine, quand il fut question de commencer vêpres. Après qu'elles furent dites, ils avouèrent à ceux qui leur

demandèrent pourquoi ils avoient tant tardé à dire vêpres, et pourquoi ils avoient si mal chanté, que c'étoit pour les avoir trop bien écoutés. On fit grace à leur bonne volonté, et on leur permit d'écouter à l'avenir derrière la haie et de s'asseoir à leur aise. On soupa avec joie, et ceux qui avoient oublié quelque chose dans le pré, le dirent alors; ce qui emporta le reste de la soirée, jusqu'à ce qu'Oysille les priât de se retirer pour songer au lendemain; et après un bon et long entretien, chacun prit le chemin de sa chambre.

TROISIÈME JOURNÉE.

La compagnie ne put le lendemain se rendre sitôt à la salle, qu'elle n'y

trouvât madame Oysille qui méditoit depuis demi-heure ce qu'elle devoit dire. S'ils avoient été satisfaits des conversations précédentes, ils ne le furent pas moins de la seconde. Ils écoutoient madame Oysille avec tant d'application, qu'ils n'entendirent pas la cloche, et qu'un religieux vint les avertir qu'on alloit dire la messe. Après avoir entendu la messe et dîné sobrement pour avoir la mémoire plus libre, chacun se retira dans sa chambre pour visiter son répertoire, en attendant l'heure de retourner au pré; ce qu'ils firent dès que le temps fut venu. Ceux qui avoient quelque folie à dire étoient déjà si joyeux, qu'on ne pouvoit les voir sans se préparer à l'avance à bien rire. Etant assis, ils demandèrent à Saffredant à qui il donnoit sa voix. La faute que je fis hier, répondit-il, étant

aussi grande que vous le dites, et ne sachant rien qui puisse la réparer, je donne ma voix à Parlamente. Comme elle est fort sensée, elle saura si bien louer les dames, qu'elle fera oublier la vérité que je vous ai dite. Je n'entreprends pas, repliqua Parlamente, de réparer vos fautes, mais je me donnerai bien de garde de les imiter. Pour cet effet, je veux vous faire voir sans m'éloigner de la vérité, que nous avons juré de dire, qu'il y a des dames qui n'ont aimé que par un principe de vertu. Comme celle dont je veux parler est de bonne maison, je ne changerai de l'histoire que le nom. Vous verrez, mesdames, par ce que je vais dire, que l'amour ne peut changer un cœur chaste et vertueux.

XXIe CONTE.

Amour vertueux d'une fille de qualité, et d'un bâtard d'une bonne et grande maison. Empêchement qu'une reine fit à leur mariage. Sage réponse de la demoiselle à la reine.

Il y eut une reine en France, qui entretenoit plusieurs filles de bonne maison, et une entr'autres nommée Rolandine, qui étoit sa proche parente : mais la reine, qui n'étoit pas contente du père de cette fille, châtioit l'innocence pour le coupable, et en usoit assez mal avec elle. Quoique cette demoiselle ne fût pas des plus belles ni des plus laides, elle avoit tant de sagesse et de douceur,

que plusieurs grands seigneurs la demandèrent en mariage et n'eurent point de réponse, le père aimant tant son argent, qu'il oublioit l'établissement de sa fille. Elle avoit si peu de part, comme on a déjà dit, à la faveur de sa maîtresse, qu'elle n'étoit point recherchée de ceux qui vouloient faire leur cour à la reine. Ainsi, par la négligence du père et par le dédain de la maîtresse, cette pauvre fille demeura long-temps sans être mariée. Elle s'en chagrina à la longue, moins par l'envie d'être mariée, que par honte de ne l'être pas. Son chagrin alla si loin, qu'elle quitta les pompes et les mondanités de la cour, pour ne s'occuper qu'à prier Dieu, et à faire quelques petits ouvrages. Elle passa sa jeunesse dans cette tranquille retraite, où elle vivoit si saintement et si dévotement que rien plus.

Comme elle approchoit de trente ans, il se présenta un gentilhomme, bâtard d'une maison illustre, et un des honnêtes hommes de son temps, mais mal partagé des biens de la fortune, et d'un air si médiocre, qu'une autre qu'elle ne l'auroit pas volontiers choisi pour son amant. Comme ce pauvre gentilhomme étoit demeuré sans parti, et que souvent un malheureux cherche l'autre, il aborda un jour Rolandine. Comme ils se ressembloient assez du côté du tempérament et de la fortune, ils se plaignirent réciproquement l'un à l'autre et lièrent une amitié très-intime. Voyant qu'ils étoient tous deux dans la même disgrace, ils se cherchoient partout pour se consoler l'un l'autre, et ce long commerce produisit une très-étroite amitié. Ceux qui avoient vu Rolandine si sauvage qu'elle ne vouloit

parler à personne, furent incontinent scandalisés de la voir à tout moment avec le bâtard, et dirent à sa gouvernante qu'elle ne devoit pas souffrir de si longs entretiens. Elle en parla à Rolandine, et lui remontra qu'on trouvoit mauvais qu'elle eût un si grand commerce avec un homme qui n'étoit ni assez riche pour l'épouser, ni assez bien fait pour être aimé. Rolandine, qui avoit toujours été plus reprise de son austérité que de ses mondanités, répondit à sa gouvernante : Vous voyez, ma mère, que je ne puis avoir de mari de ma qualité. Je ne suis toujours attachée aux jeunes et aux bien faits : mais comme je crains de tomber dans l'inconvénient où j'en ai vu tomber tant d'autres, je m'attache à ce gentilhomme qui, comme vous savez, est si sage et si vertueux, qu'il ne me

parle que de bonnes choses. Quel tort vous fais-je donc, et à ceux qui en parlent, de me consoler de mes ennuis par une honnête société ? La pauvre bonne femme qui aimoit sa maîtresse plus qu'elle-même, lui dit : Je vois bien, mademoiselle, que vous avez raison, et que votre père et votre maîtresse ne vous traitent pas comme vous le méritez : mais puisque ce commerce donne lieu à des discours qui ne sont pas avantageux à votre honneur, vous devez rompre avec cet homme, fût-il votre propre frère. Je le ferai, puisque vous me le conseillez, repliqua Rolandine en pleurant ; mais il est bien étrange de n'avoir en ce monde aucune consolation. Le bâtard la vint voir à son ordinaire ; mais elle lui conta tout du long, les larmes aux yeux, ce que sa gouvernante lui avoit

dit, et le pria de ne la plus voir que ce bruit ne fût un peu passé : ce qu'il fit à sa prière. L'un et l'autre ayant perdu leur consolation durant cet éloignement, commencèrent à sentir une inquiétude que Rolandine n'avoit jamais éprouvée. Elle ne cessoit de prier Dieu, de jeûner et de voyager : car cet amour encore inconnu lui causoit un si grand trouble, qu'elle n'avoit pas un moment de repos. Le bâtard n'étoit guères mieux : mais comme il étoit déjà résolu de l'aimer et de tâcher à l'épouser, et qu'il voyoit qu'il lui seroit bien glorieux d'y pouvoir réussir, il ne songea plus qu'aux moyens de lui faire déclaration d'amour, et surtout de mettre la gouvernante dans ses intérêts. Pour cet effet, il lui représenta la déplorable condition de sa maîtresse, à laquelle on vouloit ôter toute sorte de conso-

lation. La bonne femme le remercia en pleurant de la part qu'il prenoit généreusement aux intérêts de sa maîtresse, et chercha avec lui les moyens de le faire parler à elle. Il fut dit que Rolandine feroit semblant d'être incommodée d'une migraine, où rien n'est plus insupportable que le bruit; que quand ses compagnes iroient à la chambre, ils demeureroient seuls, et pourroient s'entretenir en toute liberté. Le bâtard fut ravi de l'expédient, et s'abandonna entièrement aux conseils de la gouvernante, et de cette manière il parloit à sa maîtresse quand il vouloit : mais ce plaisir ne fut pas de longue durée, car la reine qui n'aimoit pas Rolandine, demanda ce qu'elle faisoit dans sa chambre. Quelqu'un répondit qu'elle avoit la migraine; mais quelqu'autre, ou qui ne s'accommodoit pas de son

absence, ou qui vouloit la chagriner, dit que le plaisir qu'elle avoit d'entretenir le bâtard, devoit la guérir de sa migraine. La reine qui trouvoit les péchés véniels des autres des péchés mortels pour elle, l'envoya quérir, et lui défendit de ne parler jamais au bâtard que dans sa chambre ou dans sa salle. Rolandine paya d'obéissance, et répondit que si elle avoit cru que le bâtard ou un autre eût déplu à sa majesté, elle ne lui auroit jamais parlé. Cependant, elle résolut en elle-même de chercher un autre expédient dont la reine ne sauroit rien. Comme elle jeûnoit les mercredis, les vendredis et les samedis, et qu'elle ne sortoit pas de sa chambre, elle faisoit venir ces jours-là le bâtard qu'elle commençoit à aimer, et avoit le temps de lui parler avec sa gouvernante, pendant que les autres sou-

poient. Moins ils avoient de temps à se parler, plus ce qu'ils se disoient étoit vif et passionné; car ils déroboient le temps de leur entretien, comme fait le larron quelque chose de précieux. Comme il n'y a point de secret qui ne se découvre enfin, un valet de pied ayant vu un jour entrer le bâtard, le dit en lieu où la chose ne fut cachée à personne, non pas même à la reine, qui se mit en si grosse colère, que le bâtard n'osa depuis entrer dans la chambre des demoiselles. Il faisoit souvent semblant d'aller en voyage, pour avoir occasion de parler à l'objet de son amour, et revenoit tous les soirs à la chapelle du château, habillé tantôt en cordelier, tantôt en jacobin, et si bien déguisé, que personne ne le connoissoit. Rolandine et sa gouvernante ne manquoient pas

d'abord d'aller entretenir le bon père.

Le bâtard bien persuadé que Rolandine l'aimoit, ne fit point difficulté de lui dire un soir : Vous voyez, mademoiselle, à quoi je m'expose pour votre service, et les défenses que la reine m'a faites de vous parler. Vous voyez d'un autre côté que votre père ne pense à rien moins qu'à vous marier. Il a refusé tant de bons partis, que je ne connois ni près ni loin personne qui puisse vous avoir. Je sais que je suis pauvre, et que vous ne sauriez épouser gentilhomme qui ne fût plus riche que moi. Mais si c'est être riche que d'avoir beaucoup d'amour et de bonne volonté, je croirois être le plus opulent homme du monde. Dieu vous a donné de grands biens, et des espérances d'en avoir encore de plus grands. Si j'étois assez

heureux pour que vous voulussiez me choisir pour mari, je serois toute ma vie votre époux, votre ami et votre serviteur. Si vous en prenez un égal à vous, ce qui, je crois, se trouvera bien difficilement, il voudra être maître, et regardera plus à vos biens qu'à votre personne, à la beauté qu'à la vertu, jouira de vos biens, et ne vous traitera pas comme vous méritez. Le désir d'avoir ce contentement, et la peur que j'ai que vous n'en ayez point avec un autre, m'obligent à vous supplier de me rendre heureux, et vous la femme la plus contente et la mieux traitée qui fut jamais. Rolandine écoutant la déclaration qu'elle avoit résolu de lui faire, répondit avec un air tranquille : Je suis très-aise que vous m'ayez prévenue et que vous me disiez ce que j'avois depuis long-temps résolu de vous dire.

Depuis deux ans que je vous connois, je n'ai pas été un moment sans penser et repenser aux raisons que j'ai pu inventer pour et contre vous. Mais enfin ayant résolu de m'engager dans le mariage, il est temps que je commence, et que je choisisse celui avec lequel je croirai vivre avec le plus de repos et de satisfaction. J'ai eu pour soupirans des gens bien faits, riches et de grande qualité; mais vous êtes le seul avec lequel je trouve que mon cœur et mon esprit pourront le mieux s'accorder. Je sais qu'en vous épousant je n'offense point Dieu, et que je fais au contraire ce qu'il commande. Pour mon père, il a si fort négligé mon établissement, et l'a refusé tant de fois, que la loi veut que je me marie sans lui. Il ne peut que me déshériter; mais quand je n'aurois que ce qui m'appartient, je m'estimerai

la femme du monde la plus heureuse ayant un mari comme vous. Quant à la reine ma maîtresse, je ne dois point faire scrupule de lui désobéir pour obéir à Dieu, puisqu'elle n'en a point fait de traverser les avantages qui se sont présentés pour moi durant ma jeunesse.

Mais pour vous faire connoître que l'amour que j'ai pour vous est fondé sur l'honneur et sur la vertu, je veux que vous me promettiez, qu'en cas que je consente au mariage que vous me proposez, vous n'en demanderez la consommation que quand mon père sera mort, ou après que j'aurai trouvé les moyens de l'y faire consentir. Le bâtard le lui ayant promis bien volontiers, ils se donnèrent mutuellement un anneau en foi de mariage, et se baisèrent dans le temple de Dieu, qu'ils prirent pour témoin de

leur promesse ; et jamais il n'y a eu depuis entr'eux, autres privautés que des baisers. Cette légère satisfaction contenta fort ces deux parfaits amans, qui furent long-temps sans se voir et sans jamais se défier l'un de l'autre. Il n'y avoit guères de lieu où il y eût de l'honneur à acquérir, que le bâtard ne s'y trouvât, persuadé qu'il ne pouvoit jamais être pauvre, vu la riche femme que Dieu lui avoit donnée, qui, durant son absence, garda si fidèlement cette parfaite amitié, qu'elle ne fit cas d'aucun homme. Il y eut des gens qui la demandèrent en mariage, et qui n'eurent pour réponse, qu'ayant été si long-temps sans être mariée, elle étoit résolue de ne se marier jamais. Cette réponse fut si publique, qu'elle vint à la connoissance de la reine, qui lui demanda la raison d'un tel langage. Rolandine

répondit que c'étoit pour lui obéir ; qu'elle savoit bien que jamais elle n'avoit voulu la marier, quoiqu'il se fût présenté des partis avantageux, et que l'âge et la patience lui avoient appris à se contenter de son état présent. Toutes les fois qu'on lui parloit de mariage, elle faisoit la même réponse. La guerre étant finie, et le bâtard revenu à la cour, elle ne lui parloit point devant les gens, mais lui parloit toujours à l'église sous prétexte de confession ; car la reine avoit défendu à l'un ou à l'autre, sous peine de la vie, de ne se parler qu'en compagnie. Mais l'amour honnête qui ne craint point les défenses, étoit plus ingénieux à leur faire trouver les moyens de se voir et de s'entretenir, que leurs ennemis à les en empêcher. Il n'y eut point d'habit de religieux que le bâtard ne prît successivement,

et moyennant cela, leur commerce se soutint toujours agréablement, jusqu'à ce que le roi allât à une maison de plaisance. Cette maison n'étoit pas si proche que les dames pussent aller à pied à d'autre église qu'à celle du château, qui étoit si mal bâtie, et le confessionnal étoit si à découvert, que le confesseur eût été facilement reconnu. Mais à mesure qu'une occasion leur manquoit, l'amour leur en faisoit trouver une autre : car précisément en ce temps-là il arriva à la cour une proche parente du bâtard. Cette dame et son fils furent logés chez le roi, et on donna à ce jeune prince une chambre avancée et comme détachée de l'appartement du roi, et placée de manière, qu'il pouvoit de sa fenêtre voir Rolandine et lui parler, leurs fenêtres étant proprement à l'angle des deux

corps de logis. Cette chambre qui étoit sur la salle du roi, étoit celle des dames d'honneur, compagnes de Rolandine. Celle-ci ayant vu plusieurs fois ce jeune prince à la fenêtre, en fit avertir le bâtard par la gouvernante. Après avoir reconnu le terrein, il fit semblant de prendre grand plaisir à lire le livre des chevaliers de la table ronde, qui étoit un de ceux du prince, et sur l'heure du dîner il pria le valet de chambre de le laisser entrer, et de l'enfermer dans la chambre pour achever de lire son livre. Le valet, qui le connoissoit pour parent de son maître et pour honnête homme, le laissoit lire tant qu'il vouloit. Rolandine de son côté venoit à sa fenêtre, et pour avoir occasion d'y demeurer plus long-temps, elle faisoit semblant d'avoir mal à une jambe, et mangeoit de si bonne heure, qu'elle

n'alloit plus à la table des dames. Elle s'avisa de travailler à un lit de soie, qu'elle attachoit à la fenêtre, où elle étoit bien aise d'être seule. Quand elle étoit seule, elle entretenoit son mari, et lui parloit de manière, que personne n'auroit su les entendre. Quand elle voyoit approcher quelqu'un, elle toussoit et faisoit signe au bâtard de se retirer. Ceux qui avoient ordre de les observer, étoient persuadés qu'ils ne s'aimoient plus, car elle ne sortoit pas d'une chambre, où il ne pouvoit la voir, parce que l'entrée lui en étoit défendue.

La mère du jeune prince étant un jour dans la chambre de son fils, se mit à la fenêtre où étoit ce gros livre, et n'y eut pas été un moment, qu'une des compagnes de Rolandine, qui étoit à la fenêtre de leur chambre,

salua cette dame, et lui parla. La dame lui demanda comment Rolandine se portoit. L'autre répondit qu'elle la verroit s'il lui plaisoit, et la fit mettre à la fenêtre avec ses coiffes de nuit. On parla de la maladie de Rolandine, et puis chacun se retira. La dame jetant les yeux sur ce gros livre de la table ronde, dit au valet de chambre qui en avoit la garde : Je m'étonne que les jeunes gens donnent leur temps à lire tant de folies. Le valet de chambre répondit qu'il s'étonnoit encore plus que des gens âgés, et qui passoient pour sages, y fussent plus attachés que les jeunes, et lui dit là-dessus, comme quelque chose de singulier, que le bâtard son parent passoit tous les jours quatre à cinq heures à lire ce livre. La dame en devina d'abord la raison, et ordonna au valet de chambre de se ca-

cher, et de bien observer ce qu'il feroit. Le valet de chambre s'acquitta de sa commission, et trouva qu'au lieu de lire, le bâtard se tenoit à la fenêtre, où Rolandine venoit lui parler. Il entendit même plusieurs choses de leur amitié qu'ils croyoient tenir bien cachée. Le lendemain, il dit à sa maîtresse ce qu'il avoit entendu. Elle envoya quérir son cousin le bâtard, et après lui avoir fait plusieurs remontrances, lui défendit de ne se trouver plus à cette fenêtre. Le soir elle parla à Rolandine, et la menaça d'en avertir la reine, en cas qu'elle continuât cette folle amitié. Rolandine, sans s'étonner, jura que, quelque chose qu'on en dit, elle n'avoit point parlé au bâtard depuis les défenses de sa maîtresse, comme pouvoient lui dire ses compagnes et les domestiques : qu'à l'égard de la fe-

nêtre dont elle parloit, elle n'avoit jamais parlé au bâtard. Cependant le bâtard craignant que son intrigue n'éclatât, s'éloigna du danger, et fut long-temps sans revenir à la cour, mais non sans écrire à Rolandine; ce qu'il fit avec tant d'adresse, que quelque garde que la reine fit faire, Rolandine recevoit des nouvelles de son amant deux fois la semaine. Il se servit premièrement d'un religieux : mais ce moyen lui manquant, il envoyoit un petit page, habillé tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre. Il s'arrêtoit aux endroits où les dames passoient, et se fourrant avec les autres, il trouvoit toujours moyen de rendre ses lettres à Rolandine. La reine allant un jour à la campagne, quelqu'un qui reconnut le page, et qui avoit ordre de veiller à cette affaire, courut après lui : mais comme

il étoit fin, et qu'il ne douta pas que ce ne fût à lui qu'on en vouloit, il entra chez une pauvre femme qui faisoit bouillir son pot, et jeta incontinent ses lettres au feu. Le gentilhomme qui le poursuivoit l'ayant atteint, le dépouilla tout nu, et le fouilla partout sans rien trouver, puis le laissa aller. Quand le page fut parti, la bonne femme demanda au gentilhomme pourquoi il avoit ainsi fouillé ce pauvre enfant? Il répondit qu'il croyoit qu'il portât des lettres. Vous n'aviez garde de les trouver, repliqua la vieille; il les avoit trop bien cachées. Je vous prie de me dire où, reprit le gentilhomme, qui croyoit déjà les tenir. Il fut bien étonné quand il sut qu'il les avoit brûlées, et vit bien que le page avoit été plus fin que lui. Cependant il alla d'abord rendre compte

à la reine de ce qu'il avoit appris.

Le bâtard donc ne pouvant plus se servir du page, y envoya un vieux domestique qui, sans se mèttre en peine des menaces de mort qu'il savoit bien que la reine avoit fait faire à ceux qui se mêleroient de cette affaire, entreprit de faire tenir des lettres à Rolandine. Etant entré au château où elle étoit, il alla se poster à une porte qui étoit au pied d'un grand dégré, par où toutes les dames passoient : mais un valet qui l'avoit autrefois vu, le reconnut d'abord, et alla le dénoncer au maitre-d'hôtel de la reine, qui lui donna ordre d'aller l'arrêter sur-le-champ. Le valet sage et avisé voyant qu'on le regardoit de loin, se tourna vers la muraille, comme s'il eût voulu pisser, déchira ses lettres en autant de petits morceaux qu'il lui fut possible, et les jeta der-

rière une porte. Incontinent après il fut pris et fouillé ; et ne lui trouvant rien, on l'interrogea par serment s'il n'avoit point porté de lettres. On n'oublia rien du côté des promesses et des menaces pour lui faire confesser la vérité ; mais quelque chose qu'on fit, on n'en put jamais rien tirer. Le rapport en fut fait à la reine : mais quelqu'un s'étant avisé de regarder derrière la porte auprès de laquelle il avoit été pris, on y trouva les morceaux de lettres. On envoya quérir le confesseur du roi, qui assembla tous ces morceaux sur une table, et lut tout du long la lettre, où le mariage se trouva clairement expliqué ; car le bâtard appeloit Rolandine sa femme. La reine qui n'étoit pas d'humeur à cacher la faute de son prochain, fit grand bruit, et voulut qu'on employât toutes choses

pour faire confesser au bonhomme la vérité de la lettre, qu'il ne pouvoit méconnoître en la lui montrant : mais quoi qu'on pût lui dire ou montrer, il n'y eut pas moyen de lui faire rien avouer. Ceux qui avoient été chargés de cette affaire, le menèrent au bord de la rivière, et le mirent dans un sac, lui disant qu'il mentoit à Dieu et à la reine contre la vérité prouvée. Lui qui aimoit mieux mourir que d'accuser son maître, leur demanda un confesseur, et après avoir mis à sa conscience le meilleur ordre qu'il lui fut possible, il leur dit : Je vous prie, messieurs, de dire à M. le bâtard mon maître, que je lui recommande ma femme et mes enfans, et que je meurs de bon cœur pour son service. Faites de moi ce qu'il vous plaira, et comptez que vous ne tirerez jamais rien de moi au désavan-

tage de mon maître. Alors, pour lui faire plus de peur, ils le jettèrent dans l'eau, enveloppé dans le sac, en lui criant : On te sauvera, si tu veux dire la vérité. Mais voyant qu'il ne répondoit rien, ils le retirèrent, et furent rendre compte à la reine de la constance de cet homme. Ni le roi, ni moi, dit alors la reine, ne sommes pas si heureux en serviteurs, que le bâtard qui n'a pas de quoi les récompenser. Elle fit ce qu'elle put pour attirer ce bonhomme à son service, mais il ne voulut jamais quitter son maître, qui lui permit d'entrer au service de la reine, où il vécut heureux et content.

La reine, après avoir découvert le mariage par la lettre du bâtard, envoya quérir Rolandine, et avec beaucoup d'emportement l'appela plusieurs fois malheureuse au lieu de

cousine, lui remontrant le déshonneur qu'elle avoit fait à sa maison, et à elle qui étoit sa maîtresse, de s'être ainsi mariée sans son consentement. Rolandine, qui connoissoit depuis long-temps le peu d'amitié que la reine avoit pour elle, lui rendit la pareille. Comme l'amour manquoit, que la crainte n'avoit plus de lieu, et que Rolandine voyoit bien qu'une censure si publique venoit moins de l'amitié qu'on lui portoit, que de l'envie qu'on avoit de lui faire honte, et qu'on prenoit plus de plaisir à la mortifier, qu'on n'avoit de déplaisir de lui voir faire une faute, répondit d'un air aussi tranquille et assuré, que celui de la reine marquoit de trouble et de colère : Si vous ne connoissiez pas votre cœur, madame, je vous représenterois la mauvaise volonté que vous avez depuis long-temps

pour monsieur mon père et pour moi : mais vous le savez si bien, que vous ne serez pas surprise d'apprendre que ce n'est un secret pour personne. Pour moi, madame, je m'en suis aperçue à mon grand dommage. Si vous aviez eu autant de bonté pour moi que pour celles qui ne vous sont pas si proches que moi, je serois à l'heure qu'il est, mariée d'une manière qui vous feroit honneur et à moi aussi : mais vous m'avez abandonnée, ne m'avez pas donné le moindre témoignage de faveur. Les bons partis qui se sont présentés m'ont tous échappé par la négligence de monsieur mon père, et par le peu de cas que vous avez fait de moi. Un traitement si dur m'avoit jetée dans un tel désespoir, que si ma santé avoit été assez bonne pour les austérités du couvent, je m'y serois volontiers jetée pour me

délivrer des ennuis continuels que votre rigueur me donnoit. Dans ce désespoir, s'est présenté celui qui seroit d'aussi bonne maison que moi, si l'amour de deux personnes étoit autant estimé que l'anneau matrimonial; car vous savez que son père passeroit devant le mien. Il m'a long-temps aimée et soutenue; mais vous, madame, qui ne m'avez jamais pardonné la moindre faute, ni loué quelque bonne action que j'aie pu faire, quoique vous sussiez par expérience que ma coutume n'étoit point de parler d'amour ni de mondanité, et que je vivois plus religieusement qu'aucune autre, vous n'avez pas laissé de trouver d'abord mauvais que je parlasse à un gentilhomme aussi malheureux que moi, et en l'amitié duquel je ne cherchois qu'un peu de consolation à mes ennuis. Quand je vis que j'en

étois entièrement privée, mon désespoir fut si grand, que je résolus de chercher le repos avec le même soin que vous travailliez à me l'ôter. Dès l'heure même, nous nous fîmes des promesses de mariage qui furent scellées par un anneau. Il me semble donc, madame, que vous me faites tort de m'appeler méchante et malheureuse. La grande et parfaite amitié qu'il y a entre le bâtard et moi, m'auroit donné occasion de faire du mal si j'avois voulu : cependant nous n'avons jamais été plus loin qu'au baiser, persuadée que Dieu me feroit la grace d'obtenir le consentement de mon père avant que de consommer le mariage. Je n'ai rien fait ni contre Dieu, ni contre ma conscience. J'ai attendu jusqu'à trente ans pour voir ce que vous et mon père feriez pour moi; et ma jeunesse s'est passée avec

tant de chasteté et de vertu, que personne au monde ne sauroit là-dessus me faire aucun reproche fondé. Me voyant sur le retour, et hors d'espérance de trouver un mari de mon rang, la raison m'a déterminée d'en prendre un suivant mon goût, non pour le plaisir des yeux ; car, comme vous savez, celui que j'ai choisi n'est pas bien fait. Je n'ai pas eu en vue non plus de satisfaire aux mouvemens de la nature, puisqu'il n'y a point encore eu de consommation. On ne peut pas dire encore que l'orgueil et l'ambition aient eu part à mon choix, puisque celui en faveur duquel je me suis déterminée est pauvre et peu avancé : ainsi je n'ai eu d'égard qu'à la vertu, à l'honnêteté, et aux bonnes qualités qui sont en lui, et sur lesquelles tout le monde est contraint de lui rendre justice, et à l'amour qu'il a

eu pour moi, qui m'a fait espérer d'avoir avec lui du repos et de l'agrément. Après avoir bien pensé au bien et au mal qui pouvoit m'en arriver, j'ai pris le parti qui m'a paru le meilleur, et ai enfin résolu, après deux ans d'examen, de finir ma vie avec lui, et si bien résolu, que ni les tourmens qu'on pourroit me faire, ni la mort même ne me feront pas changer de sentiment. Ainsi, madame, je vous supplie de m'excuser autant que je suis excusable, et de me laisser jouir de la paix et du repos que j'espère trouver avec lui.

La reine voyant tant d'ingénuité et de résolution, et ne pouvant répondre rien de raisonnable, fit venir l'emportement au secours de la raison. Continuation de censures et d'injures, et sur le tout beaucoup de larmes. Malheureuse, lui dit-elle, au

lieu de vous humilier, et témoigner de la repentance de la faute que vous avez faite, vous parlez avec audace, et au lieu d'en rougir, vous n'en versez pas seulement une larme. C'est une preuve de votre obstination, et de la dureté de votre cœur. Mais si le roi et votre père veulent m'en croire, ils vous mettront en lieu où vous serez contrainte de tenir un autre langage. Puisque vous m'accusez, madame, de parler avec audace, répondit Rolandine, je suis résolue de ne plus rien dire, à moins qu'il ne vous plaise de me permettre de parler. La reine lui ayant permis de répondre : Ce n'est point à moi, madame, reprit-elle, de vous parler avec audace. Comme vous êtes ma maîtresse, et la plus grande princesse de la chrétienté, je dois toujours avoir pour vous le respect qui vous est dû;

et mon dessein n'a jamais été de m'en éloigner ; mais comme je n'ai pour avocat que la vérité, et qu'il n'y a que moi qui la sache, je suis obligée de la dire hardiment, dans l'espérance que si j'ai le bonheur de vous la faire bien connoître, vous ne me croirez pas telle qu'il vous a plu de me nommer. Je suis persuadée que ceux qui sauront de quelle manière je me suis conduite dans l'affaire dont il s'agit, ne me blâmeront point, et je fonde cette certitude sur celle que j'ai de n'avoir rien fait ni contre Dieu ni contre mon honneur. Voilà, madame, ce qui me fait parler sans crainte, bien assurée que celui qui voit mon cœur est avec moi, et cela étant, j'aurois tort de craindre ceux qui sont soumis à son jugement. Pourquoi donc pleurer, madame, puisque l'honneur et la conscience ne me re-

prochent rien ? à l'égard de la repentance, je suis si éloignée, madame, de me repentir de ce que j'ai fait, que si j'étois à commencer je ferois la même chose. C'est vous, madame, qui avez grand sujet de pleurer, tant du tort que vous m'avez fait par le passé, que de celui que vous me faites à présent de me censurer publiquement d'une faute dont vous êtes plus coupable que moi. Si j'avois offensé Dieu, le roi, vous, mes parens et ma conscience, je devrois témoigner ma repentance par mes larmes : mais je ne dois point pleurer pour avoir fait une action bonne, juste et sainte, dont on n'a jamais parlé qu'avec avantage, et que vous seule, madame, avez divulguée trop tôt, en lui donnant un air de crime, qui fait voir clairement que vous avez plus pour but de me déshonorer, que de

conserver l'honneur de votre maison et de vos parens. Mais puisqu'il vous plaît, madame, d'en user ainsi, je ne dois pas vous contredire. Toute innocente que je suis, je n'aurai pas moins de plaisir à subir la peine qu'il vous plaira m'infliger, que vous en aurez à vouloir me la faire souffrir. Vous et mon père, madame, n'avez qu'à dire ce que vous voulez que je souffre ; vous serez promptement obéie. Je compte, madame, qu'il n'y manquera pas, et je serai bien aise qu'il suive vos sentimens, et qu'ayant été de votre avis dans la négligence qu'il a fait paroître à me procurer du bien, il imite votre activité à présent qu'il s'agit de me faire du mal. Mais j'ai un autre père au ciel, qui, j'espère, me donnera autant de patience qu'il m'en faudra pour soutenir les maux que je vois que vous

me préparez : aussi est-ce en lui seul que je mets toute ma confiance.

La reine outrée de colère, commanda qu'on l'ôtât de devant ses yeux et qu'on la mît seule dans une chambre sans la laisser parler à personne. On lui laissa néanmoins sa gouvernante ; et ce fut par ce moyen qu'elle fit savoir au bâtard l'état où elle étoit, lui demandant en même temps ce qu'il croyoit qu'elle devoit faire. Le bâtard croyant que les services qu'il avoit rendus au roi seroient comptés pour quelque chose, vint incontinent à la cour. Il trouva le roi à la chasse, lui conta la vérité du fait, lui remontra sa pauvreté, le supplia d'appaiser la reine, et de permettre que son mariage fût consommé. M'assurez-vous, lui dit le roi pour toute réponse, que vous l'avez épousée. Oui, sire, repliqua le bâtard, par paroles

et par présens seulement ; mais s'il vous plaît, sire, la cérémonie sera achevée. En arrivant il appelle le capitaine de ses gardes, et lui donna ordre d'arrêter le bâtard. Cependant un de ses amis qui devina l'intention du roi, le fit avertir de s'éloigner, et de se retirer à une de ses maisons qui n'étoit pas éloignée, et si le roi le faisoit chercher comme il croyoit qu'il le feroit, il en auroit incontinent avis afin qu'il sortit du royaume, et qu'en cas que les choses se passassent plus doucement, il lui manderoit de revenir. Le bâtard crut son ami, et fit tant de diligence, que le capitaine des gardes ne le trouva point.

Cependant le roi et la reine ayant vu ensemble ce qu'ils feroient de la pauvre demoiselle qui avoit l'honneur d'être leur parente, il fut arrêté par avis de la reine de la renvoyer à

son père, auquel on feroit savoir la vérité du fait. Avant que de partir, plusieurs ecclésiastiques et gens de conseil allèrent la voir, et lui représentèrent que n'étant engagée que de parole, elle pouvoit aisément s'en dédire, moyennant que l'un et l'autre le voulussent bien. Le roi vouloit qu'elle le fit pour l'honneur de la maison dont elle étoit; mais elle répondit qu'elle étoit prête d'obéir au roi en toutes choses, pourvu que la conscience n'y fût point engagée, parce, disoit-elle, que les hommes ne peuvent séparer ce que Dieu a joint, les suppliant au reste de ne point lui demander une chose si déraisonnable. Si l'amour et la bonne volonté, ajoutoit-elle, qui n'ont pour principe que la crainte de Dieu, sont un vrai et solide engagement de mariage; je suis si bien liée, que ni le fer,

ni le feu, ni l'eau, ne peuvent rompre ce lien. La mort seule peut le faire, et ce ne sera qu'à elle à qui je rendrai mon anneau et mon serment; ainsi, messieurs, je vous prie de ne plus m'en parler. Elle avoit tant de fermeté qu'elle aimoit mieux mourir et tenir sa parole, que de vivre et de la violer. Cette vigoureuse réponse fut rapportée au roi qui, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de la détacher de son mari, donna ordre qu'on la menât chez son père; ce qu'on fit en si triste équipage, que tous ceux qui la voyoient ne pouvoient s'empêcher de pleurer. Elle avoit manqué à la vérité; mais la punition fut si grande, et sa constance si singulière, qu'elle fit passer sa faute pour une vertu. Le père apprenant cette fâcheuse nouvelle, ne voulut point voir sa fille, et l'envoya à un château situé dans

une forêt, et qu'il avoit autrefois fait bâtir pour un sujet qui mérite d'être conté après cette nouvelle. Elle y fut long-temps prisonnière, et tous les jours le père lui faisoit dire que si elle vouloit renoncer à son mari, il la traiteroit comme sa fille, et la mettroit en liberté. Rien ne fut capable de l'ébranler, et elle aima mieux être prisonnière en persistant dans son mariage, que toute la liberté du monde en renonçant à son mari. On eût dit à la voir, qu'elle se faisoit un divertissement de ses peines, tant elle les souffroit agréablement pour celui qu'elle aimoit. Le bâtard n'en fit pas de même, quoiqu'il lui eût les obligations que vous avez vues. Il s'enfuit en Allemagne, où il avoit beaucoup d'amis, et fit voir par son inconstance qu'il s'étoit attaché à Rolandine, plus par avarice et par ambition, que par

véritable amour ; car il se rendit amoureux d'une dame allemande, et en fut si passionné, qu'il oublia d'écrire à celle qui souffroit tant pour l'amour de lui. Quelques cruautés que la fortune eût pour eux, elle leur laissa toujours le moyen de s'écrire ; mais l'inconstance fit négliger au bâtard le seul bien que la fortune leur avoit laissé ; de quoi Rolandine fut d'abord si affligée, qu'elle en perdit le repos. Voyant donc que les lettres du bâtard étoient froides et toutes différentes des premières, elle ne douta point qu'une nouvelle amitié ne lui eût enlevé le cœur de son mari, et n'eût fait ce que les tourmens et les persécutions n'avoient pas été capables de faire ; mais comme l'amour qu'elle avoit pour lui étoit trop parfait, elle ne put se résoudre de rien décider sur des conjectures. Pour en savoir donc

la vérité, elle trouva le moyen d'envoyer un homme de confiance, non pour lui porter des lettres, ni pour lui parler, mais pour l'observer et pour se bien informer de la vérité. Le retour de son homme lui apprit que le bâtard étoit fort amoureux d'une allemande, et que le bruit couroit qu'elle étoit fort riche et qu'il vouloit l'épouser. Cette nouvelle jeta la pauvre Rolandine dans une affliction si extrême, qu'elle tomba dans une dangereuse maladie. Ceux qui en savoient le sujet, lui disoient de la part de son père, que puisque l'inconstance et la lâcheté du bâtard lui étoient connues, elle étoit en droit de l'abandonner, et firent même tout ce qu'ils purent pour lui persuader de le faire; mais quelques tourmens qu'on lui fit jusqu'au bout, il n'y eut pas moyen de la faire changer, montrant jusqu'à

l'extrémité la grandeur de son amour et en même temps la grandeur de sa vertu. A mesure que l'amour du bâtard diminuoit, celui de Rolandine augmentoit, et malgré tant de contretemps il demeura toujours entier et parfait, parce qu'il gagnoit ce que celui du bâtard perdoit. Sentant donc qu'en elle seule étoit tout l'amour qui étoit autrefois en deux, elle résolut de le conserver jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. La bonté divine qui est la parfaite charité et le véritable amour, eut pitié de sa douleur, et eut tant d'égard à sa patience, que le bâtard mourut bientôt après dans la recherche d'une autre femme. Après en avoir reçu l'avis par gens qui avoient assisté à son enterrement, elle envoya supplier son père de trouver bon qu'elle lui parlât. Le père qui ne lui avoit jamais parlé depuis qu'elle

étoit prisonnière, l'alla voir incontinent. Après avoir entendu fort au long ses justes raisons, au lieu de la condamner et de songer à la tuer, comme il l'en avoit souvent menacée, il l'embrassa, et lui dit les yeux baignés de larmes : Vous êtes plus juste que moi, ma fille ; car, si vous avez fait une faute, j'en suis la principale cause; mais puisque Dieu a ainsi permis les choses, je veux réparer le passé. Il l'emmena donc chez lui et la traita comme sa fille aînée. Un gentilhomme qui portoit le nom et les armes de la maison, la fit enfin demander en mariage. Ce gentilhomme, fort sage et fort vertueux, voyoit souvent Rolandine, et conçut tant d'estime pour elle, qu'il la loua de ce que les autres la blâmoient, persuadé qu'il étoit qu'elle n'agissoit que par un principe de vertu. Le cavalier étant du goût

du père et de Rolandine, le mariage fut incontinent conclu. Il est vrai qu'un frère qu'elle avoit, et qui étoit le seul héritier de la maison, ne voulut jamais lui faire part du bien de la famille, sous prétexte qu'elle avoit manqué d'obéissance à son père, et la traita, après la mort du bonhomme, avec tant de cruauté, que son mari, qui étoit un cadet de sa maison, et elle, ne subsistoient qu'avec peine. Mais Dieu pourvut à tout; car, le frère qui vouloit tout retenir, mourut, et laissa par sa mort, et ses biens et ceux de sa sœur qu'il retenoit injustement. Une si riche succession mit Rolandine et son mari dans l'abondance. Ils vécurent honorablement selon leur qualité, furent reconnoissans des graces que la Providence leur avoit faites, eurent beaucoup d'amitié l'un pour l'autre,

et après avoir élevé deux fils dont il plut à Dieu de bénir leur mariage, Rolandine rendit joyeusement son ame à celui en qui elle avoit toujours mis toute sa confiance.

Que les hommes, mesdames, qui nous regardent comme l'inconstance même, me montrent un mari comme la femme dont je viens de parler, et qui ait la même bonté, la même fidélité et la même constance. Je suis persuadée qu'ils auroient tant de peine à en venir à bout, que j'aime mieux les en quitter que de les mettre en cette peine. Pour vous, mesdames, je vous prie, pour soutenir votre gloire, ou de n'aimer point du tout, ou d'aimer aussi parfaitement que cette demoiselle. Ne dites point qu'elle a exposé son honneur, mais dites plutôt que sa fermeté doit augmenter la nôtre. Il est vrai, Oysille, dit Par-

lamente, que notre héroïne est une femme d'un très-grand cœur, et d'autant plus recommandable par sa fermeté, qu'elle avoit affaire à un mari infidèle qui voulut la quitter pour un autre. Je crois, dit Longarine, que ce chagrin fut le plus difficile à soutenir; car il n'y a fardeau si pesant que l'amour de deux personnes bien unies ne puisse doucement porter : mais quand une des deux manque à son devoir et laisse tout le fardeau à l'autre, le poids en est insupportable. Vous devez donc avoir pitié de nous, répondit Guebron, puisque nous avons tout l'amour à soutenir, et que vous ne voulez pas faire la moindre chose pour aider à porter un si pesant fardeau. Les fardeaux de l'homme et de la femme sont souvent différens, repliqua Parlamente : l'amour de la

femme, fondé sur la piété et sur la vertu, est si juste et si raisonnable, que celui qui manque au devoir d'une telle amitié, doit passer pour lâche et pour méchant envers Dieu et envers les hommes : mais les hommes n'aimant uniquement, que pour le plaisir, les femmes ignorantes, toujours les dupes des méchans hommes, s'engagent souvent plus qu'il ne faudroit dans un commerce de tendresse. Quand Dieu leur fait connoître les criminelles intentions de ceux qu'elles avoient cru n'en avoir que de bonnes, c'est beaucoup quand elles peuvent rompre avec honneur et sans donner atteinte à leur réputation : les folies les plus cachées sont toujours les meilleures. Voilà une raison fondée sur un principe faux, qui est que les femmes vertueuses peuvent honnêtement cesser

d'aimer les hommes, sans que les hommes puissent discontinuer d'aimer les femmes, comme si le cœur des uns étoit différent du cœur des autres. Mais je suis persuadé qu'il y a dans les volontés la même diversité que dans les visages et dans les habits. Toute la différence que j'y trouve, est, que plus la malice est cachée, et plus elle est à craindre. Je comprends bien, reprit Parlamente avec un peu d'émotion, ce que vous voulez dire. Selon vous, les femmes les moins dangereuses sont celles de qui la malice est connue. Changeons de matière, interrompit Simontault, et disons pour conclusion, au sujet du cœur de l'homme et de la femme, que le meilleur n'en vaut rien. Voyons à qui Parlamente donnera sa voix. Je la donne à Guebron, répondit Parlamente. Puisque j'ai commencé,

dit alors Guebron, à parler des cordeliers, je ne dois pas oublier les moines de Saint Benoit, et ne puis m'empêcher de conter ce qui arriva de mon temps à deux de ces bons pères, sans prétendre que ce que je dirai d'un méchant religieux, vous empêche d'avoir bonne opinion de ceux qui sont honnêtes gens. Mais comme le psalmiste dit, *que tout homme est menteur, et qu'il n'y en a pas un seul qui fasse le bien*, il me semble qu'on ne peut manquer d'estimer l'homme tel qu'il est. En effet, s'il y a du bien en lui, on doit l'attribuer, non à la créature, mais à qui est le principe et la source de tout bien. La plupart des gens se trompent en donnant trop à la créature, ou en s'estimant trop eux-mêmes. Et afin que vous ne croyiez pas qu'il soit possible de trouver une

extrême concupiscence sous une extrême austérité, je vais vous conter un fait arrivé du temps du roi François I.

XXIIe CONTE.

Un prieur contrefaisant l'homme de bien, met tout en œuvre pour séduire une religieuse; mais enfin sa méchanceté fut découverte.

Il y avoit à St.-Martin-des-Champs, à Paris, un prieur dont je ne dirai point le nom, parce qu'il a été de mes amis. Il vécut avec tant d'austérité jusques à l'âge de cinquante ans, et le bruit de sa sainteté se répandit si fort dans tout le royaume, qu'il n'y avoit ni prince ni princesse qui ne le reçût avec vénération, quand il en étoit visité. Il ne se faisoit point de réforme de religion à laquelle il n'eût part; aussi le nommoit-on le

père de la vraie religion. Il fut élu visiteur de la célèbre société des dames de Fontevrault, qui le craignoit si fort, que quand il venoit à quelqu'un de leurs monastères, les religieuses trembloient de peur et le traitoient comme elles auroient pu faire le roi, pour l'obliger, par ce moyen, à les traiter avec moins de rigueur. Il ne vouloit pas d'abord qu'on eût tant de déférence pour lui; mais approchant de sa cinquante-cinquième année, il vint enfin à trouver bon les honneurs qu'il avoit refusés au commencement; et s'accoutumant insensiblement à se regarder comme le bien public des sociétés religieuses, il eut soin de conserver sa santé mieux qu'il n'avoit fait. Quoiqu'il fût obligé par sa règle de ne manger jamais de chair, il s'en dispensa lui-même; ce qu'il ne voulut jamais

faire pour personne, et disoit pour raison, que tout le faix de la religion étoit sur lui. Il se choya si bien, que d'un moine maigre il en fit un fort gras. En changeant de manière de vivre, il changea aussi de cœur, et commença à regarder les visages sur lesquels il faisoit autrefois conscience de jeter les yeux. A force de regarder les beautés que les voiles rendent plus considérables, il commença de les convoiter. Pour satisfaire à sa passion, il employa des moyens si subtils, que de pasteur il devint loup; et si dans les monastères de sa jurisdiction il rencontroit quelque Agnès, il ne manquoit pas de la corrompre. Après avoir fait longtemps cette méchante vie, la bonté divine ayant pitié des pauvres brebis égarées, voulut démasquer ce scélérat, comme vous allez voir.

Etant allé un jour faire la visite d'un couvent près de Paris, qui se nomme Gif, il arriva que confessant les religieuses, il s'en présenta une nommée Sœur Marie Herouët, dont la parole étoit si douce et si agréable, qu'elle promettoit que le cœur ne l'étoit pas moins. A la seule parole de cette fille, le bon père sentit une passion qui surpassoit toutes celles qu'il avoit eues de sa vie pour les autres religienses. En lui parlant il se baissa pour la regarder, et voyant sa bouche si vermeille et si charmante, il ne put s'empêcher de hausser le voile pour voir si les yeux répondoient à tant de beautés. Il trouva ce qu'il cherchoit, et le remarqua si bien, que son cœur fut rempli d'une ardeur si véhémente, qu'il en perdit non seulement le boire et le manger, mais même toute contenance; ce qu'il ca-

choit pourtant du mieux qu'il pouvoit. De retour à son prieuré, il n'y avoit point de repos pour lui. Il passoit les jours et les nuits dans une inquiétude extrême, l'esprit continuellement occupé à chercher les moyens de satisfaire sa passion, et de faire de cette religieuse ce qu'il avoit fait de plusieurs autres. Comme il avoit remarqué en elle de la sagesse et un esprit fin et délicat, la chose lui paroissoit difficile. D'un autre côté, il se voyoit si laid et si cassé, qu'il résolut de ne lui point parler, et prit le parti d'emporter par la crainte ce qu'il ne pouvoit espérer de l'amour. Pour cet effet, il retourna peu de jours après au couvent de Gif, et fit paroître plus d'austérité qu'il n'avoit jamais fait. Il se chagrina contre toutes les religieuses. L'une n'avoit pas le voile assez bas, l'autre levoit trop la tête,

et l'autre ne faisoit pas la révérence en religieuse. Il étoit si sévère pour toutes ces bagatelles, qu'on le craignoit comme un Dieu peint en jugement. Comme le prieur étoit goutteux, il se fatigua tant à visiter les lieux réguliers, qu'environ l'heure des vêpres, heure par lui assignée, il se trouva au dortoir. L'abbesse lui dit qu'il étoit temps de dire vêpres. Faites-les dire, mère, répondit le prieur; car je suis si las, que je demeurerai ici, non pour me reposer, mais pour parler à sœur Marie, de qui j'apprends quelque chose de scandaleux, car on m'a dit qu'elle babille comme une mondaine. La prieure qui étoit tante de la mère de sœur Marie, le pria de la bien chapitrer, et la laissa seule entre les mains du prieur et d'un jeune religieux qui étoit avec lui. Se voyant seul avec

sœur Marie, il commença par lui lever le voile, et lui commanda de le regarder. Sœur Marie répondit que sa règle lui défendoit de regarder les hommes. C'est bien dit, ma fille, repliqua le moine; mais vous ne devez pas croire que les religieux soient hommes. Sœur Marie craignant donc de tomber dans la désobéissance, le regarda et le trouva si laid, qu'elle crut faire plus de pénitence que de péché à le regarder. Le révérend père, après lui avoir parlé de l'amour qu'il avoit pour elle, voulut lui porter la main au téton. Elle le repoussa comme elle devoit. Le bon père fâché d'un si désagréable commencement, lui dit en grosse colère : Faut-il qu'une religieuse sache qu'elle a des tétons? Je sais que j'en ai, répondit sœur Marie, et je suis bien assurée que ni vous ni autre ne les toucherez ja-

mais. Je ne suis ni assez jeune ni assez ignorante, pour ne savoir pas ce qui est péché et ce qui ne l'est pas. Voyant donc qu'il ne la pouvoit gagner par-là, il eut recours à un autre expédient, et lui dit : Il faut, ma fille, que je vous déclare mon infirmité. J'ai une maladie que tous les médecins jugent incurable, à moins que je ne me réjouisse avec une femme que j'aime passionnément. Je ne voudrois pour ma vie faire un péché mortel : mais quand on viendroit jusque-là, je sais que la simple fornification n'est pas à comparer au péché d'homicide. Ainsi, si vous aimez ma vie, vous m'empêcherez de mourir, et sauverez votre conscience de crédulité. Elle lui demanda quelle sorte de jeu il avoit dessein de faire. Il lui répondit qu'elle pouvoit reposer sa conscience sur la sienne, et de-

meurer persuadée qu'il ne feroit rien dont l'un l'autre fût chargé. Pour lui faire juger, par les préliminaires, du passe-temps qu'il demandoit, il vint à l'embrasser, et essaya de la jeter sur un lit. Ne doutant plus alors de sa mauvaise intention, elle se défendit si bien de paroles et de bras, qu'il ne put toucher qu'à ses habits. Voyant alors que rien ne lui réussissoit, et que tous ses efforts étoient inutiles, je ne dirai pas comme un furieux, mais comme un homme sans conscience et sans raison, il lui mit la main sous la robe, et égratigna tout ce qui se trouva sous ses ongles avec tant de fureur et de rage, que la pauvre fille criant de toute sa force, tomba évanouie. A ce cri, l'abbesse courut au dortoir, et se fit des reproches d'avoir laissé sa parente seule avec le révérend père. Elle fut un

moment à la porte du dortoir pour écouter ce qui s'y faisoit ; mais entendant la voix de sa nièce, elle poussa la porte que le jeune moine tenoit. Le prieur voyant venir l'abbesse, lui montra sa nièce évanouie, et lui dit : Vous avez tort, notre mère, de ne m'avoir pas dit le tempérament de sœur Marie ; car ignorant sa débilité, je l'ai fait tenir debout devant moi, et comme je la chapitrois, elle est tombée évanouie comme vous voyez. On la fit revenir avec du vinaigre et autres remèdes, et l'on trouva qu'en tombant, elle s'étoit blessée à la tête. Quand elle fut revenue, le prieur craignant qu'elle ne dît à sa tante l'occasion de son mal, trouva moyen de lui dire tout bas et en particulier : Je vous commande, ma fille, sous peine de désobéissance et de damnation éter-

nelle, de ne jamais parler de ce que je vous ai fait. Le grand amour que j'ai pour vous me l'a fait faire ; et puisque je vois que vous ne voulez pas répondre à ma passion, je ne vous en parlerai de ma vie. Je dois pourtant vous assurer pour la dernière fois, que si vous voulez m'aimer, je vous ferai choisir pour abbesse d'une des meilleures abbayes de ce royaume. Elle répondit qu'elle aimoit mieux mourir en chartre perpétuelle, que d'avoir jamais d'autre ami que celui qui étoit mort pour elle en la croix, s'estimant plus heureuse de souffrir avec lui tous les maux, que de jouir sans lui de tous les biens que tout le monde peut donner : l'avertissant une fois pour toutes de ne lui parler plus sur ce ton, s'il ne vouloit pas qu'elle s'en plaignît à l'abbesse, et lui promettant de ne jamais parler du passé.

en cas qu'il en demeurât là. Avant que de se retirer, ce méchant pasteur, pour paroître tout autre qu'il n'étoit dans le fond, et pour avoir le plaisir de considérer encore celle qu'il aimoit, se tourna vers l'abbesse, et lui dit : Je vous prie, ma mère, de faire chanter à toutes vos filles un *Salve Regina* à l'honneur de la Vierge en qui je mets mon espérance. Le *Salve Regina* fut chanté, et durant ce temps-là le renard ne fit que pleurer, non de dévotion, mais de regret d'avoir si mal réussi. Les religieuses qui prenoient cette dévotion pour un effet de l'amour qu'il avoit pour la Vierge Marie, le regardoient comme un saint. Mais sœur Marie qui connoissoit son hypocrisie, prioit Dieu en son cœur de confondre un scélérat qui avoit tant de mépris pour la virginité.

Cet hypocrite étant de retour à Saint-Martin, y apporta le feu criminel qui le consumoit nuit et jour, et n'occupoit son esprit qu'à trouver les moyens de parvenir à son injuste fin. Comme il craignoit l'abbesse dont il connoissoit la vertu, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de la tirer de ce monastère. Pour cet effet, il alla trouver madame de Vendôme qui demeuroit alors à la Fère, où elle avoit fondé et bâti un couvent de saint Benoît, nommé le Mont-Olivet. Il lui représenta, en qualité de réformateur souverain, que l'abbesse du Mont-Olivet n'étoit pas capable de gouverner une telle communauté. La bonne dame le pria de lui en indiquer une qui fût digne de remplir cette charge. Lui qui ne demandoit autre chose, lui conseilla d'abord de prendre l'abbesse de Gif,

qu'il lui dépeignit comme la plus capable qui fût en France. Madame de Vendôme l'envoya quérir incontinent, et lui donna le gouvernement de ce monastère du Mont-Olivet. Le prieur qui étoit le maître des suffrages de toutes les communautés, fit élire à Gif une abbesse à sa dévotion. L'élection étant faite, il alla à Gif pour essayer encore une fois, si par prière ou par promesse il pourroit gagner sœur Marie. Cette seconde tentative ne lui ayant pas mieux réussi que la première, il s'en revint au désespoir à son prieuré de Saint-Martin, et là, tant pour parvenir à ses fins que pour se venger de sa cruelle, et de peur aussi que son affaire n'éclatât, il fit dérober de nuit les reliques de Gif, et on accusa le confesseur du monastère, religieux âgé et homme de bien. Il le fit mettre

en prison à Saint-Martin. Pendant qu'il le tenoit prisonnier, il suborna deux témoins qui signèrent étourdiment, qu'ils avoient vu dans un jardin le confesseur et sœur Marie faisant une action infâme et déshonnête, ce qu'il vouloit faire avouer au vieux religieux. Le bonhomme qui savoit toutes les fredaines de son prieur, le supplia d'assembler le chapitre, et qu'il diroit en présence des religieux, la vérité de tout ce qu'il en savoit. Le prieur craignant que la justification du confesseur ne fit sa condamnation, n'eut garde d'accorder cette demande. Trouvant donc le confesseur inébranlable, il le traita si mal, que les uns disent qu'il mourut en prison, les autres qu'il le contraignit de quitter l'habit et de sortir du royaume. Quoi qu'il en soit, il n'a jamais paru depuis. Le prieur ayant

à son avis, une si grande prise sur sœur Marie, s'en alla à Gif, où l'abbesse étant à sa dévotion, ne lui contredisoit en rien. Il commença par user de son autorité de visiteur, et fit venir toutes les religieuses l'une après l'autre, pour les entendre en chambre par forme de confession et de visitation. Sœur Marie qui avoit perdu sa bonne tante, ayant enfin comparu, le révérend père commença par lui dire : Vous savez, sœur Marie, de quel crime vous êtes accusée, et par conséquent vous savez aussi que la grande chasteté que vous affectez ne vous a de rien servi ; car on sait fort bien que vous n'êtes rien moins que chaste. Produisez-moi celui qui m'a accusée, répondit sœur Marie avec un air assuré, et vous verrez comment il soutiendra la chose devant moi. Le confesseur même en

a été convaincu, et cette preuve doit vous suffire, repliqua le prieur. Je le crois si homme de bien, repartit sœur Marie, qu'il n'est pas capable de confesser une pareille fausseté : mais quand il l'auroit fait, faites-le venir devant moi, et je prouverai le contraire. Le prieur voyant qu'elle ne s'étonnoit point, lui dit : Je suis votre père, et en cette qualité je veux ménager votre honneur. Je m'en rapporte à votre conscience, et j'en croirai tout ce que vous direz. Je vous conjure donc, sur peine de péché mortel, de me dire la vérité. Etiez-vous vierge quand vous entrâtes dans cette maison? L'âge de cinq ans que j'avois alors, mon père, répondit-elle, est le garant de ma virginité. Et depuis ce temps-là, ma fille, lui demanda-t-il encore, n'avez-vous point perdu cette belle fleur? Elle jura que

non, et que jamais elle n'avoit eu de tentation que de sa part. Je ne saurois le croire, repliqua le caffard, et c'est une chose à prouver. Quelle preuve en voulez-vous, lui dit-elle? Celle que je fais aux autres, répondit le moine. Comme je suis le visiteur des ames, je le suis aussi des corps. Vos abbesses et prieures ont toutes passé par mes mains, et vous ne devez point faire scrupule de me laisser visiter votre virginité. Mettez vous donc sur ce lit, et relevez le devant de votre robe sur votre visage. Vous m'avez tant parlé, répondit sœur Marie toute en colère, de l'amour criminel que vous avez pour moi, que j'ai sujet de croire que votre dessein est moins de visiter ma virginité que de me la ravir : ainsi, comptez que jamais je n'y consentirai. Vous êtes excommuniée, lui dit-il

alors, de refuser l'obéissance; et si vous ne faites ce que je vous dis, je vous déshonorerai en plein chapitre, et dirai tout ce que je sais de vous et du confesseur. Sœur Marie répondit sans s'étonner, que celui qui connoissoit le cœur de ses serviteurs, la rassureroit autant devant lui, qu'il pourroit la consterner devant les hommes. Et puisque vous portez la méchanceté jusque-là, ajouta-t-elle, j'aime mieux être la victime de votre cruauté, que la complice de vos désirs criminels, parce que je sais que Dieu est juste juge.

Le prieur dans une rage qu'on peut mieux imaginer que dépeindre, courut sur-le-champ assembler le chapitre. Il fit venir sœur Marie devant lui, la fit mettre à genoux, et lui dit: C'est avec douleur extrême, sœur Marie, que je vois que les bonnes

remontrances que je vous ai faites sur une faute si capitale, vous ont été inutiles, et c'est avec regret que je me trouve forcé de vous ordonner une pénitence contre ma coutume. J'ai examiné votre confesseur sur certains crimes dont il étoit accusé; il m'a confessé qu'il a abusé de vous, et cela en lieu où deux témoins disent l'avoir vu. Au lieu donc de la charge honorable de maîtresse des novices que vous avez, j'ordonne que vous soyez non seulement la dernière de toutes, mais encore que vous mangiez à terre, au pain et à l'eau, en présence de toutes les sœurs, jusqu'à ce que vous ayez mérité grace par votre repentance. Sœur Marie ayant été avertie à l'avance par une de ses compagnes qui savoit toute son affaire, que si elle répondoit quelque chose qui déplût

au prieur, il la mettroit *in pace*, c'est-à-dire, en chartre perpétuelle, reçut sa sentence sans dire mot, levant les yeux au ciel, et priant celui qui lui avoit fait la grace de résister au péché, de lui donner dans sa souffrance la patience qui lui étoit nécessaire. Ce ne fut pas encore tout; ce vénérable prieur défendit encore de ne la laisser parler de trois ans à sa mère ou à ses parens, ni d'écrire aucunes lettres qu'en communauté.

Le malheureux s'en alla après ce bel exploit et ne revint plus. Cette pauvre fille demeura long-temps dans l'état que je viens de dire; mais sa mère qui avoit pour elle quelque chose de plus tendre que pour tous ses autres enfans, qui ne recevoit plus de ses nouvelles, surprise d'un tel changement, dit à un de ses fils qui étoit un jeune homme sage et bien

tourné, qu'elle croyoit que sa fille étoit morte, et que les religieuses cachoient sa mort pour jouir plus longtemps de sa pension, et le pria de savoir, à quelque prix que ce fût, ce qui en étoit, et de voir sa sœur, s'il étoit possible. Le frère alla incontinent au couvent : on lui dit à l'ordinaire que sa sœur ne quittoit pas le lit. Le jeune homme ne prit point cela en paiement, et jura que si l'on ne la lui faisoit voir, il passeroit par dessus les murailles, et forceroit le monastère. Cette menace fit tant de peur aux religieuses, qu'elles amenèrent sa sœur à la grille : mais l'abbesse la suivoit de si près, qu'elle ne pouvoit parler à son frère que la bonne mère ne l'entendit. Comme sœur Marie étoit sage, elle s'étoit précautionnée à l'avance, et avoit écrit tout ce que j'ai déjà dit, et circonstancié

mille autres stratagêmes que le prieur avoit mis en œuvre pour la séduire, et que je ne mettrai point ici pour être court. Je ne dois pourtant pas oublier que pendant que sa tante étoit abbesse, le prieur s'étant imaginé qu'on le rebutoit à cause de sa laideur, découpla à sœur Marie un religieux jeune et bien fait, espérant que si ce moine réussissoit, il pourroit ensuite obtenir par la crainte ce qu'il avoit inutilement demandé. Mais d'un jardin où le jeune moine lui parla d'affaire avec des gestes et des expressions si infâmes, que j'aurois honte de les rapporter, la pauvre fille courut à l'abbesse qui parloit au prieur, en criant : Ma mère, ce sont des démons et non des religieux qui viennent nous visiter. Le prieur craignant alors d'être découvert, dit à l'abbesse en riant : Certainement, ma mère, sœur

Marie a raison. Il la prit ensuite par la main, et lui dit en présence de l'abbesse : J'avois entendu dire que sœur Marie parloit fort bien, et avoit tant de facilité qu'on la croyoit mondaine; c'est pourquoi j'ai fait violence à mon naturel, et lui ai parlé comme les mondains parlent aux femmes, autant que je puis le savoir par les livres; car pour l'expérience, j'y suis aussi ignorant que je l'étois le jour que je naquis; et comme j'attribuois sa vertu à ma vieillesse et à ma laideur, j'ai commandé à mon jeune religieux de lui parler sur le même ton. Elle a fait comme vous voyez une sage et vertueuse résistance. Je lui en sais bon gré et l'en estime si fort, que je veux désormais qu'elle soit la première après vous et la maîtresse des novices, afin que sa vertu se fortifie de plus en plus. Ce vénérable prieur fit plusieurs

coups de la même force durant trois ans qu'il fut amoureux de la religieuse qui, comme j'ai dit, donna à son frère par la grille, la relation de ses tristes aventures.

Le frère apporta cette relation à sa mère. Cette femme au désespoir partit incontinent pour Paris, où elle trouva la reine de Navarre, sœur unique du roi. Elle lui fit voir cette pitoyable histoire, et lui dit : Ne vous fiez plus, madame, à ces hypocrites; je croyois avoir mis ma fille dans les faubourgs, ou du moins dans le chemin du Paradis, et je l'ai mise en enfer et entre les mains de gens pires que tous les diables qui y sont; car les diables ne nous tentent qu'autant que nous y donnons notre consentement, et ceux-ci veulent nous emporter par la violence quand ils ne peuvent le faire par amour. La reine de Navarre

fut fort embarrassée. Elle avoit une confiance entière au prieur de Saint-Martin, et elle lui avoit donné la charge des abbesses de Montivillier et de Canses, belles-sœurs. D'un autre côté, elle trouvoit le crime si noir et si horrible, qu'elle ne pouvoit se résoudre à le laisser impuni. Elle prit enfin son parti, qui fut de venger l'innocence de cette pauvre fille. Elle communiqua la chose au chancelier du roi, qui étoit alors légat en France. Le légat fit venir le prieur, qui dit pour toute excuse qu'il avoit soixante-dix ans. Le bon père parla à la reine de Navarre, la priant, sur tous les plaisirs qu'elle voudroit jamais lui faire, et pour toute récompense de ses services, d'avoir la bonté de faire cesser ce procès, lui protestant qu'il avoueroit que sœur Marie Herouet étoit

une perle d'honneur et de chasteté. La reine fut tellement étonnée de ce discours, que ne sachant que lui répondre, elle lui tourna le dos et le laissa là. Le pauvre moine fort confus, se retira dans son monastère, où il ne voulut plus être vu de personne, et mourut un an après. Sœur Marie Herouët, estimée à proportion des vertus que Dieu avoit mises en elle, fut tirée de l'abbaye de Gif, où elle avoit tant souffert, et faite abbesse par le roi, de l'abbaye de Gien, près de Montargis. Elle réforma l'abbaye que sa majesté lui avoit donnée, et vécut comme une sainte animée de l'esprit de Dieu, qu'elle loua toute sa vie du repos qu'il lui avoit procuré, et de la dignité dont il l'avoit revêtue.

Voilà une histoire, mesdames, qui confirme bien ce que dit St.-Paul

aux Corinthiens, que Dieu se sert *des choses foibles pour confondre les fortes*, et de celles qui paroissent inutiles aux yeux des hommes, pour renverser la gloire et l'éclat fastueux de ceux qui s'imaginent être quelque chose, et ne sont pourtant rien dans le fond. Il n'y a de bien dans tous les hommes que celui que Dieu y met par sa grace, et il n'est point de tentation dont on ne sorte victorieux, quand Dieu accorde son secours. Vous le voyez par la confusion d'un moine qu'on croyoit homme de bien, et par l'élévation d'une fille qu'il vouloit faire passer pour criminelle et méchante. En cela se trouve véritable ce que dit Notre Seigneur, *que celui qui s'élevera sera humilié, et que celui qui s'humiliera sera élevé.* Que de gens de bien ce prieur a trompés, dit Oysille! car j'ai vu qu'on

se fioit plus en lui qu'en Dieu. Ce n'est pas moi qu'il auroit trompée, répondit Nomerfide, car je ne me suis jamais fiée à ces sortes de gens. Il y en a de bons, repartit Oysille, et la méchanceté d'un particulier ne doit pas être rejetée sur le général; mais les meilleurs sont ceux qui fréquentent moins les maisons séculières et les femmes. C'est fort bien dit, repartit Emarsuite; car moins on les voit, moins on les connoît, et plus on les estime : la raison est, que plus on les fréquente, mieux on connoît leur fond. Laissons donc l'église où elle est, dit Nomerfide, et voyons à qui Guebron donnera sa voix. Ce sera à madame Oysille, répondit Guébron, à condition qu'elle nous dira quelque chose à l'honneur des frères religieux. Nous avons tant

juré, repliqua Oysille, de dire la vérité, que je ne saurois m'en éloigner. D'ailleurs, en faisant votre conte, vous m'avez fait ressouvenir d'une pitoyable histoire, dont je serai obligée de vous régaler, parce que je suis dans le voisinage du pays où la chose est arrivée de mon temps. Je la choisis de fraîche date, mesdames, afin que l'hypocrisie de ceux qui se croient plus religieux que les autres, ne vous enchante l'esprit de manière, que votre foi quittant le droit chemin, ne s'imagine trouver le salut en aucun autre qu'en celui seul qui ne veut point de compagnon dans l'ouvrage de notre création et de notre redemption. Celui-là seul est tout-puissant pour nous consoler durant cette vie, et nous délivrer de toutes nos afflic-

tions. Vous savez que Satan prend souvent la forme d'un ange de lumière, afin que l'œil trompé par les apparences de la sainteté et de la dévotion, s'attache aux choses qu'il devroit fuir.

XXIIIe CONTE.

Un Cordelier est la cause de trois meurtres, du mari, de la femme et d'un enfant.

Il y avoit en Périgord, un gentilhomme qui avoit tant de dévotion pour saint François, qu'il s'imaginoit que tous ceux qui en portoient l'habit, devoient être aussi saints que le saint même. Il fit faire chez lui à l'honneur de ce saint, un appartement pour loger les religieux de cet ordre, par les conseils desquels il régloit toutes ses affaires, et même jusqu'aux moindres choses qui regardoient le ménage, croyant aller bien sûrement en suivant de si bons

guides. Il arriva que la femme de ce gentilhomme qui étoit belle et aussi sage et vertueuse que belle, accoucha d'un beau garçon ; de quoi son mari, qui l'aimoit déjà beaucoup, l'aima doublement encore. Pour régaler et divertir sa commère, il envoya quérir un de ses beaux-frères. A l'heure du soupé il arriva un cordelier, duquel je tairai le nom pour l'honneur de l'ordre. Le gentilhomme fut fort aise de voir son père spirituel, pour lequel il n'avoit rien de secret. Après une longue conversation entre la commère, le beau-frère et le moine, on se mit à table pour souper. Durant le repas, le gentilhomme regardant sa femme qui avoit assez de beauté et d'agrément pour donner dans la vue, demanda tout haut au bon père : Est-il vrai, mon père, que c'est un péché mortel

de coucher avec sa femme pendant qu'elle est en couche? Le cordelier qui paroissoit tout autre qu'il n'étoit, répondit : Certainement, monsieur, je crois que c'est un des grands péchés qui se commettent dans le mariage : quand il n'y auroit que l'exemple de la bienheureuse Vierge, qui ne voulut entrer au temple qu'après le jour de sa purification, quoiqu'elle n'eût pas besoin de cette cérémonie, vous devriez indispensablement vous abstenir de ce petit plaisir, puisque la bonne Vierge Marie, pour obéir à la loi, s'abstenoit d'aller au temple, où étoit toute sa consolation. D'ailleurs, les médecins disent qu'il y a à craindre pour les enfans qui en peuvent venir. Le gentilhomme qui ayoit cru que le père lui donneroit permission de coucher avec sa femme, ne fut point aise d'une réponse si

contraire à son espérance ; cependant il laissa là la chose. Le révérend père après avoir bu un peu plus que de raison durant cette conversation, jeta les yeux sur la commère, et conclut en lui-même que s'il en étoit le mari, il coucheroit avec elle sans en demander conseil à personne. Comme le feu s'allume peu à peu, et augmente en sorte qu'il brûle la maison, de même le pauvre *frater* se sentit épris d'une telle concupiscence, qu'il résolut tout-à-coup de pousser à bout le désir que son cœur cachoit il y avoit plus de trois ans. Après qu'on eut desservi, il prit le gentilhomme par la main, le mena près du lit de sa femme, et lui dit devant elle : Comme je connois, monsieur, l'amitié qu'il y a entre vous et mademoiselle, j'entre dans les mouvemens que vous inspire à

tous deux la grande jeunesse où vous êtes ; c'est pourquoi je veux vous dire un secret de notre sainte théologie : c'est que la loi, qui est si rigoureuse à cause des abus que les maris indiscrets font, n'a pas la même rigueur pour les maris aussi sages et aussi modérés que vous. Ainsi, monsieur, après avoir dit devant les gens quelle est la sévérité de la loi, je dois vous dire en particulier quelle en est la douceur. Sachez donc qu'il y a femmes et femmes, comme il y a hommes et hommes. Il faut donc, avant toutes choses, que mademoiselle, qui est accouchée depuis trois semaines, vous dise si elle est hors du flux de sang. La demoiselle répondit bien positivement qu'elle l'étoit. Cela étant, mon fils, reprit le cordelier, je vous permets de coucher avec elle sans scrupule à ces deux conditions :

la première, que vous n'en parlerez à personne, et que vous y viendrez secrettement; l'autre, que vous n'y viendrez qu'à deux heures après minuit, afin de ne pas troubler la digestion de votre épouse. Le gentilhomme lui promit tout cela, et appuya sa promesse d'un si gros serment, que le moine qui le connoissoit plus sot que menteur, ne douta point qu'il ne tint ce qu'il promettoit. Après une assez longue conversation il leur souhaita le bon soir, leur donna nombre de bénédictions, et se retira dans sa chambre. Il prit en se retirant, le gentilhomme par la main, et lui dit : Certes, monsieur, il est temps de vous retirer, moi aussi, et de laisser reposer mademoiselle. Le gentilhomme sortit, et dit à sa femme, en présence du bon père, de laisser la porte ouverte.

Le bon moine étant dans sa chambre ne pensa à rien moins qu'à dormir : aussitôt qu'il n'entendit plus de bruit dans la maison, c'est-à-dire à l'heure à peu près qu'il avoit coutume d'aller à matines, il s'en alla droit à la chambre où le gentilhomme étoit attendu : il trouva la porte ouverte, et étant entré, il commença par éteindre la chandelle, et se coucha le plus vite qu'il put auprès de la commère. Ce n'est pas, mon ami, lui dit la demoiselle qui le prenoit pour son mari, ce que vous avez promis au bon père, de ne venir ici qu'à deux heures. Le cordelier, plus attentif à l'action qu'à la contemplation, craignant d'ailleurs d'être reconnu, pensa plus à satisfaire la passion criminelle dont son cœur étoit empoisonné depuis long-temps, qu'à lui répondre; de quoi la demoiselle

fut fort étonnée. L'heure que le mari devoit venir approchant, le cordelier déniche, et regagne sa chambre. Comme l'amour l'avoit empêché de dormir, la crainte qui suit toujours le crime, ne lui permit pas de reposer. Il se lève, s'en va au portier, et lui dit : Mon ami, monsieur m'a commandé de m'en aller tout-à-l'heure à notre couvent, où j'ai ordre de faire prier Dieu pour lui ; ainsi donnez-moi, je vous prie, ma monture, et m'ouvrez la porte sans que personne en entende rien ; car le secret est ici nécessaire. Le portier sachant qu'obéir au cordelier étoit servir son maître, ouvrit la porte et le laissa sortir.

Dans ce moment-là le gentilhomme s'éveilla, et voyant que l'heure qu'il devoit aller voir sa femme n'étoit pas éloignée, il se leva en robe-

de-chambre, et alla se coucher auprès de sa femme, où il pouvoit aller suivant la loi de Dieu sans en demander permission à l'homme. Sa femme ignorant ce qui s'étoit passé, et entendant parler son ami auprès d'elle, en fut surprise, et lui dit : Quoi, monsieur ! est-ce la promesse que vous avez faite au bon cordelier, de ménager votre santé et la mienne ? Non content d'être venu ici avant l'heure, vous y revenez encore. Pensez-y, monsieur, je vous en supplie. Le gentilhomme étourdi d'une telle nouvelle, ne put cacher son chagrin, et lui dit : Que me dites-vous là ? Il y a trois semaines que je n'ai couché avec vous, et vous m'accusez d'y venir trop souvent. Si vous me parlez davantage sur ce ton, vous me ferez croire que ma compagnie vous déplait, et me contraindrez de faire ce

que je n'ai jamais fait, je veux dire, de chercher ailleurs le plaisir légitime que vous me refusez. La dame, qui crut qu'il plaisantoit, lui répondit : Je vous supplie, monsieur, ne vous trompez pas vous-même en croyant me tromper. Quoique vous ne m'ayez pas parlé la première fois que vous êtes venu, j'ai pourtant bien connu que vous y étiez. Le gentilhomme connut alors qu'ils étoient tous deux dupés, et fit un gros serment qu'il n'y étoit point venu. La femme en eut tant de douleur, qu'elle pria son mari avec larmes de savoir au plutôt qui ce pouvoit être, puisqu'il n'y avoit que son frère et le cordelier qui fussent couchés chez eux. Le gentilhomme porta d'abord ses conjectures sur le cordelier, courut à sa chambre, et n'y trouva personne.

Pour s'assurer s'il avoit pris la fuite, il fit venir le portier, et lui demanda de quoi le cordelier étoit devenu. Le portier lui ayant dit ce qui s'étoit passé, le bon gentilhomme, bien convaincu de la scélératesse du moine, s'en retourna d'abord trouver sa femme et lui dit : Soyez assurée, ma mie, que celui qui a couché avec vous, et a fait tant de prouesses, est notre père confesseur. La demoiselle, à qui l'honneur avoit toujours été fort précieux, se jeta dans un si grand désespoir, qu'oubliant toute humanité et le naturel de femme, elle supplia son mari à genoux de la venger d'un si cruel outrage. Le mari monte à cheval incontinent, et poursuit le cordelier.

La femme étant seule dans son lit, sans conseil et sans autre consolation que de son enfant nouveau-né, re-

passant sur l'affreuse aventure qui venoit de lui arriver, et ne comptant pour rien son ignorance, se crut coupable, et la femme du monde la plus malheureuse. Ces tristes réflexions, qu'elle fondoit sur l'atrocité du crime, sur l'amour qu'elle avoit pour son époux, et sur l'honneur qu'elle aimoit sur toutes choses, la troublèrent si fort, et la jetèrent dans un désespoir si extrême, qu'elle crut que la mort lui étoit meilleure que la vie. Dans cette cruelle situation d'esprit, elle s'abandonna à sa douleur, et perdit non seulement l'espérance que tout chrétien doit avoir en Dieu, mais aussi le sens commun, et la mémoire de sa propre nature. Ne connoissant donc ni Dieu ni soi-même, mais étant au contraire pleine de rage et de fureur, elle défit une corde de son lit, et s'étrangla de ses propres mains.

A l'agonie d'une mort si cruelle, et lorsque la nature fait les derniers efforts, cette malheureuse fit des mouvemens si violens, que portant le pied sur le visage de son enfant, son innocence ne put le garantir d'une mort aussi douloureuse que celle de sa mère; mais elle fit un si grand cri en rendant les derniers soupirs, qu'une femme qui couchoit dans sa chambre se leva promptement, et alluma de la chandelle.

Cette femme voyant sa maîtresse pendue et étranglée à la corde du lit, et son enfant étouffé sous ses pieds, courut toute effrayée à la chambre du frère de la morte, et le mena voir ce triste spectacle. Le frère affligé, autant que le peut et doit être un homme qui aimoit tendrement sa sœur, demanda à la servante qui avoit fait un tel crime. La servante

répondit qu'elle n'en savoit rien, et qu'elle ne pouvoit dire autre chose, sinon qu'il n'étoit entré personne que son maître, qui n'étoit sorti que depuis un moment. Le frère allant incontinent à la chambre de son beau-frère, et ne le trouvant point, crut fermement qu'il avoit fait le coup. Il monta sans retardement à cheval, et sans plus ample information courut après son beau-frère, et l'attendit dans un chemin comme il revenoit de la poursuite du cordelier, bien fâché de n'avoir pu le joindre. Défendez-vous, lâche scélérat, dit le frère de la morte au mari, tout aussitôt qu'il le vit. J'espère que Dieu me vengera par cette épée du plus méchant de tous les hommes. Le mari voulut s'excuser; mais le beau-frère le serroit de si près, que tout ce qu'il put faire fut de se défendre sans s'in-

former du sujet de la querelle. Ils se donnèrent tant de coups l'un et l'autre, que la perte du sang et la lassitude les contraignirent de mettre pied à terre et de se reposer, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. En reprenant ainsi haleine, le mari dit au frère : Que je sache au moins, mon frère, pourquoi l'amitié que nous avons toujours eue l'un pour l'autre s'est convertie en une si cruelle haine? Que je sache aussi, répondit le frère, pourquoi vous avez fait mourir ma sœur, l'une des femmes de bien qui fut jamais ? et pourquoi, sous prétexte de vouloir coucher avec elle, vous l'avez pendue et étranglée à la corde de votre lit ? A ces mots, le pauvre mari plus mort que vif, dit à son beau-frère : Est-il possible, mon frère, que vous ayez trouvé votre sœur en l'état que vous dites? Je vous prie, mon

frère, reprit l'époux, après qu'on l'eut assuré qu'on ne disoit rien que de vrai, de trouver bon que je vous dise pourquoi je suis sorti, et sur cela il conta l'aventure du cordelier. Le frère fort étonné, et plus fâché encore de l'avoir attaqué sans raison, lui fit de grandes excuses. Je vous ai fait tort, lui dit-il, mais je vous prie de me le pardonner. Si je vous ai fait tort, répondit l'époux, vous en êtes vengé; car je suis si blessé, que je désespère d'en réchapper. Le beau-frère le remonta à cheval du mieux qu'il put, et le ramena chez lui, où il mourut le lendemain, et confessa devant tous ses parens et amis qu'il étoit la cause de sa mort. Pour satisfaire à la justice, on conseilla au cordelier d'aller demander sa grace au roi François I. Pour cet effet, après avoir fait enterrer honorablement le

père, la mère et l'enfant, il partit un vendredi saint pour aller solliciter sa grace à la cour, et l'obtint par la faveur de François Olivier, chancelier d'Alençon, et choisi depuis par le roi, en considération de ses grandes vertus, pour chancelier de France.

Je suis persuadée, mesdames, qu'après cette histoire, qui est la vérité même, il n'y aura personne de vous qui n'y pense deux fois avant que de loger de pareils hôtes. Que ceci vous apprenne que plus le venin est caché, et plus il est dangereux. Demeurez d'accord, dit Hircan, que ce mari étoit un grand sot, de mener souper un tel galant auprès d'une si belle femme. J'ai vu le temps, dit Guebron, qu'il n'y avoit point dans notre pays de maison où il n'y eût une chambre pour les bons pères, mais à

présent ils sont si bien connus, qu'on les craint plus que les Aventuriers. Il me semble, reprit Parlamente, qu'une femme étant au lit ne doit jamais faire entrer dans sa chambre ni moine ni prêtre, que pour lui administrer les Sacremens de l'Église; et pour moi, quand j'en appellerai, on peut compter que je suis dangereusement malade. Si tout le monde étoit aussi austère que vous, répondit Emarsuite, les pauvres prêtres, n'ayant plus la liberté de voir les femmes, seroient pis que des excommuniés. Ne craignez rien pour eux, dit alors Saffredant; ces bonnes gens ne manqueront jamais de femmes. Comment, dit Simontault, ce sont eux qui nous unissent aux femmes par les liens du mariage, et ils ont la méchanceté de tâcher de nous désunir, et de nous faire rompre le

serment qu'ils nous ont fait faire. C'est une pitié, reprit Oysille, que ceux qui ont l'administration des Sacremens s'en jouent de cette manière ; on devroit les brûler tout vifs. Vous feriez mieux, repliqua Saffredant, de les respecter que de les blâmer, et de les flatter que de les injurier ; mais passons outre, et voyons qui aura la voix d'Oysille. Ce sera Dagoucin, répondit Oysille ; car je le vois si rêveur, qu'il me semble prêt à dire quelque chose de bon. Puisque je ne puis, ni n'ose dire ce que je pense, dit Dagoucin, au moins parlerai-je d'un homme à qui la cruauté fut préjudiciable, et puis avantageuse. Quoique l'amour ait si bonne opinion de sa force et de sa puissance, qu'il veut aller tout nu, et qu'il lui soit fort ennuyeux, et enfin insupportable de se produire sous le voile ; cependant

ceux qui, pour obéir à ses conseils, se pressent trop de se découvrir, s'en trouvent mal, comme il arriva à un gentilhomme de Castille, dont je vais vous conter l'histoire.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

Des Contes contenus dans le Tome troisième.

XVI. Conte. Une Milanoise approuva la hardiesse et le grand courage de son amant, et l'aima depuis de fort bon cœur. *Page* 1

XVII. Conte. Le roi François donna une preuve signalée de sa générosité au comte Guillaume qui vouloit le faire mourir. 17

XVIII. Conte. Une jeune Dame éprouve la fidélité d'un jeune écolier son amant, avant que de lui laisser prendre avantage sur son honneur. 27

XIX. Conte. Un homme et une femme, au désespoir de ne s'être pas mariés, se mettent en religion, l'homme à Saint François, et la femme à Sainte Claire. 42

XX. Conte. Un gentilhomme trouve son inhumaine entre les bras de son pal-

frenier, et se guérit tout-à-coup de son amour. 69
Troisième journée. 78
XXI. Conte. Amour vertueux d'une fille de qualité, et d'un bâtard d'une bonne et grande maison, etc. 81
XXII. Conte. Un prieur contrefaisant l'homme de bien, met tout en œuvre pour séduire une religieuse ; mais enfin sa méchanceté fut découverte. 133
XXIII. Conte. Un Cordelier est la cause de trois meurtres. 164

Fin de la Table du Tome troisième.

CONTES

ET

NOUVELLES

DE

MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

NOUVELLE ÉDITION ORNÉE DE SOIXANTE-QUINZE JOLIES GRAVURES.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

DUPRAT-DUVERGER, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 21.

M. DCCC. VII.

Freudenberg Del. *Jourdan Sculp.*

CONTES

DE LA

REINE DE NAVARRE.

XXIVe CONTE.

Ingénieuse invention d'un Castillan pour faire déclaration d'amour à une Reine, et ce qui en arriva.

Il y avoit à la cour d'un roi et d'une reine de Castille, que l'histoire ne nomme pas, un gentilhomme de si bonne maison, et si bien fait de sa personne, qu'il n'y avoit pas son pa-

reil dans toute l'Espagne. Chacun admiroit ses vertus autant qu'on étoit surpris de son indifférence ; car on ne s'étoit jamais apperçu qu'il aimât ou servit aucune dame, quoiqu'il y en eût grand nombre à la cour capables d'échauffer la glace même ; mais il n'y en eut point qui pût prendre ce gentilhomme, qui se nommoit Elisor. La reine qui étoit une femme d'une grande vertu, mais pourtant femme, et pas plus exempte que les autres de la flamme qui, moins elle éclate, plus elle est violente, surprise de ce que ce gentilhomme ne s'attachoit à aucune de ses femmes, lui demanda un jour s'il étoit vrai qu'il fût aussi indifférent qu'il le paroissoit ! Il répondit que si elle voyoit son cœur comme elle voyoit son visage, elle ne lui feroit pas cette question. La curiosité, péché originel du beau

sexe, lui fit venir l'envie de savoir ce qu'il vouloit dire, et elle le pressa si fort, qu'elle lui fit avouer qu'il aimoit une dame qu'il croyoit la plus vertueuse qu'il y eût au monde. Elle fit tout ce qu'elle put, et par prières et par commandemens, pour lui faire dire qui elle étoit; mais tout cela fut inutile. Elle fit semblant d'être en si grosse colère contre lui, qu'elle jura qu'elle ne lui parleroit jamais, s'il ne lui nommoit celle qu'il aimoit avec tant de passion. Elle le poussa si loin, qu'elle le réduisit à dire, qu'il aimeroit autant mourir que de faire ce qu'elle lui ordonnoit. Mais voyant enfin qu'il alloit être privé de l'honneur de la voir, et en même temps de sa bienveillance, mais faute de dire une vérité si honnête dans le fond, que personne ne devoit la prendre en mauvaise part, lui dit tout tremblant:

Je ne puis ni n'ose, madame, vous nommer cette personne, mais je la ferai voir la première fois que vous irez à la chasse, et je suis sûr que vous direz, aussi bien que moi, que c'est la femme la plus belle et la plus accomplie qu'il y ait au monde. Après cette réponse, la reine alla plutôt à la chasse qu'elle n'auroit fait. Elisor en fut averti, et se prépara à l'aller servir à son ordinaire. Il avoit eu soin de faire faire un grand miroir d'acier en façon de hallecret; il le mit devant son estomac, et s'enveloppa bien d'un manteau de frise noire, tout bordé de canetille et d'or richement frisé. Il étoit monté sur un cheval noir fort richement harnaché. Le harnois étoit tout doré et émaillé de noir à la moresque, et son chapeau de soie noire avec une riche enseigne, où il y avoit pour devise un amour

couvert par force, enrichi de pierreries. L'épée, le poignard et les devises qui y étoient, répondoient au reste : en un mot, il étoit en fort bon équipage, et si bon homme de cheval, que tous ceux qui le voyoient, quittoient le plaisir de la chasse pour voir les passades et les sauts qu'Elisor faisoit faire à son cheval. Après avoir conduit la reine au lieu où l'on avoit tendu les toiles, il mit pied à terre et alla à la reine pour lui aider à descendre de cheval. Dans le temps qu'elle lui tendoit les bras, il ouvrit son manteau qui couvroit sa nouvelle cuirasse, la prit entre ses bras, lui montra son miroir, et lui dit : Regardez ici, madame, je vous en supplie : et sans attendre sa réponse, il la mit doucement à terre.

La chasse finie, la reine revint au palais sans parler à Elisor. Elle l'ap-

pela après soupé, et lui dit qu'il étoit le plus grand menteur qu'elle eût jamais vu, parce que lui ayant promis de lui faire voir à la chasse celle qu'il aimoit le plus, il n'en avoit cependant rien fait; mais aussi qu'elle avoit résolu de ne faire aucun cas de lui. Elisor craignant que la reine n'eût pas entendu ce qu'il lui avoit dit, répondit qu'il avoit tenu parole, et que non seulement il lui avoit montré la femme, mais aussi la chose qu'il aimoit le mieux. Elle, contrefaisant l'ignorante, lui dit qu'elle n'avoit point compris qu'il lui eût montré une seule de ses femmes. Il est vrai, repliqua Elisor; mais que vous ai-je montré en vous descendant de cheval? Rien, dit la reine, qu'un miroir que vous aviez devant l'estomac. Et qu'avez-vous vu dans ce miroir, repartit Elisor? Rien que moi seule,

repliqua la reine. Par conséquent, madame, répondit Elisor, je vous ai tenu parole pour vous obéir. Jamais rien n'entra dans mon cœur que celle que vous avez vue devant mon estomac, et c'est la seule que je veux aimer, vénérer et adorer, non comme une femme, mais comme une divinité en terre, de laquelle dépendent ma vie et ma mort. La seule grace que je vous demande, madame, est que la parfaite passion qui m'a fait vivre pendant que je l'ai cachée, ne me fasse point mourir après l'avoir déclarée. Si je ne suis pas digne que vous me regardiez, et que vous me receviez pour votre plus passionné serviteur, souffrez au moins que je vive comme j'ai fait jusqu'ici, de la satisfaction que j'ai d'avoir osé donner mon cœur à un sujet si parfait et si digne, que je dois me contenter de

l'aimer, quoique je ne puisse pas espérer un amour réciproque. Si la connoissance que vous avez de ma forte passion ne me rend pas plus agréable à vos yeux qu'auparavant, ne m'ôtez pas au moins la vie, qui consiste dans le bien que j'espère de vous voir comme à l'ordinaire. Je ne reçois de vous que le bien qui m'est nécessaire. Si j'en ai moins, vous aurez moins de serviteurs, et vous perdrez le meilleur et le plus affectionné que vous ayez eu et aurez jamais.

La reine, soit pour paroître autre qu'elle n'étoit, soit qu'elle voulût faire une plus longue épreuve de l'amour qu'il avoit pour elle, ou qu'elle eût dessein d'en aimer un autre qu'elle ne vouloit pas quitter pour lui, ou soit enfin qu'elle fût bien aise d'avoir cet amant de réserve, en cas que son cœur vint à être vacant par quel-

que faute que pourroit faire celui qu'elle aimoit déjà, lui dit d'un air ni fâché ni content : Je ne vous demanderai point, Elisor, comment ne connoissant la puissance de l'amour, vous avez pu être si présomptueux et si extravagant que de m'aimer ; car je sais qu'on est si peu le maître de son cœur, qu'on ne le fait pas aimer et haïr ce qu'on veut; mais puisque vous avez si bien su me déclarer que vous m'aimez, je veux savoir combien il y a de temps que vous êtes dans ces sentimens. Elisor la trouvant si belle, et voyant qu'elle s'informoit de sa maladie, ne désespéra pas qu'elle ne lui donnât quelque remède : mais considérant d'un autre côté la sagesse et la gravité avec laquelle elle l'interrogeoit, il craignit d'avoir affaire à un juge qui alloit donner contre lui sentence de con-

damnation. Malgré cette incertitude d'espérance et de crainte, il lui protesta qu'il l'aimoit dès sa grande jeunesse, et que depuis sept ans seulement il avoit senti sa peine, ou, pour mieux dire, une maladie si agréable, qu'il aimeroit mieux la mort que la guérison. Puisque vous avez eu sept ans de constance, répondit la reine, je ne dois pas moins balancer à vous en croire, que vous avez fait à me déclarer votre amour. C'est pourquoi si vous dites la vérité, je veux m'en convaincre de manière, que je n'en puisse jamais douter, et si je suis satisfaite de l'épreuve, je vous croirai à mon égard tel que vous me jurez que vous êtes : vous trouvant alors tel que vous dites, vous me trouverez telle que vous souhaitez. Elisor la supplia de le mettre à telle épreuve qu'il lui plairoit, n'y ayant rien de si dif-

ficile qui ne lui parût fort aisé, dans l'espérance d'être assez heureux que de lui faire connoître le parfait amour qu'il avoit pour elle, lui protestant au reste qu'il n'attendoit que l'honneur de ses commandemens. Si vous m'aimez, Elisor, autant que vous le dites, repliqua la reine, je suis assurée que pour avoir mes bonnes graces rien ne vous sera difficile : ainsi je vous commande par le désir que vous avez de les posséder, et par la crainte de les perdre, que dès demain, sans me voir davantage, vous quittiez la cour, et vous en alliez dans un lieu où de sept ans vous n'ayez aucunes nouvelles de moi, ni moi de vous. Vous savez bien que vous m'aimez, puisque vous m'aimez depuis sept ans. Après sept autres années d'expérience, je croirai ce que toutes

vos protestations ne sauroient me faire croire.

Ce cruel commandement fit d'abord croire à Elisor que sa vue étoit de l'éloigner; mais après y avoir mieux pensé, il accepta le parti, espérant que l'expérience feroit plus pour lui que tout ce qu'il pourroit dire. Si j'ai vécu sept ans sans aucune espérance, lui dit-il, dans la cruelle nécessité de dissimuler mon amour, à présent qu'il vous est connu et que j'ai quelque rayon d'espoir, je passerai les sept autres avec plus de patience et de tranquillité. Mais, madame, ajouta-t-il, comme en obéissant au commandement que vous me faites, je me trouve privé de tout le bien que j'ai jamais eu au monde, quelle espérance me donnez-vous de me reconnoitre au bout de sept ans

pour votre fidèle serviteur? La reine tirant un anneau de son doigt : Coupons cet anneau en deux, lui dit-elle, j'en aurai la moitié et vous l'autre, afin que je puisse vous reconnoître à cette moitié d'anneau, en cas que la longueur du temps me fasse perdre la mémoire de votre visage. Elisor prit donc l'anneau et en fit deux moitiés, en donna une à la reine, et garda l'autre. Prenant ensuite congé d'elle plus mort que ceux qui ont déjà rendu l'ame, il s'en alla chez lui donner les ordres pour son départ. Il envoya tout son train en province, et s'en alla avec un seul valet dans un lieu si solitaire, qu'aucun de ses parens et amis n'eut de ses nouvelles durant les sept ans. Comment il vécut pendant ce temps-là, et quel fut le chagrin que lui fit souffrir l'absence, c'est de quoi je ne puis rien

dire ; mais ceux qui aiment ne le peuvent ignorer.

Précisément au bout de sept ans, et au moment que la reine alloit à la messe, un hermite à longue barbe vint à elle, lui baisa la main et lui présenta une requête qu'elle ne daigna pas regarder, quoique sa coutume fût de recevoir toutes les requêtes qu'on lui présentoit, quelque pauvres que fussent les gens. La moitié de la messe étant dite, elle ouvrit la requête et y trouva la moitié de l'anneau qu'elle avoit donnée à Elisor. Elle fut agréablement surprise ; et avant que de lire ce qu'elle contenoit, elle donna ordre sur-le-champ à son aumonier de lui amener l'hermite qui lui avoit présenté la requête. L'aumonier le chercha de tous les côtés, et apprit pour toutes nouvelles qu'on l'avoit vu monter à cheval,

sans qu'on sût lui dire quel chemin il avoit pris. En attendant la réponse de l'aumonier, la reine lut la requête. Il se trouva que c'étoit une lettre aussi bien faite qu'il étoit possible, et sans l'envie que j'ai eue de vous la rendre intelligible, je n'aurois jamais osé la traduire. Je vous prie au reste, mesdames, de croire que le castillan est plus propre que le françois à exprimer les mouvemens de l'amour.

Voici la lettre :

Le temps m'a fait par sa force et puissance,
Avoir d'amour parfaite connoissance :
Le temps après m'a été ordonné
En tel travail durant ce temps donné,
Que par le temps l'incrédule a pu voir
Ce que l'amour n'a pu faire savoir :
Le temps, lequel avoit fait l'amour naître,
Va dans mon cœur le faire enfin paroître
Tout tel qu'il est. C'est pourquoi le voyant,
Ne l'ai connu tel comme en le croyant :

Le temps m'a fait voir sur quel fondement
Mon cœur vouloit aimer si fortement :
Ce fondement étoit votre beauté
Qui receloit extrême cruauté.
Le temps m'apprend que la beauté n'est rien,
Et que la cruauté est cause de mon bien.
Partant je fus de la beauté chassé,
Dont les regards j'avois tant pourchassé ;
Ne voyant plus votre beauté que j'aime,
J'ai mieux senti votre rigueur extrême.
A votre ordre cruel j'obéis cependant,
Et je m'en tiens très-heureux, très-content,
Vu que le temps qui produit l'amitié,
A eu de moi par sa longueur pitié,
En me faisant un si honnête tour,
Que je n'ai point souhaité le retour,
Fors seulement pour vous dire en ce lieu,
Non un bon jour, mais le dernier adieu.
Le temps m'a fait voir l'amour pauvre et nu,
Tout tel qu'il est et d'où il est venu ;
Et par le temps j'ai le temps regretté,
Autant ou plus que j'avois souhaité,
Conduit d'amour qui aveugle mes sens,
Dont rien de lui fors regrets je ne sens :
Mais en voyant cet amour decevable,
Le temps m'a fait voir l'amour véritable

Que j'ai connu en ce lieu solitaire,
Où par sept ans m'a fallu plaindre et taire.
J'ai par le temps connu l'amour d'en-haut,
Lequel connu soudain l'autre défaut :
Par le temps suis du tout à lui rendu,
Et par le temps de l'autre défendu.
Mon cœur, mon corps lui donne en sacrifice
Pour faire à lui et non à vous service.
En vous servant rien m'avez estimé,
Et j'ai le rien en offensant aimé.
Mort me donnez pour vous avoir servie,
Et le fuyant il m'a donné la vie.
Or par ce temps amour plein de bonté,
Par l'autre amour si soumis, si dompté,
Que mis à rien s'est converti en vent,
Qui fut pour moi trop doux, trop décevant.
Je vous le rends tout entier sans témoin,
N'ayant de lui ni de vous nul besoin ;
Car l'autre amour et parfait et durable,
M'attache à lui d'une attache immuable.
A lui je vais, là me veux affermir,
Sans plus ni vous ni votre dieu servir.
Je prends congé de cruauté, de peine,
Du vrai tourment, du mépris, de la haine,
Du feu brûlant dont vous êtes remplie,
Comme en beauté vous êtes accomplie ;

Je ne puis mieux dire adieu à tous maux,
A tous malheurs et accablans travaux,
Et à l'enfer de l'amoureuse flamme,
Qu'en un seul mot vous dire adieu, madame,
Sans nul espoir qu'où je sois, ou soyiez,
De vous revoir, ou que vous me voyiez.

Cette lettre ne fut pas lue sans beaucoup de larmes et de surprise, accompagnée d'un regret incroyable. En effet, la perte qu'elle faisoit d'un serviteur qui l'aimoit si parfaitement, devoit lui être si sensible, que tous ses trésors ni sa couronne même ne pouvoient l'empêcher d'être la princesse du monde la plus pauvre et la plus misérable, puisqu'elle avoit perdu ce que tous les biens ne sauroient recouvrer. Après avoir entendu la messe elle rentra dans sa chambre, où elle fit les doléances que sa cruauté méritoit. Il n'y eut ni montagne, ni rocher, ni forêt, où elle n'envoyât

chercher l'hermite : mais celui qui l'avoit tiré de ses mains, l'empêcha d'y retomber, et le mena en Paradis avant qu'elle pût en avoir des nouvelles en ce monde.

Cet exemple fait voir que nul sujet ne doit dire ce qui peut lui faire du mal et ne lui faire aucun bien. Moins encore devez-vous, mesdames, pousser la défiance et l'incrédulité si loin, que de perdre vos amans en voulant les mettre à une épreuve trop difficile. J'ai entendu parler toute ma vie Dagoucin, dit Guebron, de la dame à qui l'aventure est arrivée, comme de la femme du monde la plus vertueuse ; mais je la tiens, de l'heure qu'il est, pour la plus folle et la plus cruelle qui fut jamais. Il me semble pourtant, dit Parlamente, qu'elle ne lui faisoit pas grand tort, s'il aimoit autant qu'il disoit, d'exiger sept ans

d'épreuves. Les hommes sont si accoutumés à mentir dans ces occasions-là, qu'on ne sauroit prendre trop de sûretés avant que de s'y fier, si je puis dire qu'il faille s'y fier. Les dames d'aujourd'hui, dit Hircan, sont bien plus sages que celles du temps passé, car elles ont en sept jours d'épreuve autant de sûreté d'un amant, que les autres en avoient en sept ans. Il y en a pourtant en cette compagnie, dit Longarine, qu'on a aimé plus de sept ans à toute épreuve, sans avoir pu s'en faire aimer. Cela est vrai, dit Simontault; mais avec votre permission, on doit les mettre au rang de celles du vieux temps, car aujourd'hui elles ne seroient pas reçues. Cependant, dit Oysille, Elisor eut beaucoup d'obligation à la reine, parce qu'elle fut cause qu'il tourna entièrement son cœur à Dieu. Ce fut un

grand bonheur pour lui, dit Saffredant, de trouver Dieu par les chemins ; car ayant autant d'ennuis qu'il en avoit, je m'étonne qu'il ne se soit pas donné au diable. Quand votre dame vous a maltraité, répondit Emarsuite, vous êtes-vous donné à tous les diables? Je m'y suis donné mille et mille fois, repliqua Saffredant : mais le diable voyant que les tourmens de l'enfer étoient moindres que ceux qu'elle me faisoit souffrir, et sachant qu'il n'y a point de diable plus insupportable qu'une femme fort aimée, et qui ne veut point aimer, n'a jamais voulu me prendre. Si j'étois en votre place, et que je fusse dans les sentimens où vous êtes, je n'aimerois jamais femme, repartit Parlamente. Mon penchant a toujours été tel, répondit Saffredant, et mon erreur si grande, que quand je ne

puis commander, je m'estime fort heureux de pouvoir servir; et la malice des femmes ne peut pas m'empêcher de les aimer. Mais dites-moi, je vous prie, en conscience, louez-vous cette princesse d'une si grande rigueur? Oui, dit Oysille, car je crois qu'elle ne vouloit ni aimer ni être aimée. Cela étant, repliqua Simontault, pourquoi le faire espérer après sept ans passés? Vous avez raison, dit Longarine, et il me semble que celles qui ne veulent pas aimer, rompent d'abord, et ne font espérer aucun retour. Peut-être, dit Nomerfide, en aimoit-elle un autre qui ne valoit pas Elisor, et préféra-t-elle le moindre au meilleur. Je crois, reprit Saffredant, qu'elle étoit bien aise de l'entretenir pour pouvoir le prendre à point nommé, quand elle se déferoit de celui qu'elle lui préféroit alors.

Je vois bien, dit alors Oysille, que tant que la conversation roulera sur cette matière, ceux qui n'aiment pas à être maltraités, diront de nous le pis qu'ils pourront; ainsi, Dagoucin, donnez, je vous prie, votre voix à quelqu'un. Je la donne à Longarine, répondit Dagoucin, persuadé qu'elle nous dira quelque chose de nouveau, et la vérité même, sans épargner ni les hommes ni les femmes. Puisque vous avez si bonne opinion de ma sincérité, dit Longarine, je conterai une aventure arrivée à un grand prince, qui surpassa en vertu tous les princes de son temps. Permettez-moi de vous dire aussi que le mensonge et la dissimulation, sont la chose dont on doit user le moins, si ce n'est dans une extrême nécessité. C'est un vice fort laid et fort infâme, et principalement quand il se trouve

dans les princes et grands seigneurs, auxquels la vérité sied beaucoup mieux qu'aux autres hommes. Mais il n'y a point de prince au monde, quelque glorieux et quelque riche qu'il soit, qui ne reconnoisse l'empire de l'amour, et qui ne soit soumis à sa tyrannie. On peut dire même que plus un prince est illustre et a le cœur grand, plus l'amour fait d'efforts pour en faire un de ses sujets. En effet, ce dieu superbe dédaigne tout ce qui est commun et ne se plaît qu'à faire tous les jours des miracles, comme d'affoiblir les forts, de fortifier les foibles, de rendre savans les ignorans et les sages fous, de favoriser les passions, de ruiner la raison, et de bouleverser toute la nature. Comme les princes n'en sont pas exempts, ils ne le sont pas non plus de la nécessité où les met le désir

de l'amoureuse servitude. De là vient qu'ils sont forcés d'user de mensonge, d'hypocrisie et de feinte qui, selon maître Jean de Meun, sont des moyens pour vaincre les ennemis. Puisqu'une action de cette nature est louable pour un prince, quoiqu'elle soit condamnable pour tous les autres hommes, je vais vous entretenir de l'invention dont se servit un jeune prince, qui trompa ceux qui ont accoutumé de tromper tout le monde.

XXVe CONTE.

Subtilité d'un grand Prince pour jouir de la femme d'un Avocat de Paris.

Il y avoit à Paris un avocat plus estimé que neuf autres de sa profession. Comme son savoir le faisoit rechercher de chacun, il devint le plus riche de tous les gens de robe. Mais voyant qu'il n'avoit point d'enfans de sa première femme, il crut qu'il en auroit d'une seconde. Quoiqu'il fût vieux, il avoit néanmoins le cœur et l'espérance d'un jeune homme. Il fit choix d'une parisienne de dix-huit à dix-neuf ans, fort belle de visage et de teint, et plus belle encore pour la

taille et l'embonpoint. Il l'aima et la traita du mieux qu'il put ; mais il n'en eut point d'enfans non plus que de la première ; de quoi la belle enfin se chagrina. Comme la jeunesse ne peut pas porter le chagrin fort loin, la belle qui alloit aux bals et aux festins, résolut de chercher ailleurs le plaisir qu'elle ne trouvoit pas chez elle : ce qu'elle fit néanmoins si honnêtement et avec tant de précaution, que son mari ne pouvoit en prendre ombrage ; car elle étoit toujours avec celles en qui il avoit de la confiance.

Etant un jour à une noce, il s'y trouva un grand prince qui m'en a fait le conte, et m'a défendu de le nommer. Tout ce que je puis vous dire, est qu'il n'y a eu et n'y aura, je crois, jamais de prince en France mieux fait et de meilleur air. Les

yeux et la contenance de l'avocate, donnèrent de l'amour à ce prince. Il lui parla si bien et avec tant de grace, qu'elle prit goût à la harangue. Elle lui avoua ingénuement qu'elle avoit depuis long-temps dans le cœur l'amour dont il la prioit, et le pria de ne pas se donner la peine de vouloir lui persuader une chose à laquelle l'amour l'avoit déjà fait consentir par la seule vue. La naïveté de l'amour ayant donné à ce prince ce qui méritoit bien d'être acquis par le temps, il ne manqua pas de remercier le dieu qui le favorisoit. Il poussa si bien sa pointe, qu'ils convinrent dès-lors d'un moyen de se voir en moins grosse compagnie. Le lieu et le temps marqués, le prince n'eut garde de ne pas comparoître; mais pour ne pas exposer l'honneur de la belle, il comparut travesti. Comme

il ne vouloit pas être connu des filoux et autres gens d'industrie qui couroient la nuit, il se fit accompagner par quelques gentilshommes de confiance. Il ne fut pas plutôt dans la rue où l'avocate demeuroit, qu'il les quitta, et leur dit : Si dans un quart-d'heure vous n'entendez point de bruit, retirez-vous, et revenez me quérir vers les trois à quatre heures. Le quart-d'heure passé, et point de bruit entendu, les gentilhommes se retirèrent.

Le prince alla droit chez l'avocat, et trouva la porte ouverte comme on lui avoit promis. Mais en montant le dégré, il rencontra l'avocat avec une bougie à la main, qui le découvrit le premier. Cependant l'amour qui donne de l'esprit et de la hardiesse, à proportion des traverses qu'il fait naître, fit aller le prince

droit à l'avocat, auquel il dit : Vous savez, monsieur l'avocat, la confiance que moi et tous ceux de ma maison avons en vous, et que je vous regarde comme un de mes meilleurs et plus fidèles serviteurs. Je viens vous voir familièrement, tant pour vous recommander mes affaires, que pour vous prier de me faire donner à boire, car j'ai grande soif, et de ne dire à personne que je sois venu ici. Sortant de chez vous, il me faut aller ailleurs, où je ne serois pas bien aise d'être connu. Le bonhomme ravi de l'honneur que le prince lui faisoit de venir ainsi familièrement chez lui, le pria d'entrer dans sa chambre, et dit à sa femme d'apprêter une colation des meilleurs fruits et des confitures les plus exquises qu'elle pourroit trouver ; ce qu'elle fit très-volontiers avec toute la propreté qu'il lui

fut possible. Quoiqu'elle fût en couvre-chef et en manteau, elle parut dans cette espèce de négligé plus belle qu'à l'ordinaire. Le prince ne fit pas semblant de la regarder, et ne cessa de parler de ses affaires au mari, qui en avoit toujours eu la direction. Comme la femme tenoit à genoux les confitures devant le prince, et que le mari alloit au buffet pour lui donner à boire, elle trouva le temps de lui dire qu'il ne manquât pas en sortant d'entrer dans une garde-robe à main droite, où elle l'iroit bientôt trouver. Aussitôt qu'il eut bu, il remercia l'avocat, qui vouloit à toute force l'accompagner; mais il ne le voulut pas, et l'assura qu'il alloit en lieu où il n'avoit pas besoin de compagnie. Là-dessus il se tourna du côté de la femme, et lui dit : Je ne veux pas vous ôter votre bon mari, qui est de mes

anciens serviteurs. Vous êtes si heureuse de l'avoir, que vous avez sujet d'en louer Dieu. Vous devez le bien servir et lui bien obéir, et si vous faisiez autrement, vous seriez bien ingrate. En disant cela, il sortit, et ferma la porte après lui pour n'être pas suivi au dégré. Il entra dans la garde-robe, où la belle vint le trouver dès que son mari fut endormi. Elle le mena dans un cabinet aussi propre qu'il pouvoit être, quoiqu'au fond il n'y eût rien de plus beau que lui et elle. Je ne doute pas qu'elle ne lui tînt tout ce qu'elle lui avoit promis. Il se retira à l'heure qu'il avoit dite à ses gens, et les trouva au lieu où il leur avoit commandé de l'attendre.

Comme l'intrigue fut de longue durée, le prince choisit un chemin plus court pour aller chez l'avocat :

ce fut de passer par un couvent de religieux. Il ménagea si bien le prieur, que toutes les nuits le portier lui ouvroit la porte vers le minuit, et faisoit la même chose quand il revenoit. Comme la maison de l'avocat n'étoit pas éloignée du monastère, il ne menoit personne avec lui. Quoique le prince fit la vie que je viens de dire, cela n'empêchoit pas pourtant qu'il n'aimât et ne craignit Dieu, tant il est vrai que l'homme est un mélange bisarre de bien et de mal, et une contradiction perpétuelle. En allant il ne faisoit que passer, mais il ne manquoit jamais au retour de demeurer long-temps en oraison dans l'église. Les religieux qui le voyoient à genoux en allant à matines ou en revenant, le croyoient le plus saint homme du monde.

Le prince avoit une sœur qui fréquentoit fort ce couvent. Comme elle aimoit son frère plus qu'homme du monde, elle le recommandoit aux prières de toutes les personnes de sa connoissance. Un jour qu'elle le recommandoit avec beaucoup d'empressement au prieur de ce monastère, le bon père lui répondit : Que me dites-vous là, madame, vous me parlez de l'homme du monde aux prières duquel j'ai le plus d'envie d'être recommandé : car s'il n'est saint et juste, je n'espère pas être trouvé tel. Il allégua sur cela le passage qui dit que *bienheureux est celui qui peut faire le mal et ne le fait pas*. La sœur qui avoit envie de savoir quelle preuve le père avoit de la bonté de son frère, l'interrogea si bien, qu'il lui dit comme un secret de con-

fession : N'est-ce pas une chose admirable, de voir un prince jeune et bien fait, abandonner les plaisirs et le repos pour venir souvent à nos matines? Il n'y vient pas comme un prince qui cherche l'honneur du monde, mais il y vient tout seul comme un simple religieux, et va se cacher dans une de nos chapelles. Cette dévotion rend mes frères et moi si confus, que nous ne méritons pas, au prix de lui, d'être appelés religieux. La sœur ne sut que croire là-dessus ; car quoique son frère fût bien mondain, elle savoit néanmoins qu'il avoit la conscience bonne, qu'il croyoit en Dieu et l'aimoit beaucoup ; mais elle ne se seroit jamais imaginée qu'il allât à l'église à une telle heure. D'abord qu'elle le vit, elle lui dit

la bonne opinion que les religieux avoient de lui : il ne put s'empêcher de rire, et de rire d'une manière, qu'elle, qui le connoissoit comme son propre cœur, sentit aisément qu'il y avoit quelque chose de caché sous cette prétendue dévotion ; elle l'importuna tant, qu'il lui dit toute la vérité telle que je viens de vous la dire, et qu'elle-même m'a fait l'honneur de me conter.

Vous voyez par-là, mesdames, qu'il n'y a point d'avocats si malins, ni de moines si fins, qu'on ne puisse tromper en cas de besoin, quand on aime bien. Puis donc que l'amour fait tromper les trompeurs, combien le devons-nous craindre, nous qui sommes de pauvres ignorantes ? Quoique je sache à peu près de qui il s'agit, dit Gue-

bron, je ne saurois m'empêcher de dire qu'il est louable d'avoir gardé le secret, car il y a peu de grands seigneurs qui s'embarrassent ni de l'honneur des femmes, ni du scandale du public, pourvu qu'ils aient leur plaisir ; ils font même souvent ensorte qu'on en croie plus qu'il n'y en a. Il seroit bon, dit Oysille, que tous les jeunes seigneurs suivissent cet exemple, car souvent le scandale est pire que le péché. Vous pouvez croire, dit Nomerfide, que les prières qu'il faisoit au monastère étoient bien fondées, et agréables à Dieu. C'est de quoi vous ne devez pas décider, dit Parlamente ; car peut-être sa repentance étoit-elle au retour, que le péché lui étoit pardonné. Il est bien difficile, dit Hircan, de se repentir d'une

chose qui fait tant de plaisir; pour moi je m'en suis souvent confessé, mais guère repenti. Si l'on ne se repent point, répondit Oysille, il vaudroit mieux ne se pas confesser. Le péché me déplait, madame, repartit Hircan, je suis fâché d'offenser Dieu, mais le plaisir me plait. Vous voudriez bien, vous et vos semblables, dit Parlamente, qu'il n'y eut ni dieu, ni loi, que celle que votre penchant trouveroit bonne. Je vous avoue, dit Hircan, que je voudrois que mes plaisirs plussent à Dieu autant qu'à moi; en ce cas je lui donnerois souvent matière de se réjouir. Vous ne ferez cependant pas un Dieu nouveau, dit Guebron; ainsi, le meilleur est d'obéir à celui que nous avons. Mais laissons ces disputes aux théologiens,

et voyons à qui Longarine peut donner sa voix. A Saffredant, dit Longarine, à condition qu'il nous fera le plus beau conte dont il pourra se souvenir, et qu'il ne songera pas tant à dire mal des femmes, que cela l'empêche de leur rendre justice quand il en pourra dire quelque chose d'avantageux. Très-volontiers, répondit Saffredant, je me souviens à point nommé de l'histoire d'une folle et d'une sage. Vous prendrez celle que vous aimerez le mieux. Vous verrez par-là que si l'amour fait naître de mauvaises actions à ceux qui ont le cœur mauvais, il fait faire aussi aux honnêtes gens des choses qui méritent d'être louées. L'amour est bon en soi, et ne devient mauvais que par le mauvais usage qu'on en fait. Vous ver-

rez néanmoins, par l'histoire que je vais vous conter, que l'amour ne change point le cœur, mais le fait paroître tel qu'il est, fou aux fous et sage aux sages.

XXVIe CONTE.

Plaisante harangue d'un grand Seigneur pour débaucher une Dame de Pampelune.

Du temps de Louis XII, il y avoit un jeune seigneur nommé Monsieur d'Avannes, fils de Monsieur d'Albret, et frère de Jean, roi de Navarre, avec lequel d'Avannes demeuroit ordinairement. Ce jeune seigneur étoit si beau et avoit si bon air dès l'âge de quinze ans, qu'il sembloit qu'il n'étoit fait que pour être aimé et regardé; aussi l'étoit-il de tous ceux qui le voyoient, et surtout d'une femme qui demeuroit à Pampelune en Navarre, et étoit mariée

à un homme puissamment riche avec lequel elle vivoit fort bien. Quoiqu'elle n'eût que vingt-trois ans, comme son mari en avoit près de cinquante, elle s'habilloit si modestement, qu'elle sembloit plutôt veuve que mariée : on ne la voyoit jamais ni à noces ni à festins qu'avec son mari, de la vertu duquel elle faisoit tant de cas, qu'elle le préféroit à la bonne mine de tous les autres hommes. Le mari de son côté, la connoissoit si sage, et avoit tant de confiance en elle, qu'il se reposoit sur sa prudence de toutes les affaires de la maison.

Ce richard et sa femme furent un jour invités aux noces d'une de leurs parentes ; d'Avannes s'y trouva pour faire honneur à la noce, et parce aussi qu'il aimoit la danse, dont il s'acquittoit mieux qu'homme de son

temps. Le dîné fini et le bal commencé, le richard pria d'Avannes de danser. D'Avannes lui demanda qui il vouloit qu'il fit danser. Le riche prit sa femme par la main et la présentant à d'Avannes, lui dit : S'il y en avoit, monsieur, une plus belle, et qui fût autant à ma disposition, je vous la présenterois comme je fais celle-ci, vous priant, monsieur, de me faire l'honneur de danser avec elle. Le prince le fit volontiers, et étoit encore si jeune, qu'il prenoit plus de plaisir à sauter et à danser, qu'à regarder la beauté des dames. Il n'en étoit pas de même de la danseuse, qui faisoit plus d'attention à la bonne mine et aux agrémens du danseur, qu'à la danse même; cependant elle n'en faisoit pas semblant.

L'heure du souper venue, M. d'A-

vannes prit congé de la compagnie et se retira au château. Le riche l'y accompagna monté sur sa mule, et lui dit, chemin faisant : Vous avez fait aujourd'hui, monsieur, tant d'honneur à mes parens et à moi, que je serois ingrat si je ne vous offrois tout ce qui dépend de moi. Je sais, monsieur, que des seigneurs comme vous, qui ont des pères durs et serrés, ont souvent plus besoin d'argent que nous, qui par notre petit train et bon ménagement ne pensons qu'à en amasser. Dieu m'ayant donné une femme à souhait, a jugé à propos de me laisser encore quelque chose à souhaiter en ce monde, puisque je me trouve privé de la joie que les pères ont des enfans. Je sais, monsieur, qu'il ne m'appartient pas de vous adopter; mais s'il vous plaît de me regarder comme votre

serviteur, et de me confier vos petites affaires, tant que cent mille écus de mon bien pourront s'étendre, je ne manquerai jamais de vous secourir dans vos besoins. M. d'Avannes fut fort aise de cette offre, car il avoit un père tout tel que le richard l'avoit dépeint, et après l'avoir remercié, il l'appela son père par alliance. Le riche aima dès-lors M. d'Avannes avec tant d'attachement, qu'il ne manquoit pas de lui demander le matin et le soir s'il avoit besoin de quelque chose; il n'en fit point de secret à sa femme, qui lui en sut très-bon gré. Depuis ce temps-là M. d'Avannes ne manquoit de rien qu'il pût souhaiter : il alloit souvent voir son père d'alliance et manger avec lui. Quand il ne le trouvoit pas, la femme lui donnoit tout ce qu'il demandoit, et lui parloit si sagement pour l'exhor-

ter à la vertu, qu'il la craignoit et l'aimoit plus que toutes les femmes du monde. Elle qui avoit Dieu et l'honneur devant les yeux, se contentoit de le voir et de lui parler, ce qui suffit à l'amour honnête : jamais elle ne lui fit aucun signe par lequel il pût conjecturer qu'elle eût pour lui d'autre amour qu'un amour fraternel et chrétien. Durant cette amitié cachée, M. d'Avannes fut fort propre et fort leste. Vers les dix-sept ans, il commença de s'attacher plus aux dames qu'il n'avoit de coutume. Quoiqu'il eût aimé plus volontiers sa bonne dame qu'aucune, la peur de perdre son amitié l'empêcha de parler et lui fit prendre parti ailleurs.

Il s'adressa à une demoiselle près de Pampelune, qui avoit maison en

cette ville, et avoit épousé un jeune homme dont la passion dominante étoit les chiens, les chevaux et les oiseaux : il fit faire pour l'amour d'elle mille divertissemens, comme tournois, jeux, courses, luttes, mascarades, festins et autres jeux à tous lesquels se trouva la belle; mais comme le mari étoit bourru et que son père et sa mère qui la connoissoient pour être belle et légère, craignoient qu'elle ne donnât une croquignolle à sa vertu, ils la tenoient de si près, que tout ce que pouvoit faire M. d'Avannes, étoit de lui dire deux mots à quelque bal, quoiqu'il sentit bien, pour surcroit de mortification, qu'il ne manquoit à leur amitié que le temps et le lieu. Il s'en alla trouver son bon père, lui dit qu'il avoit envie d'aller visiter Notre-Dame de Montferrat, et le pria de prendre tout son

train seul, ce qui lui fut incontinent accordé. Mais comme l'amour est un grand prophète, et que la femme étoit amoureuse, elle fut d'abord au fait et ne put s'empêcher de dire à M. d'Avannes : La Notre-Dame que vous adorez, monsieur, n'est pas hors des murailles de cette ville : prenez garde surtout à votre santé, je vous en supplie. Lui qui, comme on l'a déjà dit, la craignoit et l'aimoit, rougit à ces paroles, lui avoua la vérité et s'en alla. Après avoir acheté deux beaux chevaux d'Espagne, il s'habilla en palfrenier, et se déguisa si bien, qu'il n'étoit pas connoissable. Le mari de cette femme, que j'appellerai désormais la folle, qui aimoit les chevaux par dessus toutes choses, vit les deux de M. d'Avannes, et les vint incontinent acheter. Le marché étant conclu,

il considéra le palfrenier, et trouva qu'il les menoit si bien, qu'il lui demanda s'il vouloit le servir. M. d'Avannes lui dit d'abord que oui, et qu'il étoit un pauvre palfrenier qui ne savoit faire autre chose que panser des chevaux, ce qu'il feroit si bien, qu'il en seroit content. Le gentilhomme bien aise, lui donna la charge de tous ses chevaux, et en entrant chez lui, il dit à sa femme qu'il lui recommandoit ses chevaux et son palfrenier, et qu'il s'en alloit au château. La folle, tant pour plaire à son mari que pour n'avoir d'autre divertissement, alla voir les chevaux, et regarda le nouveau palfrenier, qui lui parut homme de bonne mine; cependant elle ne le reconnut point. Lui qui vit qu'elle ne le reconnoissoit point, vint lui faire la révérence à l'espagnole, lui prit et donna la

main, et en la baisant la serra si fort, qu'elle le reconnut ; car il lui avoit souvent fait la même chose en dansant. Elle ne cessa dès ce moment de chercher les moyens de lui parler en particulier, ce qu'elle fit dès le soir même. Elle étoit priée à un festin où son mari devoit la mener ; mais elle fit semblant d'être malade, et dit qu'elle ne pouvoit y aller. Le mari qui ne vouloit pas faire ce chagrin à ses amis, lui dit que puisqu'elle ne vouloit pas venir, il la prioit d'avoir l'œil à ses chiens et à ses chevaux, et de prendre garde qu'il ne leur manquât rien : commission qui lui fut très-agréable ; mais pour mieux jouer son rôle, elle lui répondit, que puisqu'il ne vouloit pas l'envoyer à des choses plus relevées, elle lui feroit connoître, par les plus ab-

jectes, combien elle désiroit de lui plaire.

A peine son mari étoit-il sorti, qu'elle alla à l'écurie, où elle trouva que quelque chose manquoit. Pour y donner ordre, elle donna tant de commissions aux valets, qu'elle demeura seule avec le maître palfrenier; et de peur que quelqu'un ne survint, elle lui dit de s'en aller au jardin, et de l'attendre dans un cabinet au bout de l'allée; ce qu'il fit avec tant de précipitation, qu'il n'eut pas le temps de la remercier. Après avoir donné ses ordres à l'écurie, elle alla voir les chiens, et témoigna tant d'empressement à les bien faire traiter, qu'il sembloit que de maîtresse elle fût devenue servante. Tout cela étant fait, elle s'en retourna dans sa chambre; et se trouva si fatiguée, qu'elle se mit au lit, disant qu'elle avoit besoin

de repos. Toutes ses femmes se retirèrent, à l'exception d'une en qui elle se fioit, et à laquelle elle commanda d'aller au jardin et de lui amener l'homme qu'elle trouveroit au bout de l'allée. La femme de chambre trouva le même palfrenier, et l'amena incontinent à sa maîtresse, qui la fit mettre en sentinelle dehors pour être avertie du retour de son mari. M. d'Avannes se voyant seul avec la belle, dépouilla ses habits de palfrenier, ôta son faux nez et sa fausse barbe, et non comme palfrenier craintif, mais comme M. d'Avannes qu'il étoit, se coucha hardiment auprès d'elle sans lui en demander permission, et fut reçu comme l'homme de son temps le mieux fait, de la dame du pays la plus folle. La séance dura jusqu'au retour du mari, qu'il reprit son masque, et aban-

donna le plaisir qu'adroitement et malicieusement il usurpoit. Le mari entrant dans la cour, apprit que sa femme avoit bien exécuté ses ordres, et l'en remercia. Je n'ai fait que mon devoir, mon ami, lui dit-elle. Il est vrai que si l'on avoit l'œil sur les valets, vous n'auriez chien qui ne fût galeux, ni cheval qui ne fût maigre; mais comme je sais leur paresse et vos intentions, vous serez mieux servi que vous ne l'avez jamais été. Son mari qui croyoit avoir choisi le meilleur palfrenier du monde, lui demanda ce qu'elle en croyoit. Je vous assure, monsieur, dit-elle, qu'il sait aussi bien son métier qu'homme que vous pouviez choisir; cependant il a besoin d'être sollicité, car c'est le valet le plus endormi que j'aie jamais vu. Ils furent long-temps en meilleure intelligence qu'ils n'avoient été,

et le mari se guérit entiérement de sa jalousie, parce qu'autant que sa femme avoit aimé les festins, les danses et les compagnies, autant étoit-elle attachée à son ménage. Auparavant elle étoit toujours quatre heures à la toilette à compasser son ajustesse; mais alors elle étoit mise fort simplement. Son mari et ceux qui ne savoient pas que le pire diable chassoit le moindre, la louoient d'un si heureux retour. Cette hypocrite, revêtue des apparences de la vertu, vécut avec tant de désordre et de déréglement, que la raison, la conscience, l'ordre ni la mesure n'avoient plus de lieu en elle. Monsieur d'Avannes qui étoit jeune, et d'un tempérament délicat, ne put pas long-temps soutenir la gageure; car il devint si pâle et si maigre, qu'il n'avoit pas besoin de masque pour

n'être pas reconnu. L'extravagant amour qu'il avoit pour cette femme l'avoit tellement infatué, qu'il croyoit avoir des forces de reste pour remplir des devoirs auxquels celles d'Hercule n'auroient pas été suffisantes. Etant enfin tombé malade, et sollicité par la dame qui ne l'aimoit pas tant malade que sain, il demanda son congé, et se retira. On ne lui donna qu'à regret, et on lui fit promettre de revenir quand il seroit guéri. Il ne fallut point de cheval à M. d'Avannes pour s'en aller, car il n'avoit qu'une rue à traverser. Il alla d'abord chez son bon père, où il ne trouva que sa femme, à laquelle l'absence n'avoit rien fait perdre de l'amour plein de vertu qu'elle avoit pour lui. Lorsqu'elle le vit si maigre et si pâle, elle ne put s'empêcher de lui dire : Je ne sais quel est l'état présent de votre

conscience, mais je ne vois pas que votre pélerinage ait augmenté votre embonpoint : je suis trompée si le chemin que vous avez fait la nuit, ne vous a plus fatigué que celui du jour. Si vous aviez fait à pied le voyage de Jérusalem, vous en seriez revenu plus hâlé, mais non si maigre et si foible. Souvenez-vous de cette cavalcade, et ne servez plus de telles images, qui au lieu de ressusciter les morts, font mourir les vivans. Je vous en dirois davantage ; mais je vois que si vous avez péché, vous en êtes si bien puni, qu'il y auroit de la cruauté de vous faire un nouveau chagrin. A ces paroles monsieur d'Avannes, moins repentant que honteux, répondit : J'ai entendu dire autrefois, madame, que le repentir suit de près la faute : je l'éprouve à mes dépens, et je vous prie,

madame, d'excuser ma jeunesse, qui est punie par l'expérience du mal qu'elle n'a voulu croire. La dame changeant de conversation, le fit coucher dans un bon lit, où il fut quinze jours ne prenant que des restaurans. Le mari et la femme lui tinrent si bonne compagnie, que l'un ou l'autre étoit toujours auprès de lui. Quoiqu'il eût fait la folie qu'on vient de dire contre le sentiment et le conseil de la sage dame, elle ne laissa pas néanmoins de l'aimer comme auparavant, dans l'espérance que ce grand feu de la jeunesse étant passé, il se réformeroit, et viendroit enfin à aimer honnêtement, et que alors il seroit entièrement à elle. Durant les quinze jours qu'il fut chez elle, elle lui dit tant de bonnes choses pour le porter à l'amour de la vertu, qu'il commença à haïr le

vice, et à avoir du déplaisir de sa faute.

Considérant un jour la sage, qu'il trouvoit bien plus belle que la folle, et connoissant, mieux qu'il n'avoit jamais fait, les vertus qui étoient en elle, bannissant toute crainte, il ne put s'empêcher de lui dire : Je ne vois point de meilleur moyen, madame, de devenir aussi sage que vous voulez que je sois, que de tourner mon cœur tout entier à aimer la vertu. Pour cet effet, madame, je vous supplie de me dire si vous ne voudriez point avoir la bonté de me donner pour cela tout le secours qui dépend de vous. La dame bien joyeuse de le voir venu à son point, répondit : Je vous promets, monsieur, que si vous aimez autant la vertu qu'il est du devoir d'un prince de votre rang, je n'épargnerai rien pour

vous rendre tous les services dont je serai capable. Souvenez-vous de votre promesse, madame, repliqua d'Avannes, et considérez que Dieu, que le chrétien ne connoît que par la foi, a daigné prendre la chair semblable à celle du pécheur, afin qu'attirant notre chair à l'amour de son humanité, il attirât aussi notre esprit à l'amour de sa divinité, se servant ainsi des choses visibles pour nous faire aimer les invisibles. Comme cette vertu que je veux aimer toute ma vie n'a de visible que les effets extérieurs qu'elle produit, il est nécessaire qu'elle prenne quelque corps pour se faire connoître aux hommes. Elle l'a pris ce corps, madame, en revêtant le vôtre, le plus parfait qu'elle auroit pu trouver. Je reconnois donc que vous êtes non-seulement vertueuse, mais aussi la seule

et même vertu, sous le voile du plus beau corps qui fut jamais : je veux la servir et l'honorer toute ma vie, et renoncer pour jamais à l'amour criminel et vain. La dame, aussi contente que surprise d'un tel discours, sut bien cacher son contentement, et lui dit : Je n'entreprends pas, monsieur, de répondre à votre théologie ; mais comme j'ai bien plus de penchant à craindre le mal, qu'à croire le bien, je vous prie de ne plus me tenir ce langage, qui vous fait estimer si peu celles qui ont eu la foiblesse de le croire. Je sais fort bien que je suis femme comme une autre, et femme qui a tant de défauts, que la vertu feroit quelque chose de plus grand de me transformer en elle, que de se transformer en moi, à moins qu'elle ne voulût être inconnue dans le monde : on n'auroit

garde de la reconnoître telle qu'elle est sous un habit comme le mien. Cependant, avec tous mes défauts, je ne laisse pas de vous aimer avec autant d'attachement que doit et peut faire une femme qui craint Dieu et chérit l'honneur; mais cet amour ne vous sera déclaré que quand votre cœur sera susceptible de la patience qu'exige l'amour vertueux. Alors, monsieur, je sais ce qu'il faudra vous dire. En attendant, soyez persuadé que votre bien, votre personne, votre honneur me sont plus chers qu'à vous-même.

M. d'Avannes tremblant, et la larme à l'œil, la supplia de lui laisser prendre un baiser pour gage de sa parole; mais elle le refusa, disant qu'elle ne vouloit pas violer pour lui la coutume du pays. Sur ces entrefaites arriva le mari. Je me sens si re-

devable, mon père, à vous et à votre femme, lui dit M. d'Avannes, que je vous supplie de me regarder toujours comme votre fils : ce que le bon homme lui promit bien volontiers. Que je vous baise donc, je vous prie, ajouta d'Avannes pour sûreté de cette amitié. Ce qui fut fait. Si je ne craignois, lui dit-il ensuite, de contrevenir à la loi, je demanderois la même grace à ma mère votre épouse. Le mari commanda à sa femme de le baiser ; ce qu'elle fit sans témoigner ni répugnance ni empressement : le feu que la conversation avoit déjà allumé dans le cœur de M. d'Avannes, commença de s'augmenter par ce baiser si souhaité, si demandé et si cruellement refusé. Après cela, M. d'Avannes s'en alla chez le roi son frère, et fit mille contes de son voyage de Montferrat, et apprit que le roi

son frère vouloit aller à Oily et à Taffares. Ce voyage qu'il crut devoir être long lui donna tant de chagrin, qu'il lui fit prendre la résolution de tenter avant le départ, si la dame n'étoit point mieux intentionnée pour lui qu'elle ne paroissoit. Dans ce dessein il alla loger en ville, et prit dans la rue où elle demeuroit, une maison de bois vieille et en désordre, à laquelle il mit le feu sur le minuit : l'alarme fut grande dans toute la ville. Le riche en eut sa part et demandant par la fenêtre où étoit le feu, on lui dit que c'étoit chez M. d'Avannes. Il y courut incontinent avec tous ses domestiques, et trouva d'Avannes en chemise dans la rue. Il en eut tant de pitié, qu'il le prit entre ses bras, et le couvrant de sa robe, le mena chez lui au plus vite, et dit à sa femme qui étoit au lit :

Voici un prisonnier, ma mie, que je vous donne en garde ; traitez-le comme moi-même. Il ne fut pas plutôt parti, que M. d'Avannes, qui auroit bien voulu être traité en mari, sauta légèrement dans le lit, espérant que l'occasion et le lieu inspireroient à cette sage dame des sentimens plus humains; mais il trouva tout le contraire, car à mesure qu'il entroit d'un côté, elle sortoit de l'autre, emportant sa simarre qu'elle se mit sur le corps, et s'étant assise à son chevet, elle lui dit : Quoi ! monsieur, avez-vous cru que l'occasion puisse changer un chaste cœur? Comptez que comme l'or s'épure dans le creuset, de même un cœur chaste s'affermit au milieu des tentations. Il s'y trouve souvent plus vertueux qu'ailleurs ; il se réfroidit à mesure qu'il est attaqué par son contraire.

Soyez donc assuré, que si j'avois eu d'autres sentimens que ceux que je vous ai dits, je n'aurois pas manqué de moyens, que je néglige parce que je ne veux pas m'en servir. Si vous voulez que je continue à vous aimer, bannissez non-seulement le désir, mais même la pensée de me trouver autre que je suis, quelque chose que vous puissiez faire. Là-dessus ses femmes étant survenues, elle leur commanda d'apporter une collation de toutes sortes de confitures : mais d'Avannes n'avoit alors ni faim ni soif, tant étoit grand le désespoir d'avoir manqué son coup, craignant que la démonstration de son désir ne lui fit perdre la familiarité qu'il avoit avec elle.

Le mari ayant donné ordre au feu, revint, et pria M. d'Avannes de passer la nuit chez lui ; ce qu'il lui

accorda. Mais il la passa de manière, que ses yeux furent plus occupés à pleurer qu'à dormir. Il leur alla dire adieu au lit de fort bon matin, et connut bien en baisant la dame, que sa faute lui faisoit plus de pitié que de chagrin. Nouveau tison au feu de son amour. Il partit après dîné avec le roi pour Taffares; mais avant que de partir, il alla encore dire adieu à son bon père et à sa femme, qui, depuis le premier commandement de son mari, ne fit plus difficulté de le baiser comme son fils. On ne sauroit se tromper de dire, que plus la vertu faisoit violence à ses yeux et à sa contenance, pour cacher le feu qu'elle avoit dans le cœur, plus il augmentoit et devenoit insupportable. Ne pouvant donc plus soutenir le combat de l'honneur et de l'amour qui se faisoit en son cœur; combat qu'elle

avoit pourtant résolu de ne jamais faire paroître, n'ayant plus le plaisir et la consolation de voir et d'entretenir celui pour qui elle vivoit, elle tomba dans une fièvre continue, causée par une humeur mélancolique qu'elle étoit contrainte de cacher, et qui rendoit les extrémités de son corps tout-à-fait froides, quoique le dedans brûlât continuellement. Les médecins, de qui ne dépend pas la santé, commencèrent fort à désespérer de son mal, à cause d'une opilation de rate qui la rendoit mélancolique, et conseillèrent au mari d'avertir sa femme de penser à sa conscience, disant qu'elle étoit entre les mains de Dieu, comme si ceux qui se portent bien n'y étoient pas aussi. Le mari qui avoit pour sa femme une extrême tendresse, fut si accablé de cette fâcheuse nouvelle, qu'il écrivit

pour se consoler à M. d'Avannes, le suppliant de prendre la peine de les venir voir, dans l'espérance que sa présence soulageroit la malade. M. d'Avannes n'eut pas plutôt reçu la lettre qu'il partit en poste. En entrant, il trouva les domestiques de l'un et de l'autre sexe affligés, comme le méritoit leur maîtresse. M. d'Avannes en fut si étonné et si saisi, qu'il demeura à la porte, jusqu'à ce que son bon père vînt l'embrasser en pleurant, sans pouvoir lui dire un seul mot. Il mena M. d'Avannes à la chambre de la malade, qui, tournant ses yeux languissans vers lui, le regarda, lui tendit la main, et le tira à proportion du peu de forces qui lui restoient. Voici le moment, monsieur, lui dit-elle en l'embrassant, qu'il faut que toute dissimulation cesse et que je vous déclare la vérité

que j'ai eu tant de peine à vous cacher : c'est que si vous avez eu beaucoup d'amour pour moi, je n'en ai pas eu moins pour vous. Mais ma douleur est plus grande que la vôtre, parce que j'ai été forcée de la cacher. La conscience et l'honneur ne m'ont jamais permis de vous déclarer les sentimens de mon cœur, de peur d'augmenter en vous une passion que je voulois diminuer. Mais sachez, monsieur, que le mot que je vous ai dit si souvent, et qui m'a tant coûté à prononcer, est la cause de ma mort. Je meurs avec satisfaction, puisque Dieu m'a fait la grace, malgré l'excès de mon amour, de n'avoir rien à me reprocher du côté de la piété et de l'honneur. Je dis l'excès de mon amour, car un feu moins grand que le mien a consumé de plus grands et de plus forts édifices. Je meurs

contente, puisqu'avant de quitter le monde, je puis vous déclarer mon affection, qui répondoit à la vôtre, à ceci près que l'honneur des hommes et celui des femmes n'est pas la même chose. Je vous supplie, monsieur, de ne vous contraindre plus, et de ne pas faire difficulté désormais de vous adresser aux plus grandes et vertueuses dames que vous pourrez ; car ce sont des cœurs de ce caractère qui ont les plus fortes passions, et qui les ménagent avec le plus de sagesse. La grace, la bonne mine et l'honnêteté qui sont en vous, vous feront toujours recueillir les fruits de votre amour. Souvenez-vous donc, je vous prie, de ma constance, et n'imputez point à la cruauté ce qui ne doit être rapporté qu'à l'honneur, à la conscience et à la vertu ; vertus qui doivent nous être mille fois plus chères

que notre propre vie. Adieu, monsieur, je vous recommande votre bon père mon bon mari. Dites-lui, je vous en prie, au vrai ce que vous savez de moi, afin qu'il connoisse combien j'aime Dieu et lui. Donnez-vous bien de garde aussi de revenir me voir, car je ne veux désormais occuper mon esprit qu'à me mettre en état de recevoir les promesses que Dieu m'a faites avant la fondation du monde. En disant cela, elle l'embrassa de toute la force de ses foibles bras. M. d'Avannes, en qui la compassion faisoit le même effet que la douleur en la dame, se retira sans pouvoir lui dire un mot, et se jetta sur un lit qui étoit dans la chambre où il s'évanouit plusieurs fois. La dame alors appela son mari, et après lui avoir fait plusieurs sages remontrances, elle lui recommanda M. d'Avannes, et l'assura

qu'après lui c'étoit la personne du monde qu'elle avoit le plus aimé. Elle baisa son mari, et lui dit adieu. Elle se fit apporter le Saint-Sacrement de l'autel, et ensuite l'Extrême-Onction qu'elle reçut avec joie, et avec une entière assurance de son salut. Sentant enfin que sa vue diminuoit, et que les forces lui manquoient, elle se mit à dire tout haut son *In manus*. Monsieur d'Avannes accourut à cette voix, et lui vit rendre l'ame avec un doux soupir. Quand il s'apperçut qu'elle étoit morte, il courut au corps duquel il n'approchoit qu'en tremblant durant sa vie, et l'embrassa de telle sorte, qu'on eut bien de la peine à l'en arracher. Le mari qui n'avoit jamais cru qu'il l'aimât si fort, en fut surpris, et lui dit : C'en est trop, monsieur; et sur cela ils se retirèrent. Après avoir long-temps pleuré, l'un

sa femme, et l'autre sa maîtresse, M. d'Avannes fit au mari le récit de son amour, et lui dit que la défunte ne lui avoit jamais fait jusqu'à la mort aucun signe qui lui marquât autre chose que rigueur : le mari, plus content que jamais, eut encore plus de douleur d'avoir perdu sa femme, et rendit service toute sa vie à M. d'Avannes, qui n'avoit alors que dix-huit ans. Il s'en retourna à la cour, et y fut longtemps sans vouloir parler à aucune femme, non pas même les voir, et sans pouvoir se résoudre pendant plus de deux ans à quitter le noir.

Vous voyez, mesdames, quelle différence il y a entre une femme sage et une folle. Leur amour produisit aussi des effets bien différens ; car l'une mourut d'une mort glo-

rieuse, et l'autre ne vécut que trop long-temps après la perte de son honneur et de sa réputation. Autant que la mort du saint est précieuse à Dieu, autant l'est peu celle du pécheur. A la vérité, Saffredant, dit Oysille, on ne peut rien souhaiter de plus beau que l'histoire que vous venez de conter; et si l'on connoissoit comme moi les personnes, on la trouveroit encore plus belle, car je n'ai pas vu de gentilhomme ni mieux fait ni de meilleur air que M. d'Avannes. Convenez, reprit Saffredant, que voilà une sage et bonne dame, puisque pour paroître plus vertueuse qu'elle ne l'étoit dans le fond, et pour cacher l'amour que la raison et la nature vouloient qu'elle eût pour un si honnête homme, elle se laissa mourir faute de se donner le plaisir qu'elle désiroit sans le

dire. Si elle avoit eu ce désir, dit Parlamente, elle n'eût manqué ni de lieu ni d'occasion pour s'en expliquer ; mais elle eut tant de vertu, que la raison régla son désir. Vous en ferez le portrait que vous voudrez, dit Hircan ; mais je sais bien qu'un grand diable en chasse toujours un petit, et que chez les dames l'orgueil chasse plutôt la volupté que la crainte et l'amour de Dieu ; ce sont des énigmes perpétuels, et elles savent si bien dissimuler, qu'il n'est pas possible de connoître ce qu'elles ont dans le cœur. Si l'on n'avoit pas joint l'infamie aux atteintes que reçoit leur honneur, on trouveroit partout que la nature les a faites avec le même penchant et les mêmes affections que nous. N'osant prendre le plaisir qu'elles souhaitent, elles ont changé ce vice en un plus

grand qu'elles trouvent plus honnête, je veux dire en une cruauté tant feinte que véritable, par laquelle elles prétendent acquérir la gloire de l'immortalité, par la petite vanité de résister au vice de la loi de la nature. Si la nature est vicieuse, elles ressemblent non-seulement aux brutes pour la cruauté et l'inhumanité, mais même aux diables, dont elles empruntent l'orgueil et la malice. Il est dommage, dit Nomerfide, que vous ayez une femme de bien, puisque non content de mépriser la vertu des autres, il ne tient pas à vous qu'on ne croie qu'elles sont toutes vicieuses. Je suis bien aise, répondit Hircan, d'avoir une femme qui ne donne point à parler, ce que je ne veux point faire aussi; mais pour la chasteté de cœur, je crois qu'elle et moi sommes enfans d'Adam et d'Eve.

Ainsi, si nous nous examinons bien, nous n'avons que faire de couvrir notre nudité de feuilles, mais plutôt de confesser notre foiblesse. Je sais bien, dit Parlamente, que nous avons tous besoin de la grace de Dieu, ayant comme nous avons un penchant naturel au péché; mais il faut néanmoins convenir que nos tentations ne sont pas pareilles aux vôtres, et si nous péchons par orgueil, personne n'en souffre, et notre corps et nos mains n'en reçoivent aucune souillure; mais notre plaisir consiste à déshonorer les femmes, et votre gloire à tuer les hommes en guerre, qui sont deux choses formellement contraires à la loi de Dieu. Je conviens de ce que vous dites, répliqua Guebron; mais Dieu qui dit, que *quiconque regarde une femme pour la convoiter, est déjà adultère en*

son cœur, et que quiconque hait son prochain, est homicide, n'entend-il point, à votre avis, parler aussi des femmes? Dieu qui sonde les cœurs, dit Longarine, en décidera. En attendant, c'est toujours beaucoup que les hommes ne puissent pas nous accuser; car la bonté de Dieu étant si grande, il ne nous jugera point sans accusateur. Que dis-je? il ne nous jugera point. La fragilité de nos cœurs lui est si bien connue, qu'il nous saura bon gré de n'en être point venues à l'action. Ne disputons plus, je vous prie, dit Saffredant : nous sommes ici pour conter des nouvelles et non pour faire des prédications. Je donne donc ma voix à Emarsuite, que je prie de se souvenir de nous faire rire. Je n'ai garde d'y manquer, répondit Emarsuite. En venant ici, on m'a fait un conte de deux amans

d'une princesse, que j'ai trouvé si plaisant, qu'à force de rire j'ai oublié l'histoire lugubre que j'avois préparée pour aujourd'hui et que je remettrai à demain, mon visage étant trop joyeux pour vous la faire trouver bonne.

XXVIIe CONTE.

Témérité d'un secrétaire imprudent, qui demandoit la faveur à la femme de son hôte, et n'eut que la honte de l'avoir fait.

Il y avoit à Amboise, un homme qui servoit d'homme de chambre à une princesse, et qui avoit de l'honnêteté, et régaloit volontiers les gens qui venoient chez lui, et surtout ses compagnons. Il n'y a pas long-temps qu'un des secrétaires de sa maîtresse vint loger chez lui, où il demeura dix à douze jours. Ce secrétaire étoit un homme jeune, aimable et issu d'une famille distinguée : c'est ainsi que s'exprime un ancien manuscrit

qui nous a été envoyé de Pétersbourg. Les anciennes éditions portent au contraire : « Ce secrétaire étoit si laid, » qu'il ressembloit moins à un chré- » tien qu'à un roi des cannibales. » Quoique son hôte le traitât en frère et en ami, et le plus honnêtement qu'il lui étoit possible, il ne laissa pas de lui faire un tour, je ne dirai pas d'un homme qui ne se souvient pas de l'honnêteté, mais qui ne l'eut jamais dans le cœur, qui fut de demander la dernière faveur à la femme de son compagnon, femme aimable, vertueuse, et l'une des plus respectables du canton. Nous suivons encore ici notre manuscrit. Les anciennes éditions portent : « Femme » qui n'avoit rien d'aimable, et qui » étoit l'antipode du plaisir criminel, » et autant vertueuse et femme de » bien qu'il y en eût à Amboise. »

Cette femme connoissant la mauvaise volonté de cet homme, et aimant mieux faire connoître sa turpitude en la dissimulant, que de la cacher par un refus prompt et absolu, fit semblant de l'écouter. Lui qui croyoit en avoir fait la conquête, la pressoit incessamment, sans considérer qu'elle avoit reçu l'éducation la plus austère, et qu'elle aimoit tendrement son mari. Un jour entr'autres que le mari étoit occupé sérieusement à ses affaires, et qu'elle étoit seule avec sa fille de chambre, il osa approcher de son lit, lorsqu'elle étoit encore ensevelie dans le sommeil. Les cris de la fille qui se disposoit à appeler le mari, l'ayant éveillée, elle feignit de ne considérer que comme une galanterie l'attentat qu'il vouloit commettre contre sa pudeur. Elle lui proposa de passer dans un appartement

secret, pour être plus à portée de s'entretenir ensemble tête-à-tête comme il le désiroit. Elle se leva aussitôt, et le pria instamment de ne pas perdre un instant, et de se dérober à l'œil dangereux de sa domestique. Lui riant et faisant le doucereux, comme un magot, quand il caresse quelqu'un légèrement, sort de la chambre de la belle, et va se camper dans l'appartement qu'elle lui avoit désigné. Les anciennes éditions s'expriment un peu différemment que cette leçon de notre manuscrit : « Un jour en-
» tr'autres que le mari étoit au logis,
» et eux dans une salle, elle feignit
» qu'il n'étoit question que de trou-
» ver un lieu sûr pour le tête-à-tête,
» où ils pussent s'entretenir comme il
» le souhaitoit. Il lui proposa d'abord
» de monter au galetas. Elle se leva
» aussitôt, et le pria d'y aller le pre-

» mier, avec promesse de le suivre.
» Lui riant et faisant le doucereux
» comme un magot, quand il caresse
» quelqu'un légèrement, grimpe les
» dégrés, et va se camper au grenier. »
Dans le temps qu'il attendoit ce qu'il avoit tant désiré, et qu'il brûloit par manière de dire, non d'un feu clair comme celui de genièvre, mais comme un gros charbon de forge, il écontoit de toutes ses oreilles s'il ne l'entendroit point venir. Mais au lieu de l'entendre venir il l'entendit parler, disant : Attendez, monsieur le secrétaire, je m'en vais savoir de mon mari s'il veut bien que j'aille à vous. Imaginez-vous quelle mine put faire en pleurant celui qui en avoit fait une si vilaine en riant. Il descendit incontinent les larmes aux yeux, la priant pour l'amour de Dieu de ne rien dire, et de ne le point brouiller

avec son mari. Je suis assurée, répondit-elle, que vous l'aimez tant, que vous ne voudriez rien dire qui ne pût lui être redit : ainsi je m'en vais lui en parler ; ce qu'elle fit, quelque chose qu'il pût faire pour l'en empêcher. Il s'enfuit, et fut aussi honteux, que le mari content d'apprendre la pièce que sa femme lui avoit faite. Il fut si satisfait de la vertu de sa femme, qu'il ne s'émut aucunement du vice de son compagnon, le croyant assez puni d'avoir emporté la honte qu'il vouloit lui faire.

Ce conte nous apprend, mesdames, que les gens de bien ne doivent jamais s'attacher à ceux qui n'ont ni assez de conscience, ni assez de cœur, ni assez d'esprit pour connoître Dieu, l'honneur et le véritable amour. Quoique votre conte soit

court, dit Oysille, il est aussi plaisant qu'aucun que j'aie entendu. Il n'est pas fort glorieux à une honnête femme, dit Simontault, de refuser un homme aussi maladroit que vous dépeignez ce secrétaire. S'il avoit été honnête et bien fait, elle auroit en cela fait paroître de la vertu. Comme je crois savoir qui est l'homme, si c'étoit à moi à conter, je vous dirois une histoire qui n'est pas moins plaisante que celle-ci. A cela ne tienne, répondit Emarsuite, je vous donne ma voix. Les courtisans, dit alors Simontault, ou les habitans des grandes villes, ont si bonne opinion de leur capacité, qu'ils regardent les autres comme de fort petites gens au prix d'eux. Quoique la finesse et la malice soient de tous les pays et de toutes les conditions, cependant comme ceux qui se croient

les plus fins ne le croient que par un principe de vanité, ils n'en sont que mieux moqués quand il leur arrive de faire quelque faute, comme vous allez le voir par le conte arrivé depuis peu, que je vais vous faire.

XXVIIIe CONTE.

Un secrétaire pensant duper quelqu'un, fut lui-même la dupe. Ce qui en arriva.

Le roi François I étant à Paris avec la reine de Navarre sa sœur, cette princesse avoit un secrétaire qui n'étoit pas de ceux qui laissent tomber le bien sans le ramasser. Il n'y avoit ni président, ni conseiller, ni marchand, ni homme riche qu'il ne fréquentât, et avec lequel il n'eût correspondance. Dans le même temps arriva aussi à Paris un marchand de Bayonne, nommé Bernard du Ha. Comme ce marchand avoit des affaires, et qu'il avoit besoin de conseil et de protection, il s'adressoit au

'reudenberge Inv. Jourdan Sculp.

lieutenant civil qui étoit de son pays. Ce secrétaire de la reine de Navarre, alloit aussi voir souvent le lieutenant civil, comme bon serviteur de son maître et de sa maîtresse. Etant allé un jour de fête chez le lieutenant, il n'y trouva ni le lieutenant ni la lieutenante, mais il entendit Bernard du Ha, qui avec une vieille ou autre instrument, apprenoit à danser aux servantes de la maison les branles de Gascogne. Quand le secrétaire le vit, il voulut lui faire accroire qu'il faisoit mal, et que si la lieutenante et son mari le savoient, ils seroient très-mécontens de lui. Après lui avoir bien fait envisager la crainte, jusqu'à se faire prier de n'en point parler, il lui demanda : Que me donnerez-vous, et je n'en dirai mot? Bernard du Ha qui n'avoit pas tant de peur qu'il en faisoit sem-

blant, sentant que le secrétaire vouloit le duper, promit de lui donner un pâté du meilleur jambon de Basque qu'il eût jamais mangé. Le secrétaire bien content le pria de faire en sorte qu'il pût avoir le pâté le dimanche après dîné; ce qu'il lui promit. Comptant sur cette promesse, il alla voir une dame de Paris qu'il souhaitoit passionnément d'épouser, et lui dit : Dimanche, s'il vous plaît, madame, je viendrai souper avec vous; mais ne vous mettez en peine que de bon pain et de bon vin; car j'ai si bien dupé un sot de Bayonnois, qu'il fera la dépense du reste. Je vous ferai manger le meilleur jambon de Basque qui se soit jamais mangé à Paris. La dame le crut, fit venir deux ou trois de ses voisines, et les assura de leur faire manger de quelque chose de nouveau, et dont elles n'avoient

jamais tâté. Le dimanche étant venu, le secrétaire cherchant ce marchand, le trouva sur le pont au Change ; il le salua honnêtement, et lui dit : A tous les diables soyez-vous, de m'avoir donné tant de peine à vous chercher. Bien des gens ont pris plus de peine que vous, répondit Bernard du Ha, et n'ont pas été enfin si bien récompensés. En disant cela, il lui fit voir le pâté qu'il avoit sous le manteau, et d'une taille à donner à manger à une petite armée. Le secrétaire fut si aise, qu'encore qu'il eût la bouche extrêmement large et grande, il la fit si petite, qu'on n'eût pas cru qu'il eût pu mordre dans le jambon. Il prit vîte le pâté, et laissa là le marchand sans l'inviter d'en manger sa part : il le porta chez sa maîtresse qui avoit grande envie de savoir si les vivres de Guienne étoient

aussi bons que ceux de Paris. L'heure du souper étant venue, et la compagnie commençant à donner sur la soupe avec beaucoup de vigueur : Laissez là ces viandes fades, leur dit le secrétaire, et goûtons de cet aiguillon de vin. En disant cela il ouvre le pâté, et s'étant mis en devoir d'entamer le jambon, il le trouva si dur, qu'il ne put y mettre le couteau ; il essaya plusieurs fois, et connut enfin qu'il étoit la dupe, et qu'au lieu d'un jambon, on lui avoit donné un sabot de bois, espèce de soulier de Gascogne, qu'on avoit emmanché au bout d'un tison, et poudré pardessus de suie et de poudre de fer, et d'épiceries qui rendoient une fort bonne odeur. Le secrétaire fut bien honteux, tant d'avoir été dupé de celui qu'il croyoit duper, que d'avoir trompé celle qu'il n'avoit pas dessein

de tromper, sans compter qu'il lui fâchoit fort de borner son souper à une soupe. Les dames, aussi mécontentes que lui, l'eussent accusé d'avoir fait la pièce, si elles n'avoient pas connu à sa mine qu'il en étoit plus fâché qu'elles. Après avoir ainsi soupé à la légère, le secrétaire se retira fort en colère. Voyant donc que Bernard du Ha n'avoit pas tenu sa parole, il crut n'être pas obligé de tenir la sienne. Pour cet effet il s'en alla chez le lieutenant civil, résolu de dire de Bernard le pis qu'il pourroit; mais il avoit été prévenu, et Bernard avoit déjà conté l'aventure au lieutenant, qui dit au secrétaire en riant, qu'il avoit appris à ses dépens à tromper les gascons, de sorte qu'il s'en revint avec la honte d'avoir été la dupe de sa finesse.

La même chose arrive à bien des

gens qui veulent tromper et se trouvent trompés ; c'est pourquoi le meilleur est de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fit. Je vous assure, dit Guebron, que j'ai vu souvent de pareilles aventures, et ceux qui passent pour des sots de village, trompent souvent des gens qui croient être bien fins ; car il n'est rien de plus sot qu'un homme qui se croit fin, ni rien de plus sage que celui qui connoit qu'il ne l'est pas. Celui qui connoit son incapacité, sait encore quelque chose, dit Parlamente. De peur que le temps ne nous manque, reprit Simontault, je donne ma voix à Nomerfide, persuadé qu'elle est trop éloquente pour nous tenir long-temps. Vous aurez, dit Nomerfide, la satisfaction que vous espérez de moi. Je ne suis point surprise, mesdames, si l'amour donne aux princes, et aux

personnes bien élevées, les moyens de savoir se tirer du danger. En effet, ils sont nourris avec tant de gens savans, qu'il seroit fort surprenant qu'ils ignorassent quelque chose. Mais l'adresse de l'amour paroit avec bien plus d'éclat, quand les sujets ont moins d'esprit. Je vais donc vous conter un tour que fit un prêtre par les seules lumières de l'amour ; car il étoit si ignorant pour toutes les autres choses, qu'à peine pouvoit-il dire la messe.

XXIXe CONTE.

Un villageois de qui la femme faisoit l'amour avec son cure, se laisse tromper aisément.

Il y avoit à Arcelles, village de la comté du Maine, un riche laboureur, lequel étant vieux épousa une belle et jeune femme, dont il n'eut point d'enfans, mais elle se consola de ce chagrin avec plusieurs amis. Quand les gentilshommes et gens d'apparence lui manquoient, elle revenoit à son pain quotidien, qui étoit l'église. Elle choisit pour complice de son péché celui qui pouvoit l'en ab-

soudre, c'est-à-dire, son curé, qui rendoit de fréquentes visites à sa brebis. Le mari vieux et pesant ne se défioit de rien; mais comme c'étoit un homme dur et assez robuste pour son âge, elle jouoit son rôle le plus secrettement qu'elle pouvoit, craignant que son mari ne la tuât s'il venoit à s'en appercevoir. Un jour que le mari étoit allé à la campagne, et que sa femme ne croyoit pas qu'il revint sitôt, elle envoya quérir M. le curé pour la confesser. Dans le temps qu'ils faisoient bonne chère ensemble, le mari arriva si brusquement, que le curé n'eut pas le temps de s'évader. Songeant donc à se cacher, il monta dans un grenier par le conseil de la femme, et couvrit d'un van à vanner la trappe par où il étoit monté. Le mari étant entré, et la femme craignant qu'il

ne se doutât de quelque chose, lui fit si bonne chère à dîner, et le vin y fut si peu épargné, que le mari en ayant pris un peu plus que de raison, s'endormit près du feu dans une chaise, fort embarrassé des fumées du vin et de la lassitude de sa promenade. Le curé, qui s'ennuyoit dans son grenier, n'entendant point de bruit dans la chambre, s'avança sur la trappe, et allongeant le cou tant qu'il put, il vit que le bonhomme dormoit. Comme il regardoit, il s'appuya par mégarde sur le van si pesamment, que le van et le curé tombèrent tous deux près du bonhomme, que le grand bruit réveilla. Le curé qui fut plutôt debout que l'autre n'eut ouvert les yeux, lui dit : Voilà votre van, mon compere, et grand merci. Et cela dit, il gagna au pied. Le pauvre labou-

reur tout étonné demanda à sa femme ce que c'étoit. C'est votre van, mon ami, répondit-elle, que le curé avoit emprunté, et qu'il est venu rendre. C'est rendre bien lourdement ce qu'on a emprunté, dit le bonhomme en grondant, car j'ai cru que la maison tomboit. Par ce moyen le curé se sauva aux dépens du laboureur, qui ne trouva rien de mauvais que la brusquerie avec laquelle il avoit rendu son van.

Le maître qu'il servoit, mesdames, le sauva pour lors, afin de le posséder et de le tourmenter plus longtemps. Ne vous imaginez pas, dit Guebron, que les petites gens soient exempts de malice non plus que nous; bien loin de cela, ils en ont beaucoup davantage. Voyez les larrons, les meurtriers, les sorciers, les faux-monnoyeurs, et autres gens de ce

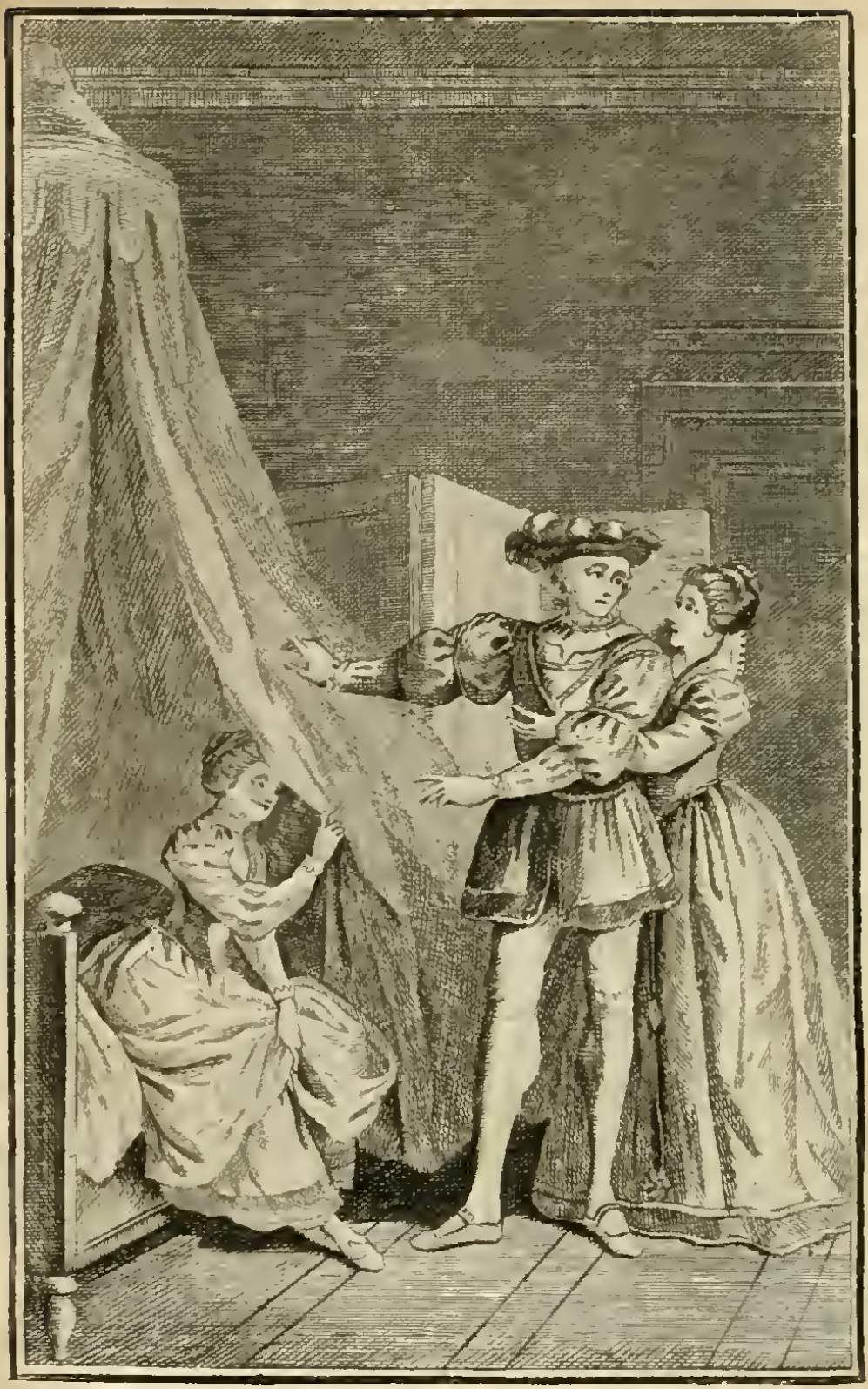
caractère, dont l'esprit est toujours en action, ce sont de petites gens. Je ne suis point surprise, dit Parlamente, qu'ils aient plus de malice que les autres, mais je le suis qu'ayant l'esprit à tant d'autres choses, ils puissent avoir de l'amour. N'est-ce pas étrange qu'une si belle passion puisse entrer dans de si vilains cœurs? Vous savez, madame, ce qu'a dit maître Jean de Meun :

Qu'aussi bien sont amourettes
Sous le bureau que sous brunettes.

Aussi l'amour de qui le conte parle, n'est pas celui qui fait porter le harnois. Comme les pauvres n'ont pas comme nous les biens et les honneurs, ils ont aussi en récompense plus que nous des commodités de la nature. Leurs viandes ne sont pas delicates, mais le bon appétit supplée

à la délicatesse, et ils font meilleure chère avec de gros pain, que nous avec des restaurans. Leurs lits ne sont ni si beaux ni si bien faits que les nôtres, mais ils dorment de meilleur sommeil que nous. Leurs dames ne sont ni peintes ni parées comme les nôtres que nous idolâtrons, mais ils en reçoivent les plaisirs bien plus souvent que nous, sans craindre d'autres langues que celles des bêtes et des oiseaux qui les voient. En un mot, ils ont faute de ce que nous avons et ont abondance de ce que nous n'avons pas. Laissons là, je vous prie, ce paysan et son opulence, et achevons la journée avant vêpres; ce sera Hircan qui la finira. Je la finirai donc par un conte bien lugubre, dit Hircan : Quoique je ne médise pas volontiers des dames, sachant comme je sais que les hommes

sont assez malins pour tirer des conséquences de la faute d'une seule au préjudice de tout le reste ; cependant la singularité de l'aventure me fera oublier la crainte, et l'ignorance découverte rendra peut-être les autres plus sages.



XXXe CONTE.

Exemple notable de la foiblesse humaine qui, pour couvrir un mal, en fait encore un plus grand.

Du temps de Louis XII, étant alors légat à Avignon un seigneur de la maison d'Amboise, neveu du légat de France, qui se nommoit Georges, il y avoit en Languedoc une dame dont je ne veux pas dire le nom à cause de ses parens, qui avoit plus de quatre mille écus de rente. Elle étoit encore fort jeune quand son mari mourut, et ne lui laissa qu'un fils : elle résolut de ne jamais se remarier, soit qu'elle regrettât son mari, ou qu'elle aimât son fils. Pour

en fuir donc l'occasion, elle ne fréquentoit que des dévots, n'ignorant pas que le péché forge l'occasion : elle se donna toute entière au service divin, fuyant toutes compagnies et tout ce qui s'appelle mondanité, ensorte qu'elle faisoit conscience d'assister à une noce ou d'entendre jouer des orgnes à l'église. Son fils étant à l'âge de sept ans, elle lui donna pour précepteur un homme de sainte vie pour l'élever dans la piété et dans la sainteté. Lorsqu'il eut quatorze ou quinze ans, la nature, qui est un maitre d'école bien secret, le trouvant trop grand et trop oisif, lui apprit une toute autre leçon que son précepteur; car elle commença à lui faire regarder et désirer les choses qui lui paroissent belles, et entr'autres une demoiselle qui couchoit dans la chambre de sa mère.

Personne n'eut garde d'en rien soupçonner, parce qu'on le regardoit comme un enfant, et que dans toute la maison on n'entendoit parler que de Dieu. Le jeune homme commença de presser vivement cette fille, qui le vint dire à sa maîtresse. La mère aimoit tant son fils, qu'elle regarda cela comme un rapport qu'on lui faisoit pour le lui rendre odieux. Mais la fille en parla si souvent à sa maîtresse, qu'elle lui dit qu'elle sauroit ce qui en étoit, et qu'elle le châtieroit si ce qu'elle disoit se trouvoit vrai. Mais aussi, ajouta-t-elle, s'il n'en est rien, vous en porterez la peine. Pour en savoir donc la vérité, elle ordonna à la demoiselle de dire à son fils de venir à minuit dans sa chambre et de gagner le lit qui se trouvoit près de la porte où elle cou-

choit toute seule. La demoiselle suivit les ordres de sa maîtresse, et le soir étant venu, la mère vint se cacher dans les rideaux du lit de la demoiselle, résolue, si son fils venoit, de le châtier si bien, qu'il ne coucheroit jamais avec femme qu'il ne s'en souvint. Dans cette pensée et dans cette colère, son fils, conduit par une gouvernante qu'il avoit mis dans ses intérêts, vint coucher avec celle qui l'attendoit; mais la mère ne pouvant croire encore qu'il voulût rien faire de déshonnête, attendit à lui parler jusqu'à ce qu'elle connût quelque signe de sa mauvaise volonté, ne pouvant se persuader que son désir fût criminel; mais sa patience fut si longue et la nature si fragile, que sa colère aboutit à un plaisir abominable, et ne se souvint

plus de la qualité de mère. Comme l'eau qu'on retient par force a plus d'impétuosité quand on la laisse aller, que celle qui court ordinairement, de même cette pauvre femme tourna sa gloire à la violence qu'elle faisoit à son corps. Quand elle vint à descendre du premier dégré de son honnêteté, elle se trouva tout-à-coup au dernier, et devint grosse dès cette nuit-là de celui qu'elle vouloit empêcher de faire un enfant à sa demoiselle. Le péché ne fut pas plutôt commis, que le remords lui causa un si cruel tourment, que sa repentance fut aussi longue que sa vie. Elle eut une si vive douleur quand elle se leva d'auprès de son fils, qui l'avoit toujours prise pour la demoiselle, qu'entrant dans un cabinet, et se rappelant la belle résolution qu'elle avoit faite, et qu'elle avoit si mal exé-

cutée, elle passa toute la nuit seule à se tourmenter et à pleurer. Mais au lieu de s'humilier et de reconnoître que de nous-mêmes, et destitués du secours de Dieu, nous ne pouvons que pécher, voulant par elle-même et par ses larmes réparer le passé, et prévenir par sa prudence le mal à venir, imputant toujours son péché à l'occasion et non à la malice, à laquelle il n'y a que la grace de Dieu qui puisse remédier, elle s'avisa de faire une chose pour ne plus tomber en pareil inconvénient. Comme s'il n'y avoit qu'une espèce de péché qui pût damner, elle occupa tout son esprit à éviter ce péché; mais la racine de l'orgueil, que le péché extrême doit guérir, croissoit dans son cœur de manière, que pour éviter un mal, elle en fit plusieurs autres.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, elle envoya quérir le gouverneur de son fils, et lui dit : Mon fils commence à être grand, il est temps de le mettre hors de la maison. J'ai un de mes parens qui est au-delà des monts avec M. le grand-maître de Chaumont, qui sera bien aise de l'avoir. Emmenez-le donc tout-à-l'heure : et afin que je n'aie nul regret de lui, faites en sorte qu'il ne vienne point me dire adieu ; et sans attendre davantage, elle lui donna l'argent qu'il lui falloit pour son voyage, et partit dès le lendemain avec son élève, qui en fut fort aise, et qui, après avoir eu de sa maîtresse ce qu'il désiroit, ne demandoit pas mieux que d'aller à la guerre. La dame fut long-temps dans une tristesse extrême, et sans la crainte de Dieu, elle eût souvent souhaité la fin

du malheureux fruit dont elle étoit enceinte. Pour couvrir sa faute, elle feignit d'être malade. Quand elle fut sur le point d'accoucher, considérant qu'un frère bâtard qu'elle avoit étoit l'homme du monde en qui elle se confioit le plus, elle lui fit de grands biens à l'avance, l'envoya quérir, et lui communiqua l'accident qui lui étoit arrivé, sans lui dire la part qu'y avoit son fils, le priant de lui sauver l'honneur par son secours, ce qu'il fit. Quelques jours avant que d'accoucher, il lui conseilla de changer d'air et d'aller chez lui, où sa santé se rétabliroit plutôt que chez elle. Elle y alla peu accompagnée, et y trouva une sage-femme qu'on avoit fait venir pour la femme de son frère, et qui, sans la connoître, l'accoucha de nuit d'une belle fille. Le gentilhomme la donna à une nourrice, di-

sant que c'étoit la sienne. Après un mois de séjour la dame s'en retourna chez elle, où elle vécut avec plus d'austérité que jamais.

Son fils étant grand, et l'Italie tranquille, il envoya supplier sa mère de trouver bon qu'il retournât auprès d'elle. Mais comme elle craignoit de retomber dans le même crime, elle temporisa le plus qu'elle put; mais il la pressa si fort, qu'elle lui permit enfin de revenir, n'ayant aucune boune raison pour appuyer un plus long refus. Cependant elle lui manda de ne se présenter jamais devant elle qu'il ne fût marié, de choisir une femme qu'il aimât avec passion; qu'il ne s'attachât point au bien, et que pourvu qu'il choisît une femme bien faite, c'étoit assez. Durant ce temps-là, le frère bâtard voyant que la fille qu'il avoit

en garde étoit grande et fort belle, songea à l'éloigner et à la placer dans un lieu où elle ne fût point connue. Il consulta là-dessus la mère, qui voulut qu'on la donnât à la reine de Navarre. Cette fille nommée Catherine, étoit si belle et si honnête à l'âge de treize ans, que la reine de Navarre, qui avoit conçu beaucoup d'amitié pour elle, souhaitoit fort de la marier; mais comme elle étoit pauvre, il se présentoit beaucoup d'amans, mais point de maris. Le père inconnu de cette fille revenant d'Italie, passa chez la reine de Navarre, et n'eut pas plutôt vu sa fille, qu'il en fut amoureux. Comme il avoit permission de sa mère d'épouser telle femme qu'il voudroit, il demanda seulement si elle étoit d'extraction noble, et ayant appris que oui, il la demanda pour

femme à la reine de Navarre, qui la lui donna bien volontiers, sachant fort bien que le cavalier étoit aussi riche qu'honnête et bien fait. Le mariage étant consommé, le gentilhomme l'écrivit à sa mère, disant qu'elle ne pouvoit désormais lui refuser la porte de sa maison, attendu qu'il lui amenoit une femme aussi belle et aussi parfaite qu'elle pouvoit souhaiter. Sa mère s'informant de la femme qu'il avoit prise, trouva que c'étoit leur propre fille; ce qui lui causa une affliction si excessive, qu'elle en pensa mourir subitement. Elle fit sur cela mille tristes réflexions, mais rien ne la désespéroit davantage que de voir que les moyens qu'elle employoit pour arrêter son malheur, ne servoient qu'à le rendre plus grand. N'y trouvant point de remède, elle s'en alla trouver

le légat d'Avignon, lui confessa l'énormité de son crime, et lui demanda conseil. Le légat, pour satisfaire à sa conscience, fit venir plusieurs théologiens auxquels il communiqua l'affaire sans nommer les personnes. Le résultat de ce conseil de conscience, fut que la dame n'en devoit jamais parler à ses enfans qui n'avoient point péché, d'autant qu'ils n'en avoient rien su ; mais pour elle, elle en devoit faire pénitence toute sa vie. Ainsi s'en retourna la pauvre dame chez elle, où bientôt après arrivèrent son fils et sa fille, qui s'entr'aimoient si fort, que jamais mari et femme ne se sont plus aimés ; car elle étoit sa fille, sa sœur et sa femme, et lui son père, son frère et son mari. Ils s'aimèrent jusqu'à l'extrémité, pendant que la mère commune, dans son extrême

pénitence, ne les voyoit jamais se caresser, qu'elle ne se retirât pour pleurer.

Voilà ce qui arrive, mesdames, à celles qui s'imaginent pouvoir vaincre, par leurs propres forces, l'amour et la nature, avec toutes les facultés que Dieu leur a données. Le meilleur seroit de connoître son foible, de ne s'exposer point, et de dire à Dieu, comme David : *Seigneur, je te satisferai, réponds pour moi.* On ne peut pas, dit Oysille, rien voir de plus étrange. Il me semble qu'il n'y a ni homme ni femme qui ne doive s'humilier et craindre Dieu, voyant que l'espérance de faire un bien a produit tant de maux. Sachez, dit Parlamente, que le premier pas que l'homme fait en la confiance de soi-même, l'éloigne d'autant de la confiance qu'il doit avoir

en Dieu. L'homme est sage, dit Guebron, quand il ne reconnoît pas un plus grand ennemi que soi-même, et qu'il se défie de sa volonté et de son propre conseil, quelque apparence de bonté et de sainteté qu'il y trouve. Quelque grande que soit, dit Longarine, l'apparence du bien, une femme ne doit jamais s'exposer à coucher avec un homme, quelque proche parent qu'il soit. Le feu auprès des étoupes n'est guère sûr. Apparemment, dit Emarsuite, c'étoit une folle orgueilleuse qui se croyoit si sainte, qu'elle ne pouvoit pas pécher, comme quelques-uns veulent faire accroire aux simples; erreur grossière et pernicieuse. Est-il possible, repartit Oysille, qu'il y ait des gens assez fous pour croire quelque chose de pareil? Ils font bien encore autre chose, repliqua Lon-

garine : ils disent qu'il faut s'habituer à la chasteté ; et pour éprouver leurs forces, ils parlent aux plus belles et à celles qu'ils aiment le plus, et en baisant et touchant, ils éprouvent s'ils sont dans une entière mortification. Quand ils sentent que ce plaisir les émeut, ils vivent dans la retraite, jeûnent et se disciplinent ; et quand ils ont matté leur chair, en sorte que ni la conversation ni le baiser ne leur causent point d'émotion, ils essayent la sotte tentation de coucher ensemble, et de s'embrasser sans aucun désir de volupté ; mais pour un qui résiste, il y en a mille qui succombent. De là sont venus tant d'inconvéniens, que l'archevêque de Milan, où cette religieuse s'étoit introduite, fut d'avis de les séparer, et de mettre les

femmes au couvent des hommes, et les hommes dans celui des femmes. Y eut-il jamais folie plus outrée, répondit Guebron ? On veut se rendre impeccable, et l'on cherche avec empressement les occasions de pécher. Il y en a, repliqua Saffredant, qui font tout le contraire : ils fuient tant qu'ils peuvent les occasions, et cependant la concupiscence les suit partout : le bon saint Jérôme, après s'être bien discipliné et caché dans les déserts, avoua qu'il ne pouvoit éteindre le feu de convoitise qui brûloit dans ses moëlles. Le souverain remède est donc de se recommander à Dieu ; car à moins qu'il ne nous retienne par sa puissance, par sa vertu et par sa bonté, non seulement nous tombons, mais nous nous faisons un plaisir de tom-

ber. Vous ne voyez pas ce que je vois, repartit Hircan ; c'est que pendant que nous avons conté nos histoires, les moines qui étoient derrière cette haie, n'ont point entendu sonner vêpres. Nous n'avons pas plutôt parlé de Dieu, qu'ils s'en sont allés, et sonnent de l'heure qu'il est le second coup. Nous ferons bien de les suivre, dit Oysille, et de louer Dieu de la grace qu'il nous a faite de passer cette journée avec toute la joie possible. Sur cela tout le monde se leva pour aller à l'église, où l'on entendit vêpres dévotement. Le soupé se passa à parler de la conversation de la journée, et de plusieurs choses arrivées de leur temps, chacun choisissant ce qu'il croyoit le plus digne d'être retenu. Après avoir gaiement passé la

soirée, chacun alla chercher son lit, dans l'espérance de reprendre le lendemain un exercice qui leur étoit si agréable.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Madame Oysille, selon sa bonne coutume, se leva plus matin que les autres, et en attendant la compagnie, qui se rassembla peu à peu, elle médita l'Ecriture sainte à son ordinaire : les plus paresseux s'excusèrent sur la parole de Dieu, disant : *J'ai une femme et ne puis y aller sitôt.* C'est pourquoi Hircan et sa femme trouvèrent la lecture commencée; mais Oysille sut fort bien chercher les passages où sont censurés ceux qui négligent d'entendre cette

sainte parole : non seulement elle lut le texte, mais elle leur fit aussi de si bonnes et de si saintes exhortations, qu'il n'y avoit pas moyen de s'ennuyer. La dévotion étant finie, Parlamente lui dit : J'étois fâchée en arrivant d'avoir été paresseuse, mais je me félicite de ma paresse, puisqu'elle vous a fait si bien parler. J'en tire un double avantage, le repos du corps et la satisfaction de l'esprit. Pour pénitence, répondit Oysille, allons donc à la messe, pour prier notre Seigneur de nous donner la volonté et la force de faire ses commandemens, et puis qu'il commande ce qu'il lui plaira. En disant ces paroles ils se trouvèrent à l'église, où après avoir entendu la messe avec beaucoup de dévotion, ils se mirent à table, où Hircan ne manqua pas

de dauber la paresse de sa femme. Après dîné chacun alla étudier son rôle, et l'heure ne fut pas plutôt venue, que chacun marcha au rendez-vous ordinaire. Oysille demanda à Hircan à qui il donnoit sa voix pour commencer la journée. Si ma femme, dit-il, n'avoit pas commencé celle d'hier, je lui donnerois ma voix; car quoique j'aie toujours cru qu'elle m'ait plus aimé que tous les hommes du monde, elle m'a fait voir ce matin qu'elle m'aimoit beaucoup mieux que Dieu et sa parole, puisqu'elle a préféré ma compagnie à votre lecture. Ne pouvant donc la donner à la femme la plus sage de la compagnie, je la donnerai au plus sage des hommes, je veux dire à Guebron, que je prie de ne point épargner les moines. Il n'étoit pas nécessaire de m'en

prier, répondit Guebron ; ils sont trop bien dans mon esprit pour les oublier. Il n'y a pas long-temps que j'entendis faire un conte à M. de St.-Vincent, alors ambassadeur de l'empereur, qui est trop bon pour être oublié.

XXXIe CONTE.

Horrible cruauté d'un Cordelier pour parvenir à sa criminelle fin. Punition de cet infâme.

Il y avoit dans les Etats de l'empereur Maximilien d'Autriche, un couvent de cordeliers fort estimé, et près duquel étoit la maison d'un gentilhomme : il étoit si entêté de ces cordeliers, qu'il leur faisoit tous les biens qu'il pouvoit, pour avoir part à leurs jeûnes et à leurs prières. Il y avoit entr'autres dans ce couvent un cordelier, grand, jeune et bien fait, que le gentilhomme avoit pris pour son confesseur, et qui étoit aussi absolu dans la maison que le

maître même. Le cordelier voyant la femme du gentilhomme belle et sage à souhait, en devint si amoureux, qu'il en perdit le boire et le manger, et toute raison naturelle. Résolu d'exécuter son dessein, il s'en alla un jour tout seul chez le gentilhomme. Le moine ne le trouvant point au logis, demanda à la femme où il étoit allé. Elle répondit qu'il étoit allé à une de ses terres, où il devoit rester deux ou trois jours, que s'il avoit besoin de lui, elle enverroit un homme exprès pour le faire revenir. Le cordelier lui dit que cela n'étoit pas nécessaire, et commença d'aller et venir dans la maison, comme s'il avoit eu en tête quelqu'affaire de conséquence. Le moine ne fut pas plutôt sorti de sa chambre, qu'elle dit à une de ses femmes, qui n'étoient que deux en tout : Cou-

rez après le père, et sachez ce qu'il veut, car je connois à sa mine qu'il n'est pas content. Cette fille le trouvant dans la cour, lui demanda s'il vouloit quelque chose? Il lui répondit qu'oui; et l'attirant dans un coin, il tira un poignard qu'il avoit dans sa manche, et le lui enfonça dans le sein. A peine avoit-il fait le coup, qu'un valet du gentilhomme, qui portoit la rente d'une ferme, entra dans la cour à cheval. Il n'eut pas plutôt mis pied à terre, qu'il salua le cordelier, qui l'embrassa, et lui enfonça en même temps par derrière le poignard dans le corps. Après cela il ferma la porte du château sur lui. La demoiselle voyant que sa servante ne revenoit point, fut surprise qu'elle demeurât si long-temps avec le cordelier, et dit à l'autre : Allez voir pourquoi votre compagne ne re-

vient point. La servante y va, et ne fut pas plutôt descendue et apperçue du cordelier, qu'il l'attire dans un coin, et lui fit ce qu'il avoit fait à l'autre. Se voyant alors seul dans la maison, il vint à la demoiselle, et lui dit qu'il y avoit long-temps qu'il l'aimoit, et qu'il étoit temps qu'elle lui obéit. Elle, qui ne s'en seroit jamais défiée, lui dit : Je crois, mon père, que si j'avois une si malheureuse volonté, vous seriez le premier à me condamner et à me jeter la pierre. Allez dans la cour, lui dit le religieux, et vous verrez ce que j'ai fait. La pauvre femme voyant ses deux servantes et son valet par terre, fut si effrayée qu'elle demeura immobile et ne parla non plus qu'une statue. Le scélérat qui ne vouloit pas l'avoir pour une heure, ne voulut point lui faire violence, et lui dit : Ne craignez

point, mademoiselle, vous êtes entre les mains de l'homme du monde qui vous aime le plus. En disant cela il dépouilla son habit sous lequel il en avoit un plus petit qu'il présenta à la demoiselle, avec menace que si elle ne le prenoit, il la traiteroit comme les autres qu'elle voyoit. La demoiselle plus morte que vive, fit semblant de lui obéir, tant pour sauver sa vie, que pour temporiser, dans l'espérance que son mari reviendroit. Elle se décoiffa par ordre du cordelier le plus lentement qu'elle put. Quand elle fut décoiffée, le moine, sans se mettre en peine de la beauté de ses cheveux, les coupa avec précipitation, la fit mettre en chemise, lui fit prendre le petit habit qu'il avoit dessous, reprit le sien de l'ordinaire, et partit le plus diligemment qu'il lui fut possible avec son petit cordelier

qu'il souhaitoit depuis si long-temps.

Dieu qui a pitié de l'innocent opprimé, fut touché des larmes de cette pauvre demoiselle, et conduisit les choses de manière, que le mari ayant expédié ses affaires plutôt qu'il pensoit, prit pour s'en retourner chez lui le même chemin par lequel le cordelier emmenoit sa femme. Le cordelier appercevant le mari de loin, dit à la demoiselle : Voici votre mari qui vient. Je sais que si vous le regardez, il voudra vous retirer de mes mains ; ainsi marchez devant moi et ne tournez point la tête de son côté ; car si vous faites le moindre signe, je vous aurai plutôt plongé le poignard dans le sein, qu'il ne vous aura délivrée. Sur cela le gentilhomme approcha, et lui demanda d'où il venoit? De chez vous, monsieur, répondit le cordelier. J'ai laissé mademoi-

selle en bonne santé, et elle vous attend. Le gentilhomme passa outre sans appercevoir sa femme : mais le valet qui l'accompagnoit, et qui avoit toujours de coutume d'entretenir le compagnon du cordelier nommé frère Jean, appela sa maîtresse, croyant que ce fût frère Jean. La pauvre femme qui n'osoit tourner la tête du côté de son mari, ne répondit rien au valet. Le valet, pour voir au visage de ce prétendu frère Jean, traversa le chemin : la pauvre demoiselle sans rien dire, lui fit signe de l'œil qu'elle avoit tout plein de larmes. Le valet rejoignit son maître, et lui dit : En conscience, monsieur, frère Jean ressemble à mademoiselle votre femme. Je l'ai regardé à la traverse. Ce n'est assurément point frère Jean de l'ordinaire : au moins puis-je vous dire que si c'est

lui, il pleure abondamment, et m'a jetté une œillade bien triste. Le gentilhomme lui dit qu'il rêvoit, et méprisa ce qu'il lui disoit. Le valet soutenant toujours qu'il y avoit quelque chose, lui demanda permission de courir après pour s'en éclaircir, et le pria de l'attendre. Le gentilhomme le laissa aller, et attendit pour voir quel en seroit le dénouement. Mais le cordelier entendant le valet qui le suivoit en criant : Frère Jean, et ne doutant pas que la demoiselle n'eût été reconnue, s'avança avec un grand bâton ferré qu'il avoit, et en donna un si grand coup par côté au valet, qu'il le jeta de son cheval à terre, et sautant incontinent sur lui le poignard à la main, il l'eut bientôt expédié. Le gentilhomme qui avoit vu de loin tomber son valet, et qui crut que cela étoit arrivé par quelqu'ac-

cident, piqua d'abord à lui pour le relever. Aussitôt qu'il fut à portée, le cordelier le régala d'un coup du même bâton ferré dont il avoit régalé son valet, et l'ayant désarçonné, il se jeta sur lui : mais le gentilhomme qui étoit fort et puissant, embrassa le cordelier, et le serra si rudement, qu'il le mit non-seulement hors d'état de lui faire du mal, mais lui fit tomber le poignard de la main. La femme s'en saisit d'abord, et le donna à son mari. Elle prit en même temps le cordelier par le capuchon, et le tint de toute sa force pendant que son mari lui donnoit plusieurs coups de poignard. Le cordelier ne pouvant faire autre chose, demanda quartier, et confessa le crime qu'il avoit fait. Le gentilhomme lui donna la vie, et pria sa femme d'aller chercher ses gens, et un chariot pour l'emporter ;

ce qu'elle fit. Elle quitta son habit de cordelier, et courut tout en chemise et ses cheveux coupés jusques à sa maison. Tous ses gens coururent d'abord à leur maître, pour lui aider à mener le loup qu'il avoit pris. Il fut donc ramené chez le gentilhomme, qui le fit conduire en Flandres pour y être jugé par les officiers de l'empereur. Non-seulement il confessa son crime, mais avoua aussi un fait qui se trouva vrai, après l'information faite sur le lieu par des commissaires à ce députés ; qui est, que plusieurs autres demoiselles et belles filles avoient été menées à ce couvent de la même manière que le cordelier y avoit voulu mener celle dont nous parlons, et s'il n'y réussit pas, c'est un pur effet de la bonté de Dieu qui prend toujours la défense de ceux qui espèrent en lui. Les filles et autres

rapines qui se trouvèrent dans le couvent furent enlevées, et les moines brûlés avec le monastère, en mémoire perpétuelle d'un crime si horrible. On voit par-là qu'il n'est rien de plus cruel que l'amour, quand le vice en est le principe, comme il n'est rien de plus humain ni de plus louable quand il est fondé sur la vertu.

Je suis bien fâché, mesdames, que la vérité ne nous fournisse pas autant de contes à l'avantage des cordeliers, qu'elle nous en fournit contr'eux. J'aime cet ordre, et je serois bien aise d'en savoir quelqu'un où je pusse les louer. Mais nous avons tant juré de dire la vérité, que je ne puis la cacher après le rapport de personnes si dignes de foi, vous assurant que si les religieux d'aujourd'hui faisoient quelque chose digne de mémoire qui leur fût glorieux, je le ferois valoir

avec plus d'empressement que je n'ai dit la vérité de l'histoire que je viens de vous conter. En bonne foi, Guebron, dit Oysille, voilà un amour qu'on devroit nommer cruauté. Je suis surpris, dit Simontault, qu'il ne fit violence à la demoiselle, lorsqu'il la vit en chemise, et en lieu où il étoit le maître. Il n'étoit pas friand, dit Saffredant, mais il étoit gourmand. Comme il avoit envie de s'en saouler tous les jours, il ne voulut pas s'amuser à en tâter. Ce n'est point cela, dit Parlamente, un furieux est toujours craintif : la peur d'être surpris et de perdre sa proie, lui fit emporter son agneau, comme le loup emporte sa brebis pour la manger à son aise. Je ne saurois croire qu'il l'aimât, dit Dagoucin, et je ne conçois pas qu'une aussi belle passion que l'amour puisse entrer dans un cœur

si lâche et si vilain. Quoi qu'il en soit, dit Oysille, il en fut bien puni. Je prie Dieu que ceux qui font de pareilles actions souffrent aussi de pareilles peines. Mais à qui donnez-vous votre voix? A vous, madame, dit Guebron, car je sens que vous ne manquerez pas de nous faire un bon conte. Si les choses nouvelles sont bonnes, répondit Oysille, je vais vous entretenir d'un fait qui ne doit pas être mauvais, puisqu'il est arrivé de mon temps, et que je le tiens d'un homme qui en a été témoin oculaire. Vous n'ignorez pas sans doute que la mort étant la fin de tous nos malheurs, on peut par conséquent la nommer le commencement de notre félicité et de notre repos. Ainsi le malheur de l'homme est de souhaiter la mort, et de ne pouvoir l'obtenir. Le plus grand mal

qu'on puisse faire à un criminel n'est pas de le faire mourir, mais de le faire tant souffrir, qu'il souhaite la mort, par des souffrances si légères, quoique continuelles, qu'elles ne soient pas capables d'avancer sa mort; c'est ce que fit un gentilhomme à sa femme, comme vous l'allez voir.

XXXIIe CONTE.

Un mari surprend sa femme en flagrant délit, et la punit d'une peine plus rigoureuse que la mort même.

Le roi Charles VIII envoya en Allemagne un gentilhomme nommé Bernage, seigneur de Civré près d'Amboise. Ce gentilhomme marchant nuit et jour pour avâncer chemin, arriva un soir bien tard à la maison d'un gentilhomme où il demanda à loger, et ne l'obtint qu'avec peine. Le gentilhomme néanmoins apprenant à qui il appartenoit, alla au-devant de lui, et le pria d'excuser la malhonnêteté de ses gens, ajoutant que certains parens de sa

femme qui lui vouloient mal, l'obligeoient de tenir ainsi sa porte fermée. Bernage lui dit le soir le sujet de son voyage, et eut des offres de rendre au roi son maître tous les services possibles. Il le mena donc chez lui, où il fut logé et régalé splendidement. L'heure du souper étant venue, il le mena dans une salle richement tapissée. La table étant servie, il sortit de derrière la tapisserie la plus belle femme qu'il soit possible de voir; mais elle avoit la tête tondue, et des habits noirs à l'Allemande. Après que le gentilhomme eut lavé avec Bernage, on apporta l'eau à cette femme, qui se lava aussi, et fut se placer au bout de la table sans parler à personne, ni personne à elle. Bernage la regardoit souvent, et la trouvoit l'une des plus belles qu'il eût jamais vues, à cela

près, que son visage lui paroissoit bien pâle, et son air extrêmement triste. Après qu'elle eut un peu mangé, elle demanda à boire. Un domestique lui donna à boire dans un vaisseau bien singulier; c'étoit une tête de mort, dont les trous étoient bouchés d'argent. Elle but ainsi deux ou trois fois dans le même vaisseau. Après qu'elle eut soupé et lavé ses mains, elle fit une révérence au seigneur de la maison, et s'en retourna derrière la tapisserie sans parler à personne. Bernage fut si surpris de voir une chose si extraordinaire, qu'il en devint tout triste et tout pensif. Son hôte s'en apperçut, et lui dit: Je vois bien que vous êtes surpris de ce que vous avez vu à table, mais l'honnêteté que j'ai trouvée en vous ne me permet pas de vous en faire un secret, afin que vous ne croyiez pas que je

sois capable de faire une telle cruauté sans en avoir grand sujet. Cette dame que vous avez vue est ma femme, que j'ai plus aimée que jamais homme n'aimera la sienne. J'ai tout risqué pour l'épouser, et je l'amenai ici malgré tous ses parens. Elle me témoignoit aussi tant d'amour, que j'eusse hasardé mille vies pour l'avoir. Nous avons vécu long-temps avec tant de douceur et de plaisir, que je m'estimois le gentilhomme de la chrétienté le plus heureux. Mais l'honneur m'ayant obligé de faire un voyage, elle oublia le sien, sa conscience, et l'amour qu'elle avoit pour moi, et se rendit amoureuse d'un jeune gentilhomme que j'avois nourri céans : peu s'en fallut que je ne m'en apperçusse à mon retour. Cependant je l'aimois avec tant de passion, que je ne pouvois me défier d'elle ; mais

enfin l'expérience m'ouvrit les yeux ; et je vis ce que je craignois plus que la mort. L'amour que j'avois pour elle se changea en fureur et en désespoir. Je l'observai si bien, que feignant un jour d'aller à la campagne, je me cachai dans la chambre où elle demeure à présent. Bientôt après mon prétendu départ elle se retira, et y fit venir ce jeune gentilhomme, que je vis entrer, et prendre avec elle des privautés qui n'auroient dû être que pour moi. Quand je vis qu'il vouloit monter sur le lit avec elle, je sortis de ma niche, l'allai prendre entre ses bras, et le tuai. Mais comme le crime de ma femme me parut si grand, que je ne l'aurois pas assez punie en la tuant comme j'avois fait son galant, je lui ordonnai une peine qui lui est, je crois, plus insupportable que la mort;

c'est de l'enfermer dans la chambre où elle se retiroit pour dérober ses plus doux plaisirs. Je lui ai pendu dans une armoire tous les os de son galant, comme on pend quelque chose de précieux dans un cabinet. Et afin qu'elle n'en perde pas la mémoire en mangeant et en buvant, je lui fais servir à table au lieu de coupe, vis-à-vis de moi, la tête de cet ingrat, afin qu'elle voie vivant celui qu'elle a rendu par sa faute son ennemi mortel, et mort pour l'amour d'elle, celui dont elle a préféré l'amitié à la mienne. Par ce moyen, elle voit en dînant et en soupant, les deux choses qui doivent l'affliger le plus, c'est-à-dire, l'ennemi vivant, et l'ami mort, et tout cela par son crime. Au surplus, je la traite comme moi, si ce n'est qu'elle est tondue; car les cheveux sont un ornement qui ne

sied pas mieux à l'adultère, que le voile à une impudique. Ainsi sa tête tondue marque qu'elle a perdu l'honneur et la chasteté. S'il vous plaît prendre la peine de la voir, je vous y menerai. Bernage accepta volontiers, et étant descendu, il trouva qu'elle étoit dans une très-belle chambre, assise toute seule auprès d'un bon feu. Le gentilhomme tira un rideau qui couvroit une grande armoire, où il vit tous les os d'un homme pendus. Bernage avoit grande envie de parler à cette femme, mais il n'osa de peur du mari. Le gentilhomme s'en étant apperçu, lui dit : Si vous voulez lui dire quelque chose, vous verrez comme elle s'exprime.

Si votre patience, madame, lui dit alors Bernage, est égale au tourment, je vous regarde comme la femme du monde la plus heureuse. La

dame les yeux baignés de larmes, et avec une grace et une humilité sans pareille, répondit : Je confesse, monsieur, que ma faute est si grande, que tous les maux que le seigneur de céans, que je ne suis pas digne de nommer mari, me sauroit faire, ne me sont rien au prix du regret que j'ai de l'avoir offensé ; et en disant cela, elle se mit à pleurer abondamment. Le gentilhomme tira Bernage par le bras, et l'emmena. Il partit le lendemain au matin pour aller s'acquitter de la commission que le roi lui avoit donnée ; cependant en prenant congé du gentilhomme, il ne put s'empêcher de lui dire : L'estime que j'ai pour vous, monsieur, et les honnêtetés que vous m'avez fait chez vous, m'obligent de vous dire qu'il me semble, attendu la grande repentance de votre pauvre femme, que vous

devez lui faire grace, d'autant plus que vous êtes jeunes, et que vous n'avez pas d'enfans : il seroit dommage qu'une maison comme la vôtre tombât, et que ceux qui peut-être ne vous aiment pas fussent héritiers de vos biens. Le gentilhomme, qui avoit résolu de ne pardonner jamais à sa femme, pensa long-temps à ce que lui avoit dit Bernage, et connut enfin qu'il lui avoit dit la vérité. Il lui promit que si elle persévéroit dans cette humilité, il lui pardonneroit dans quelque temps. Bernage étant revenu à la cour, fit ce conte tout du long au roi, qui voulut s'en informer, et qu'il trouva tel que Bernage lui avoit dit. Le portrait qu'il fit de la beauté de cette dame plut tant au roi, qu'il envoya son peintre, nommé Jean de Paris, pour la peindre au naturel, ce qu'il fit du consen-

tement du mari. Après nne longue pénitence le gentilhomme qui souhaitoit beaucoup des enfans, eut pitié de sa femme qui recevoit cette pénitence avec la même humilité, la reprit, et en eut depuis plusieurs beaux enfans.

Si toutes celles à qui pareille chose est arrivée buvoient à de semblables vaisseaux, je crains fort, mesdames, qu'il y auroit bien des coupes de vermeil qui deviendroient têtes de morts. Dieu veuille nous en garder, car si sa bonté ne nous retient, il n'y a aucune d'entre nous qni ne puisse faire pis; mais si nous avons confiance en lui, il gardera celles qui reconnoissent qu'elles ne peuvent pas se garder elles-mêmes. Celles qui se fient à leurs propres forces courent grand risque d'être tentées, et contraintes, par l'expérience, de recon-

noître leur infirmité. Je puis bien vous assurer qu'il y en a eu plusieurs que l'orgueil a fait broncher en pareil cas, et que celles qui passoient pour moins sages se sont sauvées à la faveur de leur humilité. Aussi le vieux proverbe dit, *que ce que Dieu garde est bien gardé.* Je trouve, dit Parlamente, cette punition tout-à-fait raisonnable ; car comme l'offense est pire que la mort, la peine doit être aussi pire que la mort. Je ne suis pas de votre avis, dit Emarsuite : j'aimerois mieux voir toute ma vie les os de tous mes amans pendus dans mon cabinet, que de mourir pour eux. Il n'y a point de crime qui ne puisse se réparer ; mais à la mort point de retour. Comment pouvoir réparer l'infamie, dit Longarine ? Quelque chose qu'une femme puisse faire après un crime de cette nature,

vous savez qu'elle ne sauroit réparer son honneur. Dites-moi, je vous prie, repartit Emarsuite, si la Madeleine n'a pas plus d'honneur maintenant parmi les hommes, que sa sœur qui étoit vierge. Je vous avoue, repliqua Longarine, que nous la louons de l'amour qu'elle a eu pour Jésus-Christ, et de sa grande pénitence; mais cependant le nom de pécheresse lui demeure toujours. Je me soucie bien, reprit Emarsuite, quel nom les hommes me donnent, pourvu que Dieu me pardonne, et à mon mari aussi; il n'y a rien pour quoi je voulusse mourir. Si cette demoiselle aimoit son mari comme elle devoit, dit alors Dagoucin, je suis surpris qu'elle ne mourût point de chagrin en regardant les os de celui que son crime avoit fait mourir. Comment, Dagoucin, dit Simontault,

êtes-vous encore à savoir que les femmes n'ont ni amour ni regret? Oui, dit-il, car je n'ai jamais osé éprouver leur amour, de peur d'en trouver moins que je n'aurois souhaité. Vous vivez donc de foi et d'espérance, dit Nomerfide, comme le pluvier fait de vent : vous êtes bien aisé à nourrir. Je me contente, repliqua-t-il, de l'amour que je sens en moi, et de l'espérance qu'il y a au cœur des dames; mais si j'étois bien sûr que cet amour répondit à mon espérance, j'aurois un plaisir si extrême que je ne saurois le soutenir sans mourir. Gardez-vous de la peste, dit Guebron; car pour de l'autre maladie je vous en garantis. Mais voyons à qui madame Oysille donnera sa voix. Je la donne, répondit-elle, à Simontault qui, je sais, n'épargnerapersonne. Il vaudroit autant dire que je suis un

peu médisant, repliqua Simontault. Je ne laisserai pas néanmoins de vous montrer, que des gens qu'on regardoit comme médisans ont dit la vérité. Je crois, mesdames, que vous n'êtes pas assez simples pour ajouter foi à tout ce qu'on vient de vous dire, quelque air de sainteté qu'on lui donne, à moins que la preuve n'en soit si claire, qu'elle ne puisse être mise en doute. Aussi sous le nom de miracle il se glisse souvent bien des abus. C'est pourquoi j'ai fait dessein de vous conter une histoire qui ne sera pas moins glorieuse à un prince fidèle, que honteuse pour un méchant ministre de l'Eglise.

XXXIIIe CONTE.

Inceste d'un Prêtre qui engrossa sa sœur sous prétexte de sainteté, et comment puni.

Le comte Charles d'Angoulême, père du roi François I, prince de grande piété, étant un jour à Cognac, quelqu'un lui conta qu'à un village nommé Cherves il y avoit une fille vierge vivant avec tant d'austérité, que c'étoit une merveille. Cependant elle se trouva grosse, et ne s'en cachoit même pas, assurant à tout le monde qu'elle n'avoit jamais connu d'homme, et qu'elle ne savoit comme cela lui étoit arrivé, à moins que ce ne fût l'ouvrage du Saint-

Esprit. Le peuple donnoit facilement dans cette vision, et regardoit cette fille comme une seconde vierge Marie, d'autant plus qu'on l'avoit connue si sage dès son enfance, qu'elle n'avoit jamais fait paroitre le moindre signe de mondanité. Non-seulement elle jeûnoit durant les temps ordonnés par l'église, mais faisoit encore toutes les semaines plusieurs jeûnes volontaires, et ne bougeoit de l'église quand il s'y faisoit quelque service. Le vulgaire faisoit tant de cas de ce genre de vie, que chacun la venoit voir comme un miracle, bienheureux quand on pouvoit toucher sa robe. Le curé de sa paroisse étoit son frère, homme âgé, d'une vie austère, et passant pour un saint. Il traita sa sœur si rigoureusement, qu'il la fit enfermer dans une maison. Le peuple en fut fort mécontent, et cette

affaire fit tant de bruit, qu'elle vint, comme on a déjà dit, aux oreilles du comte Charles. Ce prince voyant l'abus où tout le monde tomboit, résolut d'y remédier. Pour cet effet, il envoya un maître des requêtes et un aumonier, tous deux gens de bien, pour s'informer de la vérité. Ces deux hommes allèrent sur le lieu, s'informèrent du fait avec le plus de soin qu'il leur fut possible, et s'adressèrent au curé, qui étoit tant ennuyé de cette affaire, qu'il les pria d'assister à la vérification qu'il espéroit d'en faire. Le lendemain au matin le curé dit la messe, où sa sœur extrêmement grosse assista toujours à genoux. La messe étant dite, le curé prit le *corpus domini*, et dit à sa sœur en présence de toute l'assemblée : Voici, malheureuse, celui qui a souffert la mort pour toi, devant

lequel je te demande si tu es vierge comme tu m'as toujours assuré. Elle répondit hardiment et sans crainte qu'elle l'étoit. Comment est-il donc possible que tu sois grosse, et demeurée vierge, repliqua le curé? Tout ce que j'en puis dire, repartit-elle, est que c'est la grace du Saint-Esprit qui fait en moi tout ce qu'il lui plaît, mais je ne puis dissimuler la grace que Dieu m'a faite de me conserver vierge. Jamais je n'ai eu même la pensée de me marier. Alors son frère lui dit : Je te donne ici le corps précieux de Jésus-Christ, que tu prendras à ta damnation si tu ne dis pas la vérité; de quoi seront témoins ces messieurs qui sont ici présens de la part de M. le comte. La fille âgée de près de treize ans fit ce serment : Je prends le corps de notre Seigneur ici présent à ma condamnation devant vous,

messieurs, et vous, mon frère, si jamais homme m'a touchée non plus que vous : et en disant cela elle reçut le corps de notre Seigneur. Le maître des requêtes et l'aumonier s'en retournèrent tout confus, ne pouvant croire qu'on pût mentir après un tel serment, et firent leur rapport au comte, auquel ils voulurent persuader ce qu'ils croyoient eux-mêmes. Mais lui qui étoit sage, après y avoir bien pensé, leur fit redire les paroles du serment. Après les avoir bien pesées, il leur dit : Elle vous dit que *jamais homme ne lui toucha non plus que son frère.* Je suis persuadé que son frère lui a fait cet enfant, et veut cacher son inceste sous une telle dissimulation. Nous, qui croyons que Jésus-Christ est venu, n'en devons point attendre un autre. Retournez-y donc, et faites mettre le curé en

prison. Je suis sûr qu'il confessera la vérité. Ils exécutèrent leurs ordres, mais ce ne fut pas sans représenter le scandale qu'on feroit à cet homme de bien. Le curé ne fut pas plutôt en prison qu'il avoua son crime, et confessa qu'il avoit conseillé à sa sœur de parler comme elle avoit fait, pour cacher le commerce qu'ils avoient eu ensemble, non-seulement pour s'excuser par une si légère défaite, mais aussi pour s'attirer l'estime et la vénération de tout le monde par ce faux exposé. Interrogé comment il avoit pu porter la méchanceté à un tel excès, que de prendre le corps de notre Seigneur pour faire jurer sa sœur, il répondit qu'il n'avoit pas porté la témérité jusque-là, et qu'il s'étoit servi du pain ordinaire qui n'étoit ni consacré ni béni. Le

rapport en ayant été fait au comte d'Angoulême, il renvoya l'affaire à la justice. On attendit que la sœur eût accouché ; ce qu'elle fit d'un beau garçon. Après ses couches, le frère et la sœur furent brûlés, au grand étonnement de tout le peuple, qui, sous un manteau si saint, avoit vu un monstre si horrible, et trouvoit un crime si détestable sous les apparences d'une vie si louable et si régénérée.

La foi du bon comte d'Angoulême, mesdames, fut à l'épreuve des signes et des miracles extérieurs. Il savoit que nous n'avons qu'un sauveur, qui, en disant *consummatum est*, a fait voir qu'il ne falloit point attendre un successeur pour notre salut. Je vous avoue, dit Oysille, que voilà une grande effronterie

sous le voile d'une hypocrisie extrême. C'est le comble de l'impiété de couvrir un crime si énorme du manteau de Dieu et de la religion. J'ai entendu dire, dit Hircan, que ceux qui, sous prétexte d'avoir commission du roi, font des cruautés et des tyrannies, sont doublement punis : et la raison est que le roi est la couverture de leur injustice. Aussi voit-on qu'encore que les hypocrites prospèrent durant quelque temps sous le manteau de Dieu et de la sainteté, Dieu ne les démasque pas plutôt qu'ils paroissent tels qu'ils sont ; et alors leur nudité, leur ordure et leur infamie sont d'autant plus horribles, que l'enveloppe qui leur servoit de voile étoit auguste et sacrée. Il n'est rien de plus agréable, dit Nomerfide, que de

parler naïvement, et suivant les sentimens de mon cœur. C'est pour engraisser, répondit Longarine, et je crois que vous opinez selon ce que vous trouvez en vous. Je vous dirai, repliqua Nomerfide, que je remarque que les fous vivent plus que les sages, à moins qu'on ne les tue. Je n'en sais qu'une raison, c'est que les fous ne dissimulent point leurs passions. S'ils sont en colère, ils frappent; s'ils sont joyeux, ils rient: mais ceux qui croient être sages cachent leurs défauts avec tant de soin, que leur cœur en est tout empoisonné. Je crois que cela est vrai, dit Guebron, et que l'hypocrisie soit envers Dieu, envers les hommes, ou envers la nature, est la cause de tout le mal qui nous arrive. Ce seroit une belle chose, repartit Par-

lamente, si la foi occupoit si fort notre cœur de celui qui est toute vertu et toute joie, que nous puissions sans déguisement le faire voir à chacun. Ce sera, reprit Hircan, quand il n'y aura plus de chair sur nos os. Cependant, dit Oysille, l'esprit de Dieu qui est bien plus puissant que la mort, peut changer notre cœur sans changer notre corps. Vous parlez, madame, d'un don que Dieu ne fait guère aux hommes, dit Saffredant. Il le fait, repartit Oysille, à ceux qui ont de la foi. Mais comme cette matière est au-dessus de la chair, voyons à qui Simontault donne sa voix. A Nomerfide, dit-il. Comme elle a le cœur gai, je ne crois pas que ses paroles soient tristes. Puisque vous avez envie de rire, répondit Nomerfide, il faut vous servir à votre mode, et vous en donner

sujet. Je veux vous montrer que la peur et l'ignorance sont également nuisibles, et qu'on ne pèche souvent que pour ne pas savoir les choses. Pour cet effet, je vais vous conter ce qui arriva à deux pauvres cordeliers de Niort qui, pour n'entendre pas le langage d'un boucher, pensèrent mourir de peur.

Freudenberg Del *Jourdan Sculp*

XXXIVe CONTE.

Deux Cordeliers trop curieux eurent si grande peur, qu'il pensa leur en coûter la vie.

Il y a un village entre Niort et Fors, nommé Grip, qui appartient au seigneur de Fors. Deux Cordeliers de Niort arrivèrent un soir bien tard à ce village, et logèrent chez un boucher. Comme leur chambre n'étoit séparée de celle de l'hôte que par une cloison de planches mal jointes, ils eurent envie d'écouter ce que le mari et la femme se disoient au lit, et se mirent droit au chevet du mari. Comme il ne se défioit point de ses hôtes, il entretenoit sa

femme de son ménage et lui disoit : Il faut, ma mie, que je me lève de bon matin pour aller voir nos cordeliers : il y en a un bien gras, nous le tuerons, le salerons incontinent, et en ferons nos petites affaires. Quoique le boucher parlât de ses cochons, qu'il appeloit cordeliers, les deux pauvres frères entendant cela, le prirent néanmoins pour leur compte, et attendoient le jour avec beaucoup d'impatience et d'alarmes. Il y en avoit un fort gras, et l'autre assez maigre : le gras vouloit se confesser à son compagnon, disant qu'un boucher ayant perdu la crainte de Dieu, ne feroit non plus de difficulté de l'assommer qu'un bœuf ou quelqu'autre bête. Comme ils étoient enfermés dans leur chambre, et qu'ils n'en pouvoient sortir sans passer par celle de l'hôte, ils se re-

présentoient que la mort leur étoit assurée, et recommandoient leur ame à Dieu. Le jeune, qui n'étoit pas si épouvanté que le vieux, lui dit : Que puisqu'ils ne pouvoient sortir par la porte, il falloit essayer de sortir par la fenêtre, et que mort pour mort, c'étoit toujours la même chose. Le gras consentit à l'expédient : le jeune ouvrit la fenêtre, et voyant qu'elle n'étoit pas trop haute, sauta légèrement, et s'enfuit le plus promptement et le plus loin qu'il put, sans attendre son compagnon, qui n'eut pas le même bonheur; car comme il étoit pesant, il tomba si lourdement, qu'il se fit très-grand- mal à une jambe, et demeura sur la place. Se voyant abandonné de son compagnon, et hors d'état de le suivre, il regarda autour de lui s'il n'y auroit point quelque

endroit où il pût se cacher, et ne vit qu'un toit à cochons, où il se traîna comme il put. Comme il ouvrit la porte pour s'y fourrer, deux grands pourceaux qui y étoient s'échappèrent, et laissèrent la place au cordelier. Il ferma la porte sur lui, espérant que quand il entendroit des passans, il appelleroit et trouveroit du secours.

Aussitôt que le jour parut, le boucher prépara ses grands couteaux, et dit à sa femme de venir lui aider à tuer ses deux cochons. Arrivé au toit où le cordelier s'étoit caché, il ouvrit la petite porte, et cria fort haut en l'ouvrant : Sortez, mes cordeliers, sortez ; c'est aujourd'hui que je mangerai de vos boudins. Le cordelier qui ne pouvoit s'appuyer sur sa jambe, sortit du toit sur les ge-

noux et sur les mains, criant de toute sa force miséricorde. Si le cordelier eut grand'peur, le boucher et sa femme n'en eurent pas moins. La première pensée qui leur vint dans l'esprit, fut que saint François étoit irrité contre eux de ce qu'ils avoient appelé des pourceaux cordeliers. Dans cette idée ils se mirent à genoux devant le pauvre frère, demandant pardon à saint François et à son ordre. D'un côté, le cordelier crioit miséricorde au boucher, et de l'autre, le boucher au cordelier, et cela avec tant de confusion et de frayeur, qu'ils furent un gros quart-d'heure sans pouvoir se rassurer. Le cordelier reconnoissant enfin que le boucher n'avoit point intention de lui faire de mal, lui dit pourquoi il s'étoit caché dans ce toit. A la peur succéda le ris, si ce-

n'est de la part du pauvre cordelier, qui sentoit une si grande douleur à sa jambe, qu'il n'avoit aucune envie de rire. Le boucher, pour le consoler en quelque manière, le ramena chez lui, et le fit très-bien panser. Son compagnon qui l'avoit abandonné au besoin, courut toute la nuit, et arriva le matin chez le seigneur de Fors, où il fit de grandes plaintes du boucher, qu'il croyoit avoir tué son compagnon, puisqu'il ne l'avoit pas suivi. Le seigneur de Fors envoya incontinent à Grip pour savoir ce qui en étoit: il y trouva matière de rire, et ne manqua pas d'en faire le conte à madame la duchesse d'Angoulême sa maîtresse, et mère de François I.

Il n'est pas bon, mesdames, d'écouter les secrets où l'on n'est point

appelé, et d'avoir envie d'entendre ce que les autres disent. Ne savois-je pas bien, dit Simontault, que Nomerfide ne nous feroit pas pleurer, mais beaucoup rire? chacun de nous s'en est aussi, ce me semble, fort bien acquitté. D'où vient, dit Oysille, qu'on a plus de penchant à rire d'une bagatelle que d'une bonne chose? c'est parce, répondit Hircan, que la bagatelle nous est plus agréable, comme étant plus conforme à notre nature, qui d'elle-même n'est jamais sage. Ainsi chacun aime son semblable : les fous aiment la folie, et les sages la prudence. Toutefois je suis persuadé que ni les sagès ni les fous ne sauroient s'empêcher de rire de cette aventure. Il y en a, dit Guebron, qui sont si occupés de l'amour de la sagesse, que quelque chose qu'on leur dise, on ne sauroit

les faire rire : leur joie et leur satisfaction sont si modérées, qu'il n'y a point d'accident capable de les altérer. Qui sont ceux-là, repartit Hircan ? Les philosophes du temps passé, répondit Guebron, qui ne sentoient presque ni joie ni tristesse ; au moins n'en faisoient-ils aucun semblant, tant ils croyoient qu'il y avoit de vertu à se vaincre soi-même. Je trouve bon aussi bien qu'eux, dit Saffredant, de vaincre une passion vicieuse ; mais de vaincre une passion naturelle, qui ne tend à aucun mal, c'est, ce me semble, une victoire inutile. Cependant, repliqua Guebron, on regardoit cela comme une grande vertu. Il n'est pas dit aussi, repartit Saffredant, que les anciens fussent tous sages, et je ne voudrois pas jurer qu'il n'y eût en eux plus d'apparence de sens et de vertu, que

de réalité. Vous voyez cependant, dit Guebron, qu'ils condamnent tout ce qui est mauvais, et même Diogène foula aux pieds le lit de Platon, parce qu'il le trouvoit trop riche et trop curieux ; et pour montrer qu'il méprisoit et vouloit fouler aux pieds la vaine gloire et l'avarice de Platon : Je foule, dit-il, l'orgueil de Platon. Vous ne dites pas tout, repliqua Saffredant, et vous oubliez que Platon lui répondit d'abord : Tu le foules, il est vrai, mais avec plus d'orgueil encore. En effet, Diogène ne méprisoit la propreté que par je ne sais quelle arrogance. A la vérité, dit Parlamente, il est impossible de nous vaincre nous-mêmes par nous-mêmes, et on peut le croire, sans un orgueil prodigieux, le vice de tous le plus à craindre, puisqu'il s'élève sur les ruines de tous les autres. Ne

vous ai-je pas lu ce matin, dit Oysille, que ceux qui se sont crus plus sages que les autres, et qui sont venus par les lumières de la raison à connoître un Dieu créateur de toutes choses, pour en avoir fait vanité, et n'avoir point attribué cette gloire à celui à qui elle appartenoit, et pour s'être imaginés avoir acquis cette connoissance de leurs travaux, sont devenus plus ignorans et moins raisonnables, je ne dis pas que les autres hommes, mais que les brutes même? En effet leur esprit s'étant égaré, ils se sont attribué ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, et ont fait connoître leurs erreurs par le désordre de leur vie, oubliant leur sexe et en abusant, comme dit saint Paul dans l'épître qu'il adresse aux Romains. Il n'y a personne de nous qui ne reconnoisse, en lisant cette épître, dit Parlamente,

que les péchés extérieurs ne soient les fruits de l'infidélité intérieure, d'autant plus dangereuse à arracher, qu'elle est plus couverte de vertus et de miracles. Les hommes, dit Hircan, sont donc plus près du salut que les femmes ; car comme ils ne cachent point leurs fruits, ils connoissent facilement leur racine ; mais les femmes qui n'osent les produire, et qui font tant de belles actions en apparence, connoissent à peine la racine de l'orgueil qui croît sous une si belle enveloppe. J'avoue, dit Longarine, que si la parole de Dieu ne nous montre pas par la foi la lèpre d'infidélité qui est cachée dans notre cœur, Dieu nous fait une grande grace, quand nous faisons une faute visible qui manifeste notre pensée cachée ; et bienheureux sont ceux que la foi a tellement humiliés, qu'ils

n'ont pas besoin des actions extérieures pour sentir la foiblesse et la corruption de leur nature. Mais, dit Simontault, considérons, je vous prie, où nous avons porté la conversation. D'une folie extrême nous sommes venus à la philosophie et à la théologie. Laissons ces matières à ceux qui savent mieux les discuter que nous, et demandons à Nomerfide à qui elle donne sa voix. Je la donne à Hircan, répondit Nomerfide, mais à condition qu'il ménagera l'honneur des dames. L'avis vient fort à propos, dit Hircan, car l'histoire que j'ai à vous conter est telle qu'il faut pour vous obéir. Vous verrez néanmoins par-là que le penchant des hommes et des femmes, est naturellement vicieux, à moins qu'il ne soit soutenu par la bonté de celui à qui nous devons donner l'honneur de

toutes les victoires que nous remportons sur nous-mêmes. Et pour rabaisser les airs de fierté avec lesquels vous triomphez quand on conte quelque histoire qui vous fait honneur, je vais vous en faire une qui est très-véritable.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

Des Contes contenus dans le Tome quatrième.

XXIV. Conte. Ingénieuse invention d'un Castillan pour faire déclaration d'amour à une Reine, et ce qui en arriva. *Page* 1

XXV. Conte. Subtilité d'un grand Prince pour jouir de la femme d'un Avocat de Paris. 26

XXVI. Conte. Plaisante harangue d'un grand Seigneur pour débaucher une Dame de Pampelune. 41

XXVII. Conte. Témérité d'un secrétaire imprudent, qui demandoit la faveur à la femme de son hôte, et n'eut que la honte de l'avoir fait. 80

XXVIII. Conte. Un secrétaire pensant duper quelqu'un, fut lui-même la dupe. Ce qui en arriva. 83

XXIX. Conte. Un villageois de qui la femme faisoit l'amour avec son curé, se laisse tromper aisément. 96

XXX. Conte. Exemple notable de la foiblesse humaine, qui, pour couvrir un mal, en fait encore un plus grand. 103

Quatrième journée. 120

XXXI. Conte. Horrible cruauté d'un Cordelier pour parvenir à sa criminelle fin. Punition de cet infâme. 124

XXXII. Conte. Un mari surprend sa femme en flagrant délit, et la punit d'une peine plus rigoureuse que la mort même. 138

XXXIII. Conte. Inceste d'un Prêtre qui engrossa sa sœur sous prétexte de sainteté, et comment puni. 152

XXXIV. Conte. Deux Cordeliers trop curieux eurent si grande peur, qu'il pensa leur en coûter la vie. 163

Fin de la Table du Tome quatrième.

PQ
163
H3
180
t.

PQ
1631
H3
1807
t.3-4

Marguérite d'Angoulême
Contes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY